

Digitized by the Internet Archive in 2010 with funding from University of Ottawa





#### OEUVRES

DE

## J. de La Fontaine

D'APRÈS LES TEXTES ORIGINAUX

SUIVIES

d'une Notice sur sa Vie & ses Ouvrages, d'une Étude bibliographique, de Notes, de Variantes & d'un Glossaire

PAR

#### ALPHONSE PAULY

de la Bibliothèque Nationale

 $F\mathcal{MB}LES$ 

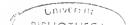
TOME PREMIER



#### PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR 31, PASSAGE CHOISEUL, 31

M DCCC LXXV



PQ 1806 1875 V.1



### $\mathcal{AVERTISSEMEN}T.$



EPUIS une cinquantaine d'années, il s'est fait en France une véritable rénovation des travaux historiques & littéraires. On est remonté aux sources, on

ne s'est plus contenté de ces éditions fautives & inexactes de nos grands écrivains qu'on avait, pour ainsi dire, mutilés sous le prétexte de les corriger & de les moderniser.

Toutefois la reconstitution des textes des auteurs français ne sut d'abord opérée que très-imparfaitement. Sans doute, on recourut aux manuscrits & aux imprimés originaux,

I.

mais, au lieu de les reproduire exactement, on fe permit encore des libertés trop larges; on ne crut pas devoir conferver l'orthographe, & on imagina de corriger ce que l'on appelait les fautes d'une ponctuation que l'on ne comprenait pas à première vue. C'était donc là un travail incomplet, infuffifant. Quand il s'agit de réimprimer des textes, il faut s'astreindre à une scrupuleuse fidélité & s'abstenir de toute correction, fi l'on ne se trouve pas en face de fautes typographiques évidentes, qu'on ne pourrait ni expliquer, ni justifier.

Si l'on veut donner des éditions correctes de nos classiques, on ne doit point perdre de vue ce que disait, en 1842, M. Cousin, dans un Rapport à l'Académie française, sur la nécessité d'une nouvelle édition des Pensées de Pascal\*:

« Le temps est malheureusement venu de traiter cette seconde antiquité, qu'on appelle le siècle de Louis XIV, avec la même religion que la première, de l'étudier en quelque sorte philologiquement, de rechercher, avec une curiosité éclairée, les vraies leçons, les leçons authentiques

<sup>\*</sup> Journal des Savants, 1842.

que le temps & la main d'éditeurs inhabiles ont peu à peu effacées. Quand on compare la première édition de tel grand écrivain du XVIIº fiècle avec celles qui en circulent aujourd'hui, on demeure confondu de la différence qui les sépare. Où la pensée dans son jet puissant, une logique sévère, une langue jeune & flexible encore, avaient produit une phrase riche, nombreuse, profondément synthétique, l'analyse, qui décompose sans cesse & réduit tout en poussière, a substitué plusieurs phrases mal liées. D'abord on avait cru changer seulement la ponduation, &, au bout d'un siècle, il s'est trouvé que les vices de la ponctuation avaient insensiblement passé dans le texte & corrompu le style lui-même. Un mot, quelquefois même un tour, c'est-à-dire ce qui caractérise le plus vivement le génie d'un temps & d'un écrivain, ayant paru moins faciles à saisir au premier coup d'æil, pour épargner un peu d'attention & d'étude, on a ôté les tours les plus vrais, les locutions les plus naturelles, pour mettre en leur place des façons de parler qu'on a crues plus simples, & qui presque toujours s'écartent de la raison ou de la passion. Défendus par le

rhythme, les poëtes ont été un peu plus refpectés & pourtant je n'hésite pas à le dire, il y a bien peu de fables de La Fontaine qui soient demeurées intactes dans les modernes éditions. Mais pour la prose, ne pouvant faire la même résistance, elle a été traitée sans pitié!...

Ceux qui comparent les éditions originales avec les réimpressions publiées dans ces quinze dernières années sont frappés de la justesse des plaintes de M. Cousin, au sujet de cette dégradation toujours croissante de nos grands écrivains, y que l'on peut imputer à la plupart des éditeurs.

Jannet, le créateur de la Bibliothèque elzévirienne, est le premier qui ait respecté l'orthographe dans ses variations & ses incertitudes, mais il eut le tort de croire que, chez les écrivains du xviº & du xviiº siècle, la ponctuation « était à refaire entièrement comme dans les vieux auteurs. » Aussi ses publications, malgré la faveur qu'elles ont obtenue, & malgré les services qu'elles ont rendus, ne peuvent être considérées comme des documents authentiques.

L'importance de la ponctuation est plus grande encore que celle de l'orthographe. La ponctua-

tion adoptée par un écrivain est plus personnelle & plus caractéristique que l'orthographe; les modifications qu'on se permet dénaturent le plus souvent la pensée de l'auteur & en faussent le sens. Il faut, en fait de réimpression, rejeter le système suivi, il y a quelques années, par un éditeur de La Fontaine, qui dit dans sa préface : « Loin d'adopter l'orthographe des anciennes éditions, nous nous sommes efforcé d'éclaicir le texte souvent obscur de notre auteur, en y introduisant une ponctuation toute moderne, & en distinguant toujours le dialogue du récit. » Cette prétention d'éclaircir & de corriger les manuscrits & les textes originaux a pour réfultat de rendre méconnaissables les auteurs, & de leur faire attribuer des fautes qu'ils n'ont pas commises. « Il est arrivé plusieurs fois à Voltaire, dit M. Walckenaer, de condamner dans les vers de Corneille des fautes qui ne se trouvaient pas dans les éditions originales, & qui n'étaient dues qu'à l'incurie ou à l'ignorance de ses éditeurs.

M. cAlphonse Lemerre a, dans la Petite Bibliothèque littéraire & dans la Collection Lemerre, adopté une méthode plus conforme aux exi-

gences scientifiques de l'esprit moderne. On sait avec quel soin scrupuleux l'orthographe & la ponctuation sont respectées dans ses éditions, avec quelle exactitude y sont reproduites les variantes tirées des manuscrits originaux & des éditions publiées du vivant des auteurs. Ces nouvelles éditions ne sont pas faites dans l'unique but d'offrir des objets de curiosité & de flatter les manies de quelques antiquaires, elles sont destinées à fournir des documents authentiques pour l'histoire de la langue & de la littérature françaises, & elles ont l'avantage de mettre à la portée d'un grand nombre de personnes la reproduction de monuments littéraires, dont les originaux deviennent de plus en plus rares & ne sont plus accessibles qu'à quelques riches bibliophiles.

M. Lemerre, en créant la Petite Bibliothèque littéraire & la Collection Lemerre, a voulu donner des éditions qui puissent reporter les lecteurs au temps même où l'œuvre qu'elles contiennent a été publiée pour la première fois, & restituer ainsi aux écrivains jusqu'aux plus sines nuances de leur physionomie originale. Le succès qu'ont obtenu les ouvrages déjà publiés

d'après ce système est une preuve que les publications de M. Lemerre répondaient au goût public & comblaient cette laçune que signalait M. Cousin.

. La Fontaine est un des auteurs qui ont eu le plus à souffrir des mutilations faites par de maladroits éditeurs. L'orthographe, la ponduation, le genre & le nombre des substantifs, les tours de phrases, l'ordre des mots, tout a été changé & corrigé dans la plupart des éditions; on s'est attaqué au fond aussi bien qu'à la forme, des ellipses caradéristiques ont été suppléées; la distinction du dialogue & du récit a été établie dans des passages où ce n'était pas nécessaire pour l'intelligence du texte; des titres ont élé rajeunis; des phrases qui, suivant ces puristes ignorants, contrariaient les règles de la syntaxe moderne, ou qui leur semblaient trop peu élégantes, ont été modifiées, pour ne pas dire mutilées. Ces adultérations calculées ont duré fort longtemps, car avant que parût, en 1868, notre édition de La Fontaine, on n'avait pas encore donné au public le véritable texte de la dernière édition des Fables imprimées du vivant de l'auteur.

Pour cette nouvelle édition des Œuvres complètes de J. de La Fontaine, nous adoptons le plan suivi dans les Bibliothèques de M. Lemerre. Nous reproduirons, avec une religieuse exactitude, soit le texte des dernières éditions imprimées par les soins du « fablier, » soit les éditions originales, foit les manuscrits; mais nous indiquerons toujours la source à laquelle nous aurons puisé en reproduisant exactement le titre de l'édition suivie par nous, ou en désignant les documents que nous aurons consultés. Nous respederons l'orthographe de La Fontaine, en tenant même compte de toutes les majuscules et en faisant la distinction des i, des j, des u, des v; & nous ne nous permettrons de modifier la ponduation que quand la comparaison avec d'autres éditions du temps nous révélera des fautes d'impression. certaines.

On a prétendu que l'orthographe & la ponctuation des éditions originales étaient celles des compositeurs de l'époque, & non celles des auteurs; la collation des manuscrits & des imprimés du XVII° siècle démontre la fausseté d'une telle assertion, car, pour peu qu'on ait lu avec quelque soin les éditions originales de nos

grands classiques, on a pu voir que l'orthographe & la ponctuation varient suivant les auteurs, & qu'elles ne sont pas les mêmes dans Corneille ou dans Racine, dans Molière ou dans La Fontaine ou dans Boileau.

Du reste, en ce qui concerne La Fontaine, on fait que, malgré son insouciance proverbiale, il s'occupait avec beaucoup de soin de la publication de ses ouvrages. Les errata qui accompagnent les deux premiers volumes de l'édition des Fables de 1678, & l'Avertissement du deuxième Recueil comprenant la troisième & la quatrième partie, en fournissent les preuves: un auteur qui aurait laissé toute liberté à son imprimeur & qui se serait reposé sur lui de la révision des épreuves n'aurait pas dit : « Il s'est glissé quelques fautes dans l'impression; j'en ay fait faire un Errata; mais ce sont de legers remedes pour un défaut considerable. Si on veut avoir quelque plaisir de la lecture de cét Ouvrage, il faut que chacun fasse corriger les fautes à la main dans son Exemplaire, ainsi qu'elles sont marquées par chaque Errata, aussi bien pour les deux premieres Parties, que pour les dernieres.

D'après le plan adopté pour la Collection Lemerre, nous renvoyons au dernier volume la notice sur la vie & les ouvrages de La Fontaine, l'étude bibliographique, les notes, les variantes & le glossaire. Nous serons ainsi à même de prositer des documents nouveaux que pourront nous fournir, pendant l'impression des six premiers volumes, nos recherches personnelles & les bienveillantes communications que nous espérons obtenir des personnes qui veulent bien s'intéresser à nos travaux, & nous encourager par leurs excellents conseils.

Nétant plus retenu, comme dans la Petite Bibliothèque littéraire, par les exigences du cadre de la publication, nous pourrons donner un plus grand développement à notre notice biographique, augmenter les notes de l'indication de fources peu connues auxquelles a puifé La Fontaine, relever les variantes férieuses des éditions publiées du vivant de l'auteur & des manuscrits qui seront à notre disposition, ensin signaler les mutilations commises par quelques éditeurs. Nous accorderons une très-grande place à la partie littéraire & historique, mais nous laisserons de côté les observations purement

grammaticales, qui ne font utiles que dans les éditions classiques à l'usage des élèves.

Notre étude bibliographique comprendra la liste complète & détaillée de toutes les éditions originales & de tous les manuscrits qui sont conservés dans les Bibliothèques publiques. Les plus importantes réimpressions & les principales traductions y seront indiquées.

Le glossaire offrira la nomenclature & l'explication des expressions & des tours de phrases propres à La Fontaine, des proverbes, des termes populaires maintenant peu intelligibles; en un mot, nous essayerons de faire un dictionnaire de la langue de La Fontaine.

Nous nous efforcerons surtout, pour le redire encore, de donner un texte entièrement sidèle & exact, sans imiter toutesois ces prétendus fac-simile publiés de nos jours, qui méritent, quant au fond, d'être placés sur la même ligne que les éditions les plus incorrectes. Nous reverrons plusieurs épreuves sur les originaux, & nous prositerons du concours que veut bien nous prêter, pour les collations, un des principaux collaborateurs des éditions Lemerre, qui possède une rare aptitude pour ce genre de tra-

vail, & dont les judicieuses observations nous ont déjà été si utiles pour le La Fontaine, le Molière & le Boileau de la Petite Bibliothèque littéraire; comme sa modestie ne nous permet pas de le nommer, nous lui offrons ici l'expression anonyme de notre vive gratitude.

ALPHONSE PAULY.



# FABLES

CHOISIES,

MISES EN VERS

Par M. DE LA FONTAINE,

& par luy reveuës, corrigées & augmentées.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez Denys Thierry, ruë S. Iacques,

EΤ

CLAUDE BARBIN, au Palais.

M. DC. LXXVIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.





MONSEIGNEUR

## LE DAUPHIN.

Monseignevr,



'IL y a quelque chose d'ingenieux dans la Republique des Lettres, on peut dire que c'est la maniere dont Esope a debité sa Morale. Il seroit veritablement à souhaiter que d'autres

mains que les miennes y eussent ajoûté les ornemens de la Poësie; puisque le plus sage des Anciens a jugé qu'ils n'y estoient pas inutiles. J'ose, MONSEIGNEVR, vous en presenter quelques Essais. C'est un Entretien convenable à vos premieres années. Vous estes en un âge où l'amusement & les jeux sont permis aux Princes; mais en

mesme temps vous devez donner quelques-unes de vos pensées à des réflections serieuses. Tout cela se rencontre aux Fables que nous devons à Esope. L'apparence en est puerile, je le confesse; mais ces puerilitez servent d'envelope à des veritez importantes. Je ne doute point, MONSEIGNEVR, que vous ne regardiez favorablement des Inventions si utiles, & tout ensemble si agreables : car, que peut-on souhaiter davantage que ces deux poincts? Ce sont eux qui ont introduit les Sciences parmy les hommes. Esope a trouvé un Art singulier de les joindre l'un avec l'autre. La lecture de son Ouvrage répand insensiblement dans une ame les semences de la vertu, & luy apprend à se connoistre, sans qu'elle s'apperçoive de cette étude, & tandis qu'elle croit faire toute autre chose. C'est une Adresse dont s'est servi tresheureusement celuy sur lequel sa Majesté a jetté les yeux pour vous donner des Instructions. Il fait en sorte que vous apprenez sans peine, ou, pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qu'il est necessaire qu'un Prince scache. Nous esperons beaucoup de cette Conduite; mais à dire la verité, il y a des choses dont nous esperons infiniment davantage. Ce sont, MONSEIGNEVR, les qualitez que nostre Invincible Monarque vous a données avec la Naissance; c'est l'Exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands Desseins; quand vous le considerez qui regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe, & les machines qu'elle remuë pour le détourner de son entreprise; quand il penetre dés sa premiere démarche jusques dans le cœur d'une Province où l'on trouve à chaque pas des Barrieres insurmontables, & qu'il en subjugue une autre en huit jours, pendant la saison la plus ennemie de la guerre, lors que le repos & les plaisirs regnent dans les Cours des autres Princes; quand non content de dompter les hommes, il veut triompher aussi des Elemens; & quand au retour de cette Expedition où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses peuples comme un Auguste; avoüez le vray, MONSEIGNEVR, vous soupirez pour la gloire aussi bien que luy, malgré l'impuissance de vos années; vous attende, avec impatience le temps où vous pourrez vous declarer son Rival dans l'amour de cette divine Maistresse. Vous ne l'attendez pas, MONSEIGNEVR, vous le prevenez. Je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquietudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage, & de grandeur d'ame que vous faites paroistre à tous les momens. Certainement c'est une joye bien sensible à nostre Monarque, mais c'est un spectacle bien agreable pour l'Univers, que de voir ainsi croistre une jeune Plante, qui couvrira un jour de son ombre tant de Peuples & de Nations. Je devrois m'étendre sur ce sujet; mais comme le dessein que j'ay de vous divertir est plus proportionné à mes forces que celuy de vous loüer, je me haste de venir aux Fables, & n'ajoûteray aux veritez que je vous ay dites que celle-cy: C'est, MONSEIGNEVR, que je suis avec un zele respectueux,

Vostre tres-humble, tres-obeïffant, & tres-fidelle ferviteur,

DE LA FONTAINE.





### PREFACE.



'INDULGENCE que l'on a euë pour quelques-unes de mes Fables, me donne lieu d'esperer la mesme grace pour ce Recueil. Ce n'est pas qu'un des

Maistres de nostre Eloquence n'ait des-approuvé le dessein de les mettre en Vers. Il a creu que leur principal ornement est de n'en avoir aucun, que d'ailleurs la contrainte de la Poësie jointe à la severité de nostre Langue m'embarassoient en beaucoup d'endroits, & banniroient de la pluspart de ces Recits la breveté qu'on peut fort bien appeller l'ame du Conte, puisque sans elle il faut necessairement qu'il languisse. Cette opinion

ne sçauroit partir que d'un homme d'excellent goust: je demanderois seulement qu'il en relaschast quelque peu, & qu'il creust que les Graces Lacedemoniennes ne sont pas tellement ennemies des Muses Françoises, que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Aprés tout, je n'ay entrepris la chose que sur l'exemple, je ne veux pas dire des Anciens, qui ne tire point à consequence pour moy, mais sur celuy des Modernes. C'est de tout temps, & chez tous les peuples qui font profession de Poësie, que le Parnasse a jugé cecy de son Appanage. A peine les Fables qu'on attribuë à Esope virent le jour, que Socrate trouva à propos de les habiller des livrées des Muses. Ce que Platon en rapporte est si agreable, que je ne puis m'empescher d'en faire un des ornemens de cette Preface. Il dit que Socrate estant condamné au dernier supplice, l'on remit l'execution de l'Arrest à cause de certaines Festes. Cebes l'alla voir le jour de fa mort. Socrate luy dit que les Dieux l'avoient averty plusieurs fois pendant son sommeil, qu'il devoit s'appliquer à la Musique ayant qu'il mourust. Il n'avoit pas entendu d'abord ce que ce songe fignifioit : car comme la Musique ne rend pas l'homme meilleur, à quoy bon s'y attacher? Il faloit qu'il y eust du mystere là-dessous; d'autant plus que les Dieux ne se lassoient point de luy envoyer la mesme inspiration. Elle luy estoit encore venuë une de ces Festes. Si bien qu'en songeant aux choses que le Ciel pouvoit exiger de luy, il s'estoit avisé que la Musique & la Poësie ont tant de rapport, que possible estoit-ce de la derniere qu'il s'agissoit : Il n'y a point de bonne Poësie sans Harmonie; mais il n'y en a point non plus sans siction; & Socrate ne sçavoit que dire la verité. Ensin il avoit trouvé un temperamment. C'estoit de choisir des Fables qui continssent quelque chose de veritable, telles que sont celles d'Esope. Il employa donc à les mettre en Vers les derniers momens de sa vie.

Socrate n'est pas le seul qui ait consideré comme sœurs, la Poësie & nos Fables. Phedre a témoigné qu'il estoit de ce sentiment; & par l'excellence de son Ouvrage nous pouvons juger de celuy du Prince des Philosophes. Aprés Phedre, Avienus a traité le mesme sujet. Ensin les Modernes les ont suivis. Nous en avons des exemples non-seulement chez les Estrangers; mais chez nous. Il est vray que lors que nos gens y ont travaillé, la Langue estoit si differente de ce qu'elle est, qu'on ne les doit considerer que comme Estrangers. Cela ne m'a point détourné de mon Entreprise; au contraire, je me suis slaté

de l'esperance que si je ne courois dans cette Carriere avec succez, on me donneroit au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Il arrivera possible que mon travail fera naistre à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matiere soit épuisée, qu'il reste encore plus de Fables à mettre en Vers, que je n'en ay mis. J'ay choifi veritablement les meilleures, c'est-à-dire celles qui m'ont semblé telles. Mais outre que je puis m'estre trompé dans mon choix, il ne sera pas difficile de donner un autre tour à celles-là mesme que j'ay choifies; & fi ce tour est moins long, il sera sans doute plus approuvé. Quoy qu'il en arrive, on m'aura toûjours obligation; foit que ma temerité ait esté heureuse, & que je ne me fois point trop écarté du chemin qu'il faloit tenir, foit que j'aye seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein; quant à l'execution, le Public en sera juge. On ne trouvera pas icy l'élegance ny l'extréme breveté, qui rendent Phedre recommandable; ce sont qualitez au dessus de ma portée. Comme il m'étoit impossible de l'imiter en cela, j'ay crû qu'il faloit en recompense égayer l'Ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le

blasme d'en estre demeuré dans ces termes : la Langue Latine n'en demandoit pas davantage; & si l'on y veut prendre garde, on reconnoistra dans cét Auteur le vray Caractere & le vray Genie de Terence. La fimplicité est magnifique chez ces grands hommes: moy qui n'ay pas les perfections du langage comme il les ont euës, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc falu fe recompenser d'ailleurs; c'est ce que j'ay fait avec d'autant plus de hardiesse que Quintilien dit qu'on ne sçauroit trop égayer les Narrations. Il ne s'agit pas icy d'en apporter une raison; c'est assez que Quintilien l'ait dit. J'ay pourtant confideré que ces Fables estant sceuës de tout le monde, je ne ferois rien si je ne les rendois nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goust. C'est ce qu'on demande aujourd'huy. On veut de la nouveauté & de la gayeté. Je n'appelle pas gayeté ce qui excite le rire; mais un certain charme, un air agreable qu'on peut donner à toutes fortes de sujets, mesme les plus ferieux.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ay donnée à cét Ouvrage qu'on en doit mesurer le prix, que par son utilité & par sa matiere. Car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'esprit, qui ne se rencontre dans

l'Apologue? C'est quelque chose de si divin, que plusieurs personnages de l'Antiquité ont attribué la plus grande partie de ces Fables à Socrate, choifissant pour leur servir de Pere, celuy des mortels qui avoit le plus de communication avec les Dieux. Je ne sçais comme ils n'ont point fait descendre du Ciel ces mesmes Fables, & comme ils ne leur ont point affigné un Dieu qui en eust la Direction, ainsi qu'à la Poësse & à l'Eloquence. Ce que je dis n'est pas tout-à-fait sans fondement; puisque s'il m'est permis de mesler ce que nous avons de plus facré parmy les erreurs du Paganisme, nous voyons que la Verité a parlé aux hommes par Paraboles; & la Parabole est-elle autre chose que l'Apologue; c'est-à-dire, un exemple fabuleux, & qui s'insinuë avec d'autant plus de facilité & d'effet, qu'il est plus commun & plus familier? Qui ne nous proposeroit à imiter que les maistres de la Sagesse, nous fourniroit un sujet d'excuse; il n'y en a point quand des Abeilles & des Fourmis font capables de cela mesme qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon ayant banny Homere de sa Republique, y a donné à Esope une place tres-honorable. Il souhaite que les ensans succent ces Fables avec le lait : il recommande aux Nourrices de les leur apprendre; car on ne sçauroit s'accoûtumer de trop bonne-heure à la fagesse & à la vertu : Plûtost que d'estre reduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes, pendant qu'elles font encore indifferentes au bien ou au mal. Or quelle methode y peut contribuër plus utilement que ces Fables? Dites à un enfant que Crassus allant contre les Parthes, s'engagea dans leur Païs fans confiderer comment il en sortiroit : que cela le fit perir luy & fon armée, quelque effort qu'il fist pour se retirer. Dites au mesme enfant, que le Renard & le Bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif : que le Renard en fortit s'estant servy des épaules & des cornes de son Camarade comme d'une échelle : au contraire le Bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance, & par consequent il faut confiderer en toute chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cét enfant, ne s'arrestera-t-il pas au dernier, comme plus conforme & moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit? Il ne faut pas m'alleguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mesmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles Badineries. Ces Badineries ne sont telles qu'en apparence, car dans le fonds elles portent un sens tresfolide. Et comme par la definition du Point, de la Ligne, de la Surface, & par d'autres principes tres-familiers nous parvenons à des connoissances qui mesurent ensin le Ciel & la Terre; de mesme aussi par les raisonnemens, & consequences que l'on peut tirer de ces Fables on se forme le jugement & les mœurs, on se rend capable des grandes choses.

Elles ne sont pas seulement Morales; elles donnent encore d'autres connoissances. Les proprietez des Animaux, & leurs divers Caracteres y font exprimez; par consequent les nostres aussi, puisque nous sommes l'abregé de ce qu'il y a de bon & de mauvais dans les creatures irraifonnables. Quand Promethée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque Beste. De ces pieces si differentes il composa nostre espece, il fit cét Ouvrage qu'on appelle le petit monde. Ainfi ces Fables font un Tableau où chacun de nous se trouve dépeint. Ce qu'elles nous reprefentent, confirme les personnes d'àge avancé dans les connoissances que l'usage leur a données, & apprend aux enfans ce qu'il faut qu'ils sçachent. Comme ces derniers font nouveau-venus dans le monde, ils n'en connoissent pas encore les habitans, ils ne se connoissent pas eux-mesmes. On ne les doit laisser dans cette ignorance que le

moins qu'on peut : il leur faut apprendre ce que c'est qu'un Lion, un Renard, ainsi du reste; & pourquoy l'on compare quelquesois un homme à ce Renard ou à ce Lion. C'est à quoy les Fables travaillent : les premieres Notions de ces choses proviennent d'elles.

J'ay déja passé la longueur ordinaire des Prefaces; cependant je n'ay pas encore rendu raison de la conduite de mon Ouvrage. L'Apologue est composé de deux parties, dont on peut appeller l'une le Corps, l'autre l'Ame. Le Corps est la Fable, l'Ame la Moralité. Aristote n'admet dans la Fable que les Animaux; il en exclud les hommes & les Plantes. Cette Regle est moins de necessité que de bienseance; puisque ny Esope, ny Phedre, ny aucun des Fabulistes ne l'a gardée; tout au contraire de la Moralité dont aucun ne se dispense. Que s'il m'est arrivé de le faire, ce n'a esté que dans les endroits où elle n'a pû entrer avec grace, & où il est aisé au Lecteur de la suppléer. On ne confidere en France que ce qui plaist. C'est la grande regle, & pour ainsi dire la seule. Je n'ay donc pas creu que ce fust un crime de passer par-dessus les anciennes Coûtumes, lors que je ne pouvois les mettre en usage sans leur faire tort. Du temps d'Esope la Fable estoit contée fimplement, la Moralité feparée, & toûjours en suite. Phedre est venu qui ne s'est pas assujetty à cét Ordre: il embellit la Narration, & transporte quelquesois la Moralité de la fin au commencement. Quand il seroit necessaire de luy trouver place, je ne manque à ce precepte que pour en observer un qui n'est pas moins important. C'est Horace qui nous le donne. Cét Auteur ne veut pas qu'un Ecrivain s'opiniastre contre l'incapacité de son esprit, ny contre celle de sa matiere. Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut reüssir n'en vient jusques-là: il abandonne les choses dont il voit bien qu'il ne sçauroit rien faire de bon.

Et quæ Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

C'est ce que j'ay fait à l'égard de quelques Moralitez, du succez desquelles je n'ay pas bien esperé.

Il ne reste plus qu'à parler de la vie d'Esope. Je ne vois presque personne qui ne tienne pour Fabuleuse celle que Planude nous a laissée. On s'imagine que cét Auteur a voulu donner à son Heros un Caractere, & des avantures qui répondissent à ses Fables. Cela m'a paru d'abord specieux; mais j'ay trouvé à la fin peu de certitude en cette Critique. Elle est en partie sondée sur

ce qui se passe entre Xantus & Esope : on y trouve trop de niaiseries: & qui est le Sage à qui de pareilles choses n'arrivent point? Toute la vie de Socrate n'a pas esté serieuse. Ce qui me confirme en mon sentiment, c'est que le Caractere que Planude donne à Esope, est semblable à celuy que Plutarque luy a donné dans son Banquet des fept-Sages, c'est-à-dire d'un homme subtil, & qui ne laisse rien passer. On me dira que le Banquet des sept-Sages est aussi une invention. Il est aisé de douter de tout : quant à moy je ne vois pas bien pourquoy Plutarque auroit voulu imposer à la posterité dans ce Traité-là, luy qui fait profession d'estre veritable par tout ailleurs, & de conserver à chacun son Caractere. Quand cela feroit, je ne sçaurois que mentir sur la soy d'autruy; me croira-t-on moins que si je m'arreste à la mienne? car ce que je puis est de composer un tissu de mes Conjectures, lequel j'intituleray, Vie d'Esope. Quelque vraysemblable que je le rende, on ne s'y asseurera pas; & Fable pour Fable le Lecteur preferera toûjours celle de Planude à la mienne.





### LA VIE D'ESOPE

LE PHRYGIEN.



ous n'avons rien d'asseuré touchant la naissance d'Homere & d'Esope. A peine mesme sçait-on ce qui leur est arrivé de plus remarquable. C'est dequoy il y a lieu de s'étonner, veu

que l'Histoire ne rejette pas des choses moins agreables & moins necessaires que celle-là. Tant de destructeurs de Nations, tant de Princes sans merite ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particularitez de leur vie, & nous ignorons les plus importantes de celles d'Esope & d'Homere, c'est-à-dire des deux personnages qui ont le mieux merité des Siecles suivans. Car Homere n'est pas seulement le Pere des Dieux, c'est aussi celuy des bons Poëtes. Quant à Esope, il me semble qu'on le devoit mettre au nombre des Sages, dont la Grece s'est tant vantée; luy qui enseignoit la veritable Sagesse, dui l'enseignoit avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des Desinitions & des

Regles. On a veritablement recueilly les vies de ces deux grands Hommes; mais la pluspart des Sçavans les tiennent toutes deux fabuleuses; particulierement celle que Planude a écrite. Pour moy je n'ay pas voulu m'engager dans cette Critique. Comme Planude vivoit dans un siecle où la memoire des choses arrivées à Esope ne devoit pas estre encore éteinte, j'ay crû qu'il sçavoit par tradition ce qu'il a laissé. Dans cette croyance je l'ay suivy, sans retrancher de ce qu'il a dit d'Esope que ce qui m'a semblé trop puerile, ou qui s'écartoit en quelque saçon de la bien-seance.

Esope estoit Phrygien, d'un Bourg appellé Amorium. Il nacquit vers la cinquante-septiéme Olympiade, quelque deux cens ans aprés la fondation de Rome. On ne sçauroit dire s'il eut sujet de remercier la Nature, ou bien de se plaindre d'elle : car en le doüant d'un tres-bel esprit, elle le fit naistre difforme & laid de visage, ayant à peine figure d'homme; jusqu'à luy refuser presque entierement l'usage de la parole. Avec ces defauts, quand il n'auroit pas esté de condition à estre Esclave, il ne pouvoit manquer de le devenir. Au reste son ame se maintint toûjours libre, & indépendante de la fortune. Le premier Maistre qu'il eut, l'envoya aux champs labourer la terre; soit qu'il le jugeast incapable de toute autre chose, soit pour s'oster de devant les yeux un objet si desagreable. Or il arriva que ce Maistre estant allé voir sa maison des champs,

un Païsan luy donna des Figues : il les trouva belles, & les fit ferrer fort soigneusement, donnant ordre à fon Sommelier appellé Agathopus, de les luy apporter au fortir du bain. Le hazard voulut qu'Esope eut affaire dans le logis. Aussi-tost qu'il y fut entré, Agathopus se servit de l'occasion, & mangea les Figues avec quelques-uns de ses Camarades; puis ils rejetterent cette friponnerie sur Esope, ne croyant pas qu'il se pust jamais justifier, tant il estoit begue, & paroissoit idiot. Les chastimens dont les Anciens usoient envers leurs Esclaves, estoient fort cruels, & cette faute trespunissable. Le pauvre Esope se jetta aux pieds de son Maistre; & se faisant entendre du mieux qu'il pût, il témoigna qu'il demandoit pour toute grace qu'on fursist de quelques momens sa punition. Cette grace luy ayant esté accordée, il alla querir de l'eau tiede, la bût en presence de son Seigneur, se mit les doigts dans la bouche; & ce qui s'enfuit; fans rendre autre chofe que cette eau seule. Aprés s'estre ainsi justifié, il sit signe qu'on obligeast les autres d'en faire autant. Chacun demeura furpris : on n'auroit pas crû qu'une telle invention pûst partir d'Esope. Agathopus & ses Camarades ne parurent point étonnez. Ils bûrent de l'eau comme le Phrygien avoit fait, & se mirent les doigts dans la bouche; mais il se garderent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir, & de mettre en evidence les Figues toutes cruës encore, & toutes

vermeilles. Par ce moyen Esope se garantit; ses accufateurs furent punis doublement, pour leur gourmandise & pour leur méchanceté. Le lendemain aprés que leur Maistre fut party, & le Phrygien estant à son travail ordinaire, quelques Voyageurs égarez (aucuns disent que c'estoient des Prestres de Diane) le prierent au nom de Jupiter Hospitalier, qu'il leur enseignast le chemin qui conduifoit à la Ville. Esope les obligea premierement de se reposer à l'ombre; puis leur ayant presenté une legere collation, il voulut estre leur guide, & ne les quitta qu'aprés qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens leverent les mains au Ciel, & prierent Jupiter de ne pas laisser cette action charitable sans recompense. A peine Esope les eut quittez, que le chaud & la lassitude le contraignirent de s'endormir. Pendant son sommeil il s'imagina que la fortune estoit debout devant luy, qui luy délioit la langue, & par mesme moyen luy faisoit présent de cét art dont on peut dire qu'il est l'Auteur. Réjouy de cette avanture il s'éveilla en furfaut; & en s'éveillant : Qu'est-cecy? dit-il, ma voix est devenuë libre; je prononce bien un rasteau, une charruë, tout ce que je veux. Cette merveille fut cause qu'il changea de Maistre. Car comme un certain Zenas qui estoit là en qualité d'Oeconome, & qui avoit l'œil fur les Esclaves, en eut battu un outrageusement pour une faute qui ne le meritoit pas, Esope ne put s'empescher de le

reprendre; & le menaça que ses mauvais traitemens feroient sceus; Zenas pour le prevenir, & pour se vanger de luy, alla dire au Maistre qu'il estoit arrivé un prodige dans fa maison: que le Phrygien avoit recouvré la parole; mais que le méchant ne s'en fervoit qu'à blasphemer, & à médire de leur Seigneur. Le Maistre le crût, & passa bien plus avant, car il luy donna Esope, avec liberté d'en faire ce qu'il voudroit. Zenas de retour aux champs, un Marchand l'alla trouver, & luy demanda si pour de l'argent il le vouloit accommoder de quelque Beste de somme. Non pas cela, dit Zenas, je n'en ay pas le pouvoir; mais je te vendray si tu veux un de nos Esclaves. Là-dessus ayant fait venir Esope, le Marchand dit : Est-ce afin de te mocquer que tu me propofes l'achapt de ce personnage? On le prendroit pour un Outre. Dés que le Marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Esope le rappella, & luy dit: Achepte-moy hardiment: je ne te seray pas inutile. Si tu as des enfans qui crient & qui foient méchans, ma mine les fera taire : on les menacera de moy comme de la Beste. Cette raillerie plût au Marchand. Il achepta nostre Phrygien trois oboles, & dit en riant : Les Dieux foient louez; je n'ay pas fait grande acquifition à la verité; aussi n'ay-je pas déboursé grand argent. Entre-autres denrées, ce Marchand trafiquoit d'Esclaves. Si bien qu'allant à Ephese pour se

defaire de ceux qu'il avoit, ce que chacun d'eux devoit porter pour la commodité du voyage fut départy selon leur employ & selon leurs forces. Esope pria que l'on eust égard à sa taille; qu'il estoit nouveau venu, & devoit estre traité doucement. Tu ne porteras rien, si tu veux, luy repartirent ses Camarades. Esope se picqua d'honneur, & voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le Panier au pain; C'estoit le fardeau le plus pesant. Chacun crût qu'il l'avoit fait par bestise : mais dés la disnée le Panier fut entamé, & le Phrygien déchargé d'autant; ainsi le soir, & de mesme le lendemain; de saçon qu'au bout de deux jours il marchoit à vuide. Le bon sens & le raisonnement du personnage furent admirez. Quant au Marchand, il se désit de tous ses Esclaves à la reserve d'un Grammairien, d'un Chantre, & d'Esope, lesquels il alla exposer en vente à Samos. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il pût, comme chacun farde sa marchandise. Esope au contraire ne fut vestu que d'un sac, & placé entre ses deux Compagnons, afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se presenterent; entre autres un Philosophe appellé Xantus. Il demanda au Grammairien & au Chantre ce qu'ils sçavoient faire : Tout, reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien, on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en falut peu qu'on ne

prist la fuite, tant il sit vne effroyable grimace. Le Marchand fit fon Chantre mille oboles, fon Grammairien trois mille, & en cas que l'on achetast l'un des deux il devoit donner Esope par dessus le marché. La cherté du Grammairien & du Chantre dégoûta Xantus. Mais pour ne pas retourner chez foy fans avoir fait quelque emplete, ses disciples luy conseillerent d'acheter ce petit bout d'homme qui avoit ry de si bonne grace : on en feroit un épouvantail : il divertiroit les gens par sa mine. Xantus se laissa perfuader, & fit prix d'Esope à soixante oboles. Il luy demanda devant que de l'acheter, à quoy il luy feroit propre; comme il l'avoit demandé à ses Camarades. Esope répondit, à rien, puisque les deux autres avoient tout retenu pour eux. Les Commis de la Douane remirent genereusement à Xantus le fol pour livre, & luy en donnerent quitance sans rien payer. Xantus avoit une femme de goust assez délicat, & à qui toutes sortes de gens ne plaisoient pas; si bien que de luy aller presenter serieusement son nouvel Esclave, il n'y avoit pas d'apparence; à moins qu'il ne la voulust mettre en colere, & se faire mocquer de luy. Il jugea plus à propos d'en faire un sujet de plaisanterie; & alla dire au logis qu'il venoit d'acheter un jeune Esclave le plus beau du monde & le mieux fait. Sur cette nouvelle les filles qui servoient sa femme se penserent battre à qui l'auroit pour son serviteur; mais elles furent bien étonnées quand le Personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux, l'autre s'enfuit, l'autre fit un cry. La Maistresse du logis dit que c'estoit pour la chasfer qu'on luy amenoit un tel Monstre : qu'il y avoit long-temps que le Philosophe se lassoit d'elle. De parole en parole le differend s'échauffa, jusqu'à tel poin& que la femme demanda son bien, & voulut se retirer chez ses parens. Xantus fit tant par sa patience, & Esope par son esprit, que les choses s'accommoderent. On ne parla plus de s'en aller, & peut-être que l'accoûtumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel Esclave. Je laisseray beaucoup de petites choses où il fit paroistre la vivacité de son esprit : car quoy qu'on puisse juger par là de son Carastere, elles sont de trop peu de consequence pour en informer la posterité. Voicy seulement un échantillon de son bon sens & de l'ignorance de fon Maistre. Celuy-cy alla chez un Jardinier se choisir luy mesme une salade. Les herbes cueillies, le Jardinier le pria de luy fatisfaire l'esprit fur une disficulté qui regardoit la Philosophie aussi-bien que le Jardinage. C'est que les herbes qu'il plantoit & qu'il cultivoit avec un grand soin ne profitoient point, tout au contraire de celles que la terre produifoit d'elle-mesme, sans culture ny amendement. Xantus rapporta le tout à la Providence, comme on a coûtume de faire quand on est court. Esope se mit à rire; & ayant tiré fon Maistre à part, il luy confeilla

de dire à ce Jardinier qu'il luy avoit fait une réponse ainsi generale, parce que la question n'estoit pas digne de luy; il le laissoit donc avec son garçon, qui asseurément le fatisferoit. Xantus s'estant allé promener d'un autre costé du Jardin, Esope compara la terre à une femme, qui ayant des enfans d'un premier mary, en épouferoit un fecond qui auroit aussi des enfans d'une autre femme : Sa nouvelle Epouse ne manqueroit pas de concevoir de l'aversion pour ceux-cy, & leur osteroit la nourriture, afin que les siens en profitassent. Il en estoit ainsi de la terre, qui n'adoptoit qu'avec peine les productions du travail & de la culture, & qui reservoit toute sa tendresse & tous ses bien-saits pour les siennes seules, elle estoit marastre des unes, & mere passionnée des autres. Le Jardinier parut si content de cette raison, qu'il offrit à Esope tout ce qui estoit dans son Jardin. Il arriva quelque temps aprés un grand differend entre le Philosophe & sa Femme. Le Philosophe estant de festin mit à part quelques friandises; & dit à Efope. Va porter cecy à ma bonne Amie. Esope l'alla donner à une petite Chienne qui esfoit les delices de son Maistre. Xantus de retour ne manqua pas de demander des nouvelles de fon Present, & si on l'avoit trouvé bon. Sa femme ne comprenoit rien à ce langage: On fit venir Esope pour l'éclaircir. Xantus qui ne cherchoit qu'un pretexte pour le faire battre, luy demanda s'il ne luy avoit pas dit expressement :

Va-t-en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie ? Esope répondit là-dessus que la bonne amie n'estoit pas la femme, qui pour la moindre parole menaçoit de faire un divorce, c'estoit la Chienne qui enduroit tout, & qui revenoit faire caresses aprés qu'on l'avoit battuë. Le Philosophe demeura court; mais sa femme entra dans une telle colere, qu'elle se retira d'avec luy. Il n'y eut parent ny amy par qui Xantus ne luy fist parler, sans que les raisons ny les prieres y gagnassent rien. Esope s'avisa d'un stratagême. Il acheta force gibier comme pour une nopce considerable, & fit tant qu'il fut rencontré par un des domestiques de fa Maistresse. Celuy-cy luy demanda pourquoy tant d'apprests. Esope lui dit, que son Maistre ne pouvant obliger sa femme de revenir, en alloit épouser une autre. Aussi-tost que la Dame sçeut cette nouvelle, elle retourna chez fon Mary par esprit de contradiction, ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne à Esope, qui tous les jours faisoit de nouvelles pieces à fon Maistre, & tous les jours se fauvoit du chastiment par quelque trait de subtilité. Il n'estoit pas possible au Philosophe de le confondre. Un certain jour de marché, Xantus qui avoit dessein de regaler quelques-uns de ses Amis, luy commanda d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur, & rien autre chose. Je t'apprendray, dit en soy-mesme le Phrygien, à specifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discretion d'un Esclave.

Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les fausses, L'Entrée, le Second, l'Entremets, tout ne fut que langues. Les Conviez louerent d'abord le choix de ce Mets, à la fin ils s'en dégoûterent. Ne t'ay-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur ? Et qu'y a-t-il de meilleur que la Langue? reprit Esope. C'est le lien de la vie civile, la Clef des Sciences, l'Organe de la verité & de la raison. Par elle on bastit les Villes, & on les police; on instruit; on persuade; on regne dans les Assemblées; on s'acquitte du premier de tous les devoirs qui est de louer les Dieux. Et bien (dit Xantus qui prétendoit l'attraper) achete-moy demain ce qui est de pire: ces mesmes personnes viendront chez moy, & je veux diversifier. Le lendemain Esope ne fit fervir que le mesme Mets, disant que la Langue est la pire chose qui soit au monde. C'est la Mere de tous debats, la Nourrice des procez, la fource des divisions & des guerres. Si l'on dit qu'elle est l'Organe de la Verité, c'est aussi celuy de l'Erreur, & qui pis est de la Calomnie. Par elle on détruit les Villes, on persuade de méchantes choses. Si d'un costé elle louë les Dieux, de l'autre elle profere des Blasphêmes contre leur puisfance. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus, que veritablement ce Valet luy estoit fort necessaire; car il fçavoit le mieux du monde exercer la patience d'un Philosophe. Dequoy vous mettez-vous en peine? reprit

Esope. Et trouve-moy, dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien. Esope 'alla le lendemain fur la place; & voyant un Païsan qui regardoit toutes choses avec la froideur & l'indifference d'une statuë, il amena ce Païsan au logis. Voilà, dit-il à Xantus, l'homme fans foucy que vous demandez. Xantus commanda à sa femme de faire chausser de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver ellemesme les pieds de son nouvel Hoste. Le Païsan la laissa faire, quoy qu'il sceust fort bien qu'il ne meritoit pas cét honneur; mais il disoit en luy-mesme : C'est peut-estre la coûtume d'en user ainsi. On le sit asseoir au haut-bout; il prit sa place sans ceremonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre chose que blasmer son Cuisinier : rien ne luy plaisoit ; ce qui estoit doux il le trouvoit trop salé; & ce qui estoit trop salé il le trouvoit doux. L'homme fans foucy le laissoit dire, & mangeoit de toutes ses dents. Au Dessert on mit sur la table un Gasteau que la femme du Philosophe avoit fait : Xantus le trouva mauvais, quoy qu'il fust tres-bon. Voilà dit-il, la patisserie la plus méchante que j'aye jamais mangée : il faut brûler l'Ouvriere; car elle ne fera de sa vie rien qui vaille : qu'on apporte des sagots. Attendez, dit le Païsan; je m'en vais querir ma femme; on ne fera qu'un buscher pour toutes les deux. Ce dernier trait desarçonna le Philosophe, & luy osta l'esperance de jamais attraper le Phrygien. Or ce n'estoit

pas feulement avec fon Maistre qu'Esope trouvoit occasion de rire & de dire de bons mots. Xantus l'avoit envoyé en certain endroit : il rencontra en chemin le Magistrat qui luy demanda où il alloit. Soit qu'Esope fust distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en sçavoit rien. Le Magistrat tenant à mépris & irreverence cette réponse, le fit mener en prison. Comme les Huissiers le conduisoient : Ne voyezvous pas, dit-il, que j'ay tres-bien répondu? Sçavois-je, qu'on me feroit aller où je vas? Le Magistrat le sit relascher; & trouva Xantus heureux d'avoir un Esclave si plein d'esprit. Xantus de sa part voyoit par là de quelle importance il luy estoit de ne point affranchir Esope; & combien la possession d'un tel Esclave luy faisoit d'honneur. Mesme un jour, faisant la débauche avec ses disciples, Esope qui les servoit, vid que les fumées leur échauffoient déja la cervelle, aussi-bien au Maistre qu'aux Ecoliers. La débauche de vin, leur dit-il, a trois degrez; le premier de volupté, le fecond d'yvrognerie, le troisiéme de fureur. On se mocqua de fon observation, & on continua de vuider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison, & à se vanter qu'il boiroit la Mer. Cela fit rire la Compagnie. Xantus foûtint ce qu'il avoit dit, gagea sa maison qu'il boiroit la Mer toute entiere, & pour asseurance de la gageure il déposa l'anneau qu'il avoit au doigt. Le jour suivant, que les vapeurs de Bacchus furent dissipées, Xantus fut extremement furpris de ne plus trouver fon anneau, lequel il tenoit fort cher. Esope luy dit qu'il estoit perdu, & que sa maison l'estoit aussi, par la gageure qu'il avoit faite. Voila le Philosophe bien alarmé. Il pria Esope de luy enseigner une défaite. Esope s'avisa de celle-cy. Quand le jour que l'on avoit pris pour l'execution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la Mer pour estre témoin de la honte du Philosophe. Celuy de fes Disciples qui avoit gagé contre luy triomphoit déja. Xantus dit à l'Assemblée : Messieurs, j'ay gagé veritablement que je boirois toute la Mer, mais non pas les Fleuves qui entrent dedans : C'est pourquoy que celuy qui a gagé contre moy détourne leurs cours; & puis je feray ce que je me suis vanté de faire. Chacun admira l'expedient que Xantus avoit trouvé pour fortir à fon honneur d'un si mauvais pas. Le Disciple confessa qu'il estoit vaincu, & demanda pardon à son Maistre. Xantus fut reconduit jufqu'en fon logis avec acclamations. Pour recompense Esope luy demanda la liberté. Xantus la luy refusa, & dit que le temps de l'affranchir n'estoit pas encore venu : si toutefois les Dieux l'ordonnoient ainsi, il y consentoit; partant, qu'il prist garde au premier présage qu'il auroit estant sorty du logis: s'il estoit heureux, & que par exemple deux Corneilles se presentassent à sa veuë, la liberté luy seroit donnée : s'il n'en voyoit qu'une, qu'il ne se lassast

point d'estre Esclave. Esope sortit aussi-tost. Son Maître estoit logé à l'écart, & apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine nostre Phrygien fut hors, qu'il apperceut deux Corneilles qui s'abatirent fur le plus haut. Il en alla avertir son Maistre, qui voulut voir luy-mesme s'il disoit vray. Tandis que Xantus venoit, l'une des Corneilles s'envola. Me tromperas-tu toûjours? dit-il à Efope : qu'on luy donne les estrivieres. L'ordre fut executé. Pendant le supplice du pauvre Esope on vint inviter Xantus à un repas : il promit qu'il s'y trouveroit. Helas! s'écria Esope, les presages sont bien menteurs! moy qui ay veu deux Corneilles je suis battu; mon Maistre qui n'en a veu qu'une est prié de nopces. Ce mot plût tellement à Xantus qu'il commanda qu'on cessast de foüetter Esope : mais quant à la liberté, il ne se pouvoit resoudre à la luy donner; encore qu'il la luy promist en diverses occasions. Un jour ils se promenoient tous deux parmy de vieux monumens, considerant avec beaucoup de plaisir les Inscriptions qu'on y avoit mises. Xantus en apperceut une qu'il ne put entendre, quoy qu'il demeurast long-temps à en chercher l'explication. Elle estoit composée des premieres lettres de certains mots. Le Philosophe avoüa ingenûment que cela passoit son esprit. Si je vous fais trouver un Trefor par le moyen de ces lettres, luy dit Esope, quelle recompense auray-je? Xantus luy promit la liberté,

& la moitié du Tresor. Elles signifient, poursuivit Esope, qu'à quatre pas de cette Colomne nous en rencontrerons un. En effet ils le trouverent, aprés avoir creusé quelque peu dans terre. Le Philosophe fut sommé de tenir parole; mais il reculoit toûjours. Les Dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Esope, que tu ne m'ayes donné avant cela l'intelligence de ces lettres : ce me sera un autre tresor plus precieux que celuy lequel nous avons trouvé. On les a icy gravées, pourfuivit Esope, comme estant les premieres lettres de ces mots, 'Απόβα; βήματα, &c. c'est-à-dire. Si vous recule? quatre pas, & que vous creusiez, vous trouverez un Tresor. Puisque que tu es si subtil, repartit Xantus, j'aurois tort de me défaire de toy : n'espere donc pas que je t'affranchisse. Et moy, repliqua Esope, je vous denonceray au Roy Denys; car c'est à luy que le Tresor appartient, & ces mesmes lettres commencent d'autres mots qui le signifient. Le Philosophe intimidé dit au Phrygien qu'il prist sa part de l'argent, & qu'il n'en dist mot, dequoy Esope declara ne luy avoir aucune obligation, ces lettres ayant esté choisies de telle maniere qu'elles enfermoient un triple sens & significient encore, En vous en allant vous partagerez le Tresor que vous aurez rencontré. Dés qu'ils furent de retour, Xantus commanda que l'on enfermast le Phrygien, & que l'on luy mist les fers aux pieds de crainte qu'il n'allast publier cette avanture. Helas! s'écria Esope,

est-ce ainsi que les Philosophes s'acquittent de leurs promesses ? Mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchissiez malgré vous. Sa prediction se trouva vraye. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un Aigle enleva l'anneau public (c'estôit apparemment quelque sceau que l'on apposoit aux deliberations du Conseil) & le fit tomber au sein d'un Esclave. Le Philosophe sut consulté là-dessus, & comme estant Philosophe, & comme estant un des premiers de la Republique. Il demanda temps, & eut recours à son Oracle ordinaire; c'estoit Esope. Celuycy luy conseilla de le produire en public; parce que s'il rencontroit bien, l'honneur en feroit toûjours à fon Maistre; sinon, il n'y auroit que l'Esclave de blasmé. Xantus approuva la chose, & le fit monter à la Tribune aux harangues. Dés qu'on le vid, chacun s'éclata de rire, personne ne s'imagina qu'il pûst rien partir de raisonnable d'un homme fait de cette maniere. Esope leur dit qu'il ne faloit pas considerer la forme du vase, mais la liqueur qui y estoit enfermée. Les Samiens luy crierent qu'il dist donc sans crainte ce qu'il jugeoit de ce Prodige. Esope s'en excusa sur ce qu'il n'osoit le faire. La fortune, disoit-il, avoit mis un debat de gloire entre le Maistre & l'Esclave : si l'Esclave disoit mal, il seroit battu; s'il disoit mieux que le Maistre, il seroit battu encore. Aussi-tost on pressa Xantus de l'affranchir. Le Philosophe resista long-temps. A la fin

le Prevost de ville le menaça de le faire de son office, & en vertu du pouvoir qu'il en avoit comme Magistrat; de façon que le Philosophe fut obligé de donner les mains. Cela fait, Esope dit que les Samiens estoient menacez de servitude par ce Prodige; & que l'Aigle enlevant leur sceau ne signifioit autre chose qu'un Roy puissant qui vouloit les assujettir. Peu de temps aprés Cresus Roy des Lydiens sit denoncer à ceux de Samos qu'ils eussent à se rendre ses tributaires; sinon qu'il les y forceroit par les armes. La pluspart estoient d'avis qu'on luy obeift. Esope leur dit que la Fortune presentoit deux chemins aux hommes; l'un de liberté rude & épineux au commencement, mais dans la fuite tres-agreable; l'autre d'Esclavage dont les commencemens estoient plus aisez, mais la suite laborieuse. C'estoit conseiller assez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyerent l'Ambassadeur de Cresus avec peu de satisfaction. Cresus se mit en estat de les attaquer. L'Ambassadeur luy dit que tant qu'ils auroient Esope avec eux il auroit peine à les reduire à ses volontez, veu la confiance qu'ils avoient au bon sens du Personnage. Cresus le leur envoya demander, avec promesse de leur laisser la liberté s'ils le luy livroient. Les principaux de la Ville trouverent ces conditions avantageuses, & ne crûrent pas que leur repos leur coûtast trop cher quand ils l'acheteroient aux dépens d'Esope. Le Phrygien leur fit changer de

sentiment en leur contant que les Loups & les Brebis ayant fait un traité de paix, celles-cy donnerent leurs Chiens pour ostages. Quand elles n'eurent plus de défenseurs, les Loups les étranglerent avec moins de peine qu'ils ne faisoient. Cet Apologue sit son effet : les Samiens prirent une deliberation toute contraire à celle qu'ils avoient prise. Esope voulut toutefois aller vers Cresus, & dit qu'il les serviroit plus utilement estant prés du Roy, que s'il demeuroit à Samos. Quand Crefus le vid, il s'étonna qu'une si chétive creature luy eust esté un si grand obstacle. Quoy! voilà celuy qui fait qu'on s'oppose à mes volontez! s'écria-t-il. Esope se prosterna à ses pieds. Un homme prenoit des Sauterelles, dit-il: une Cigale luy tomba aussi sous la main. Il s'en alloit la tuër comme il avoit fait les Sauterelles. Que vous ay-je fait? dit-elle à cet homme: je ne ronge point vos bleds; je ne vous procure aucun dommage: vous ne trouverez en moy que la voix, dont je me sers fort innocemment. Grand Roy, je ressemble à cette Cigale; je n'ay que la voix, & ne m'en suis point servy pour vous offenser. Cresus touché d'admiration & de pitié, non feulement luy pardonna; mais il laissa en repos les Samiens à fa consideration. En ce temps-là le Phrygien composa ses Fables, lesquelles il laissa au Roy de Lydie, & fut envoyé par luy vers les Samiens qui decernerent à Esope de grands honneurs. Il luy prit aussi envie de voyager, & d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appelloit Philosophes. Enfin il se mit en grand credit prés de Lycerus Roy de Babilone. Les Rois d'alors s'envoyoient les uns aux autres des Problêmes à foudre fur toutes fortes de matieres, à condition de se payer une espece de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondroient bien ou mal aux questions proposées : en quoy Lycerus affisté d'Esope avoit toûjours l'avantage, & se rendoit illustre parmy les autres, soit à resoudre, soit à proposer. Cependant nostre Phrygien se maria; & ne pouvant avoir d'enfans, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appellé Ennus. Celuy-cy le paya d'ingratitude, & fut si méchant que d'oser souiller le lit de son bien-facteur. Cela estant venu à la connoissance d'Esope, il le chassa. L'autre afin de s'en venger contresit des lettres par lesquelles il sembloit qu'Esope eust intelligence avec les Rois qui estoient emules de Lycerus. Lycerus perfuadé par le cachet & par la fignature de ces lettres, commanda à un de ses Officiers nommé Hermippus, que sans chercher de plus grandes preuves il fist mourir promptement le traistre Esope. Cet Hermippus estant amy du Phrygien luy fauva la vie, & à l'insceu de tout le monde le nourrit long-temps dans un Sepulchre : jusqu'à ce que Nectenabo Roy d'Egypte sur le bruit de la mort d'Esope crût à l'avenir rendre Lycerus son tributaire. Il osa le provoquer, & le defia de luy envoyer des Architectes qui sceussent

bastir une Tour en l'air, & par melme moyen un homme prest à répondre à toutes fortes de questions. Lycerus ayant leu les lettres, & les ayant communiquées aux plus habiles de fon Estat, chacun d'eux demeura court; ce qui fit que le Roy regreta Esope; quand Hermippus luy dit qu'il n'estoit pas mort, & le fit venir. Le Phrygien fut tres-bien receu, se justifia, & pardonna à Ennus. Quant à la lettre du Roy d'Egypte, il n'en fit que rire, & manda qu'il envoiroit au Printemps les Architectes & le Répondant à toutes fortes de questions. Lycerus remit Esope en possession de tous ses biens, & luy sit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudroit. Esope le receut comme fon enfant, & pour toute punition luy recommanda d'honorer les Dieux & son Prince; se rendre terrible à ses ennemis, facile & commode aux autres; bien traiter sa femme, sans pourtant luy confier son secret : parler peu, & chasser de chez soy les Babillards; ne se point laisser abattre aux mal-heurs; avoir soin du lendemain, car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort, que d'estre importun à ses amis pendant son vivant; fur tout n'estre point envieux du bonheur ny de la vertu d'autruy, d'autant que c'est se faire du mal à soy-mesme. Ennus touché de ces avertissemens & de la bonté d'Esope, comme d'un trait qui luy auroit penetré le cœur, mourut peu de temps aprés. Pour revenir au défi de Neclenabo, Esope choisit des

Aiglons, & les fit instruire (chose difficile à croire :) il les sit, dis-je, instruire à porter en l'air chacun un panier dans lequel estoit un jeune enfant. Le Printemps venu, il s'en alla en Egypte avec tout cet équipage; non sans tenir en grande admiration & en attente de son dessein les peuples chez qui il passoit. Nectenabo, qui, fur le bruit de sa mort avoit envoyé l'Enigme, fut extrémement surpris de son arrivée. Il ne s'y attendoit pas; & ne se fust jamais engagé dans un tel défi contre Lycerus, s'il eust crû Esope vivant. Il luy demanda s'il avoit amené les Architectes & le Répondant. Esope dit, que le Répondant estoit luymesme; & qu'il feroit voir les Architectes quand il seroit sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les Aigles enleverent les paniers avec les petits enfans, qui crioient qu'on leur donnast du mortier, des pierres & du bois. Vous voyez, dit Esope à Nectenabo, je vous ay trouvé les Ouvriers, fournissez-leur des materiaux. Nectenabo avoua que Lycerus estoit le vainqueur, Il proposa toutesois cecy à Esope. J'ay des Cavales en Egypte qui conçoivent au hannissement des Chevaux qui font devers Babylone : Qu'avez-vous à répondre là-dessus? Le Phrygien remit sa réponse au lendemain; & retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfans de prendre un chat, & de le mener foüettant par les rues. Les Egyptiens qui adorent cét animal se trouverent extremement scandalisez du traitement

que l'on luy faisoit. Ils l'arracherent des mains des enfans, & allerent se plaindre au Roy. On sit venir en sa presence le Phrygien. Ne sçavez-vous pas, luy dit le Roy, que cet Animal est un de nos Dieux ? Pourquoy donc le faites-vous traiter de la forte? C'est pour l'offense qu'il a commise envers Lycerus, reprit Esope : car la nuit derniere il luy a étranglé un Coq extrémement courageux, & qui chantoit à toutes les heures. Vous estes un menteur, repartit le Roy; Comment feroit-il possible que ce chat eust fait en si peu de temps un si long voyage? Et comment est-il possible, reprit Esope, que vos Jumens entendent de si loin nos Chevaux hannir, & conçoivent pour les entendre? En fuite de cela le Roy fit venir d'Heliopolis certains personnages d'esprit subtil, & sçavans en questions Enigmatiques. Il leur fit un grand Regal où le Phrygien fut invité. Pendant le Repas ils proposerent à Esope diverses choses; celle-cy entr'autres. Il y a un grand Temple qui est appuyé sur une Colomne entourée de douze Villes, chacune desquelles a trente Arcboutans, & autour de ces Arcboutans se promenent l'une aprés l'autre deux Femmes, l'une blanche, l'autre noire. Il faut renvoyer, dit Esope, cette question aux petits enfans de nostre païs. Le Temple est le Monde, la Colomne l'An, les Villes ce sont les Mois, & les Arcboutans les Jours, autour desquels se promenent alternativement le Jour & la Nuit. Le lendemain Nectenabo assembla tous

fes amis. Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton soit la cause que Lycerus remporte le prix, & que j'aye la confusion pour mon partage? Un d'eux s'avisa de demander à Esope qu'il leur fist des questions de choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Esope écrivit une cedule par laquelle Nectenabo confessoit devoir deux mille talens à Lycerus. La Cedule fut mise entre les mains de Nectenabo toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrist, les amis du Prince soûtinrent que la chose contenuë dans cet écrit estoit de leur connoissance. Quand on l'eut ouverte, Nectenabo s'écria : Voila la plus grande fausseté du monde : Je vous en prens à témoin tous tant que vous estes. Il est vray, repartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. J'ay donc fatisfait à vostre demande, reprit Esope. Nectenabo le renvoya comblé de presens, tant pour luy que pour son Maistre. Le sejour qu'il fit en Egypte est peut-estre cause que quelques-uns ont écrit qu'il fut Esclave avec Rhodopé, celle-là qui des liberalitez de ses amans fit élever une des trois Pyramides qui subsistent encore, & qu'on void avec admiration : c'est la plus petite, mais celle qui est bastie avec le plus d'art. Esope, à son retour dans Babylone fut receu de Lycerus avec de grandes demonstrations de joye & de bien-veillance : ce Roy luy fit eriger une statuë. L'envie de voir & d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la Cour de

Lycerus où il avoit tous les avantages qu'on peut fouhaiter, & prit congé de ce Prince pour voir la Grece encore une fois. Lycerus ne le laissa point partir sans embrassemens & sans larmes, & sans le faire promettre fur les Autels qu'il reviendroit achever ses jours auprés de luy. Entre les Villes où il s'arresta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écouterent fort volontiers, mais ils ne luy rendirent point d'honneurs. Esope piqué de ce mépris, les compara aux bastons qui flottent sur l'onde. On s'imagine de loin que c'est quelque chose de considerable; de prés on trouve que ce n'est rien. La comparaison luy coûta cher. Les Delphiens en conceurent une telle haine, & un si violent desir de vengeance (outre qu'ils craignoient d'estre décriez par luy) qu'ils resolurent de l'oster du monde. Pour y parvenir, ils cacherent parmy ses hardes un de leurs vases sacrez, pretendant que par ce moyen ils convaincroient Esope de vol & de sacrilege, & qu'ils le condamneroient à la mort. Comme il fut forty de Delphes, & qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui estoient en peine. Ils l'accuserent d'avoir dérobé leur Vase. Esope le nia avec des sermens : on chercha dans son équipage, & il fut trouvé. Tout ce qu'Esope put dire n'empescha point qu'on ne le traitast comme un criminel infame. Il fut ramené à Delphes chargé de fers, mis dans des cachots, puis condamné à estre precipité.

Rien ne luy servit de se défendre avec ses armes ordinaires, & de raconter des Apologues; les Delphiens s'en moquerent. La Grenoüille, leur dit-il, avoit invité le Rat à la venir voir, afin de luy faire traverser l'onde, elle l'attacha à fon pied. Dés qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer, & d'en faire ensuite un repas. Le malheureux Rat resista quelque peu de temps. Pendant qu'il se debattoit fur l'eau, un Oyseau de proye l'apperceut, fondit sur luy, & l'ayant enlevé avec la Grenoüille qui ne se pût détacher, il se repût de l'un & de l'autre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que nous me vangera : je periray; mais vous perirez aussi. Comme on le conduisoit au supplice, il trouva moyen de s'échaper, & entra dans une petite Chapelle dediée à Apollon. Les Delphiens l'en arracherent. Vous violez cet Asile, leur dit-il, parce que ce n'est qu'une petite Chapelle; mais un jour viendra que vôtre méchanceté ne trouvera point de retraite seure, non pas mesme dans les Temples : il vous arrivera la mesme chose qu'à l'Aigle, laquelle nonobstant les prieres de l'Escarbot enleva un Lievre qui s'estoit refugié chez luy; La generation de l'Aigle en fut punie jusque dans le giron de Jupiter. Les Delphiens peu touchez de tous ces Exemples, le precipiterent. Peu de temps aprés sa mort une peste tres-violente exerça sur eux ses ravages : Ils demanderent à l'Oracle par quels moyens ils pourroient appaiser le courroux des Dieux. L'Oracle leur répondit qu'il n'y en avoit point d'autre que d'expier leur forfait, & satisfaire aux Manes d'Esope. Aussi-tost une Pyramide sut élevée. Les Dieux ne témoignerent pas seuls combien ce crime leur déplaisoit; Les hommes vengerent aussi la mort de leur Sage. La Grece envoya des Commissaires pour en informer, & en sit une punition rigoureuse.







# FABLES CHOISIES.

cA

# MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.



E chante les Heros dont Esope est le Pere.

Troupe de qui l'Histoire, encor que mensongere,

Contient des veritez qui servent de leçons.

Tout parle en mon Ouvrage, & messine les Poissons.

Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes.

Je me sers d'Animaux pour instruire les Hommes.

ILLUSTRE REJETTON D'UN PRINCE aimé des Cieux

Sur qui le Monde entier a maintenant les yeux,

Et qui faisant stéchir les plus superbes Testes,

Contera desormais ses jours par ses Conquestes:

Quelqu'autre te dira d'une plus forte voix

Les faits de tes Ayeux & les vertus des Rois. Je vais l'entretenir de moindres Aventures, Te tracer en ces vers de legeres Peintures. Et si de l'agréer je n'emporte le prix, J'auray du moins l'honneur de l'avoir entrepris.





## LIVRE PREMIER.

#### FABLE I.

La Cigale & la Fourmy.



A Cigale ayant chanté Tout l'Esté, Se trouva fort dépourveuë Quand la bize fut venuë.

Pas un feul petit morceau
De moûche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la Fourmy sa voisine;
La priant de luy prester
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la faison nouvelle.
Je vous payray, luy dit-elle,

Avant l'Oust, foy d'animal,
Interest & principal.
La Fourmy n'est pas presteuse:
C'est là son moindre désaut.
Que faissiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuse.
Nuit & jour à tout venant
Je chantois, ne vous déplaise.
Vous chantiez? j'en suis sort aise.
Et bien, dansez maintenant.





H.

#### Le Corbeau & le Renard.

Maistre Corbeau fur un arbre perché Tenoit en fon bec un fromage. Maistre Renard par l'odeur alleché Luy tint à peu prés ce langage. Et bon jour, Monsieur du Corbeau. Que vous estes joly! que vous me semblez beau! Sans mentir si vostre ramage Se rapporte à vostre plumage, Vous êtes le Phœnix des hostes de ces bois. A ces mots le Corbeau ne se sent pas de joye : Et pour monstrer sa belle voix, Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proye. Le Renard s'en faisit, & dit; Mon bon Monsieur, Apprenez que tout flateur Vit aux dépens de celuy qui l'écoute. Cette leçon vaut bien un fromage sans doute. Le Corbeau honteux & confus Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.



III.

La Grenoüille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf.

U NE Grenoüille vid un Bœuf,
Qui luy fembla de belle taille.
Elle qui n'estoit pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse s'étend, & s'ensle, & se travaille,
Pour égaler l'animal en grosseur;

Difant, Regardez bien ma sœur,

Est-ce assez dites-moy, N'y suis-je point encore?

Nenny. M'y voicy donc? Point du tout. M'y voila?

Vous n'en approchez point. La chetive pecore

S'ensla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages : Tout Bourgeois veut bastir comme les grands Seigneurs;

Tout petit Prince a des Ambassadeurs; Tout Marquis veut avoir des Pages.



# SKI SERVICE CO.

#### IV.

#### Les deux Mulets.

Deux Mulets cheminoient; l'un d'avoine chargé:
L'autre portant l'argent de la Gabelle.
Celuy-cy glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.

Il marchoit d'un pas relayé.

Il marchoit d'un pas relevé,
Et faisoit sonner sa sonnette:
Quand l'ennemy se presentant,
Comme il en vouloit à l'argent,
Sur le Mulet du fisc une troupe se jette,

Le faisit au frein, & l'arreste.

Le Mulet en se défendant

Se fent percer de coups, il gemit, il foûpire. Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avoit promis? Ce Mulet qui me suit, du danger se retire,

> Et moy j'y tombe & je peris. Amy, luy dit fon camarade,

Il n'est pas toûjours bon d'avoir un haut employ. Si tu n'avois servy qu'un Meusnier, comme moy,

Tu ne ferois pas si malade.



V.

## Le Loup & le Chien.

Vn Loup n'avoit que les os & la peau;
Tant les Chiens faisoient bonne garde.
Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que beau,
Gras, poly, qui s'estoit sourvoyé par mégarde.

L'attaquer, le mettre en quartiers, Sire Loup l'eust fait volontiers. Mais il faloit livrer bataille; Et le Mâtin estoit de taille A se désendre hardiment.

Le Loup donc l'aborde humblement, Entre en propos, & luy fait compliment Sur fon embonpoint qu'il admire : Il ne tiendra qu'à vous, beau Sire,

D'estre aussi gras que moy, luy repartit le Chien.

Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y font miferables,
Cancres, haires, & pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car quoy? Rien d'assuré: point de franche lipée;

Tout à la pointe de l'épée.

Suivez-moy; vous aurez un bien meilleur destin.

Le Loup reprit, Que me faudra-t-il faire?

Presque rien, dit le Chien, donner la chasse aux gens

Portans bastons, & mendians;

Flater ceux du logis; à fon Maistre complaire; Moyennant quoy vostre falaire Sera force reliefs de toutes les façons;

Os de poulets, Os de pigeons : Sans parler de mainte careffe.

Le Loup déja se forge une felicité

Qui le fait pleurer de tendresse.

Chemin faifant il vid le col du Chien pelé.

Qu'est-ce là luy dit-il. Rien. Quoy rien? Peu de chose.

Mais encor? Le colier dont je suis attaché De ce que vous voyez est peut-être la cause.

Attaché? dit le Loup: vous ne courez donc pas

Où vous voulez? Pas toûjours, mais qu'importe? Il importe si bien, que de tous vos repas

Je ne veux en aucune forte:

Et ne voudrois pas mesme à ce prix un tresor. Cela dit, Maistre Loup s'enfuit, & court encor.





#### VI.

La Genisse, la Chevre, & la Brebis, en Societé avec le Lion.

La Genisse, la Chevre, & leur sœur la Brebis, Avec un fier Lion Seigneur du voisinage, Firent focieté, dit-on, au temps jadis, Et mirent en commun le gain & le dommage. Dans les lags de la Chevre un Cerf se trouva pris. Vers fes affociez aufli-toft elle envoye. Eux venus, le Lion par ses ongles conta, Et dit, Nous sommes quatre à partager la proye; Puis en autant de parts le Cerf il dépeça : Prit pour luy la premiere en qualité de Sire; Elle doit estre à moy, dit-il, & la raison,

C'est que je m'appelle Lion, A cela l'on n'a rien à dire.

La feconde par droit me doit échoir encor : Ce droit, vous le sçavez, c'est le droit du plus fort. Comme le plus vaillant je pretens la troisiéme. Si quelqu'une de vous touche à la quatriéme, Je l'étrangleray tout d'abord.



#### VII.

### La Beface.

I U PITER dit un jour : Que tout ce qui respire S'en vienne comparoistre aux pieds de ma grandeur. Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,

> Il peut le declarer fans peur : Je mettray remede à la chose.

Venez Singe, parlez le premier, & pour cause.

Voyez ces animaux : faites comparaifon

De leurs beautez avec les vostres.

Estes-vous satisfait? Moy, dit-il, pourquoy non?

N'ay-je pas quatre pieds aussi bien que les autres?

Mon portrait jusqu'icy ne m'a rien reproché.

Mais pour mon frere l'Ours, on ne l'a qu'ébauché.

Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre.

L'Ours venant là-dessus, on crut qu'il s'alloit plaindre.

Tant s'en faut; de sa forme il se loüa tres-fort;

Glosa sur l'Elephant: dit qu'on pourroit encor

Ajoûter à sa queuë, oster à ses oreilles:

Que c'estoit une masse informe & sans beauté.

L'Elephant estant écouté, Tout sage qu'il estoit, dit des choses pareilles. Il jugea qu'à fon appetit
Dame Baleine effoit trop groffe.

Dame Fourmy trouva le Ciron trop petit,
Se croyant pour elle un coloffe.

Jupin les renvoya s'estant censurez tous:
Du reste contens d'eux; mais parmy les plus sous

Nostre espece excella; car tout ce que nous sommes,
Linx envers nos pareils, & Taupes envers nous,

Nous nous pardonnons tout, & rien aux autres hommes.

On se void d'un autre œil qu'on ne void son prochain.

Le fabriquateur souverain

Nous crea Besaciers tous de mesme maniere,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'huy.
Il fit pour nos défaux la poche de derriere,
Et celle de devant pour les désaux d'autruy.





#### VIII.

### L'Hirondelle & les petits Oyfeaux.

VNE Hirondelle en fes voyages

Avoit beaucoup appris. Quiconque a beaucoup veu

Peut avoir beaucoup retenu.

Celle-cy prevoyoit jufqu'aux moindres orages,

Et devant qu'ils fussent éclos Les annonçoit aux Matelots.

Il arriva qu'au temps que la chanvre se seme Elle vid un Manant en couvrir maints sillons.

Cecy ne me plaist pas, dit-elle aux Oysillons,

Je vous plains: Car pour moy, dans ce peril extrême

Je sçauray m'éloigner, ou vivre en quelque coin.

Voyez-vous cette main qui par les airs chemine?

Un jour viendra, qui n'est pas loin, Que ce qu'elle répand sera vostre ruïne.

De là naîtront engins à vous enveloper,

Et lacets pour vous attraper; Enfin mainte & mainte machine Qui causera dans la faison Vostre mort ou vostre prison. Gare la cage ou le chaudron. C'est pourquoy, leur dit l'Hirondelle, Mangez ce grain, & croyez-moy. Les Oyseaux se moquerent d'elle: Ils trouvoient aux champs trop dequoy. Quand la cheneviere sut verte,

L'Hirondelle leur dit : Arrachez brin à brin Ce qu'a produit ce maudit grain; Ou foyez feurs de vostre perte.

Prophete de mal-heur, babillarde, dit-on,
Le bel employ que tu nous donnes!
Il nous faudroit mille perfonnes
Pour éplucher tout ce canton.
La chanvre estant tout à fait creuë,

L'Hirondelle ajoûta : Cecy ne va pas bien : Mauvaise graine est tost venuë.

Mais puisque jusqu'icy l'on ne m'a cruë en rien;

Dés que vous verrez que la terre Sera couverte, & qu'à leurs bleds Les gens n'estant plus occupez Feront aux oysillons la guerre; Quand regingletes & rezeaux Attraperont petits oyseaux; Ne volez plus de place en place:

Demeurez au logis, ou changez de climat : Imitez le Canard, la Gruë, & la Becasse.

Mais vous n'estes pas en estat

De passer comme nous les deserts & les ondes,

Ny d'aller chercher d'autres mondes.

C'est pourquoy vous n'avez qu'un party qui soit seur :

C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur.

Les Oyfillons las de l'entendre, Se mirent à jazer aussi confusément, Que faisoient les Troyens quand la pauvre Cassandre Ouvroit la bouche seulement.

Il en prit aux uns comme aux autres.

Maint Oyfillon se vid esclave retenu.

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nostres,

Et ne croyons le mal que quand il est venu.





#### IX.

## Le Rat de Ville, & le Rat des Champs.

Autrefois le Rat de ville Invita le Rat des champs, D'une façon fort civile, A des reliefs d'Ortolans.

Sur un Tapis de Turquie Le couvert fe trouva mis. Je laisse à penser la vie Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honneste: Rien ne manquoit au festin; Mais quelqu'un troubla la feste Pendant qu'ils estoient en train.

A la porte de la falle Ils entendirent du bruit. Le Rat de ville détale, Son camarade le fuit.

Le bruit cesse, on se retire : Rats en campagne aussi-tost : Et le Citadin de dire, Achevons tout nostre rost.

C'est assez, dit le Rustique; Demain vous viendrez chez moy : Ce n'est pas que je me pique De tous vos sestins de Roy.

Mais rien ne vient m'interrompre; Je mange tout à loifir. Adieu donc : fy du plaifir Que la crainte peut corrompre.





Χ.

## Le Loup & l'Agneau.

La raison du plus fort est toûjours la meilleure. Nous l'allons montrer tout à l'heure. Un Agneau se desalteroit Dans le courant d'une onde pure. Un Loup survient à jeun qui cherchoit avanture, Et que la faim en ces lieux attiroit. Qui te rend si hardy de troubler mon breuvage? Dit cét animal plein de rage : Tu seras chastié de ta temerité. Sire, répond l'Agneau, que vostre Majesté Ne se mette pas en colere; Mais plûtost qu'elle considere Que je me vas desalterant Dans le courant, Plus de vingt pas au dessous d'Elle; Et que par consequent en aucune façon Je ne puis troubler sa boisson. Tu la troubles, reprit cette beste cruelle, Et je sçais que de moy tu médis l'an passé. Comment l'aurois-je fait si je n'estois pas né?

Reprit l'Agneau, je tete encor ma mere.

Si ce n'est toy, c'est donc ton frere:

Je n'en ay point. C'est donc quelqu'un des tiens:

Car vous ne m'épargnez guere,

Vous, vos bergers, & vos chiens.

On me l'a dit: il faut que je me vange.

Là dessu au fond des forests

Le Loup l'emporte, & puis le mange,



Sans autre forme de procez.



#### XI.

## L'Homme, & son Image.

Pour M. L. D. D. L. R.

U<sub>N</sub> homme qui s'aimoit fans avoir de rivaux, Paffoit dans fon esprit pour le plus beau du monde. Il accusoit toûjours les miroirs d'estre faux; Vivant plus que content dans son erreur prosonde. Afin de le guerir, le sort officieux

Presentoit par tout à ses yeux Les Conseillers muets dont se servent nos Dames; Miroirs dans les logis, miroirs chez les Marchands,

> Miroirs aux poches des galands, Miroirs aux ceintures des femmes.

Que fait nostre Narcisse? Il se va confiner Aux lieux les plus cachez qu'il peut s'imaginer, N'osant plus des miroirs éprouver l'avanture : Mais un canal formé par une source pure

Se trouve en ces lieux écartez.

Il s'y void; il se fasche : & ses yeux irritez Pensent appercevoir une chimere vaine. Il fait tout ce qu'il peut pour éviter céte eau. Mais quoy, le canal est si beau Qu'il ne le quitte qu'avec peine. On void bien où je veux venir.

Je parle à tous; & cette erreur extrême
Est un mal que chacun se plaist d'entretenir.
Nostre ame c'est cét Homme amoureux de luy-mesme.
Tant de Miroirs ce sont les sottises d'autruy;
Miroirs de nos défaux les Peintres legitimes.

Et quant au Canal, c'est celuy Que chacun sçait, le Livre des Maximes.





#### XII.

Le Dragon à plusieurs testes, & le Dragon à plusieurs queuës.

Vn envoyé du Grand Seigneur Preferoit, dit l'Histoire, un jour chez l'Empereur Les orces de son Maistre à celles de l'Empire.

Un Alleman se mit à dire : Nostre Prince a des dépendans Qui de leur Chef sont si puissans,

Que chacun d'eux pourroit foudoyer une armée.

Le Chiaoux homme de fens

Luy dit : Je fçais par renommée

Ce que chaque Electeur peut de monde fournir; Et cela me fait fouvenir

D'une avanture estrange, & qui pourtant est vraye. J'estois en un lieu seur, lors que je vis passer Les cent testes d'une Hydre au travers d'une haye.

Mon fang commence à fe glacer, Et je crois qu'à moins on s'effraye.

Je n'en eus toutefois que la peur fans le mal. Jamais le corps de l'animal

Ne pût venir vers moy, ny trouver d'ouverture.

Je resvois à cette avanture, Quand un autre Dragon qui n'avoit qu'un seul chef, Et bien plus d'une queuë, à passer se presente.

Me voila faisi dereches D'estonnement & d'épouvante.

Ce chef passe, & le corps, & chaque queuë aussi. Rien ne les empescha; l'un fit chemin à l'autre.

> Je foûtiens qu'il en est ainsi De vostre Empereur & du nostre.





#### XIII.

## Les Voleurs & l'Afne.

Pour un Afne enlevé deux volcurs fe battoient : L'un vouloit le garder ; l'autre le vouloit vendre. Tandis que coups de poin trottoient, Et que nos champions fongeoient à fe défendre, Arrive un troisiéme larron, Qui faisit Maistre Aliboron.

L'Afne c'est quelquesois une pauvre Province.

Les Voleurs sont tel & tel Prince;

Comme le Transsilvain, le Turc, & le Hongrois.

Au lieu de deux j'en ay rencontré trois:

Il est assez de cette marchandise.

De nul d'eux n'est souvent la Province conquise.

Un quart Voleur survient qui les accorde net,

En se faississant du Baudet.





#### XIV.

## Simonide preservé par les Dieux.

On ne peut trop loüer trois fortes de perfonnes,
Les Dieux, sa Maistresse, & son Roy.

Malherbe le disoit: j'y souscris quant à moy:
Ce sont maximes toûjours bonnes.

La loüange chatoüille, & gagne les esprits.

Les faveurs d'une belle en sont souvent le prix.

Voyons comme les Dieux l'ont quelquesois payée.

Simonide avoit entrepris
L'éloge d'un Athlete, & la chofe effayée
Il trouva fon fujet plein de recits tout nus.
Les parens de l'Athlete effoient gens inconnus,
Son pere un bon bourgeois, luy fans autre merite;
Matiere infertile & petite.

Le Poëte d'abord parla de fon Heros.

Aprés en avoir dit ce qu'il en pouvoit dire,
Il fe jette à costé; se met sur le propos
De Castor & Pollux; ne manque pas d'écrire
Que leur exemple estoit aux luteurs glorieux;
Eleve leurs combats, specifiant les lieux
Où ces freres s'étoient signalez davantage.

Enfin l'éloge de ces Dieux Faisoit les deux tiers de l'ouvrage.

L'Athlete avoit promis d'en payer un talent :

Mais quand il le vid, le galand N'en donna que le tiers, & dit fort franchement Que Castor & Pollux acquittassent le reste.

Faites-vous contenter par ce couple celeste.

Je vous veux traiter cependant. Venez fouper chez moy, nous ferons bonne vie.

Les conviez font gens choisis,
Mes parens, mes meilleurs amis.
Soyez donc de la compagnie.

Simonide promit. Peut-estre qu'il eut peur De perdre outre son deû le gré de sa loüange.

Il vient, l'on festine, l'on mange.

Chacun estant en belle humeur, Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte

Deux hommes demandoient à le voir promptement.

Il fort de table, & la cohorte

N'en perd pas un seul coup de dent.

Ces deux hommes estoient les gemeaux de l'éloge.

Tous deux luy rendent grace, & pour prix de ses vers Ils l'avertissent qu'il déloge;

Et que cette maison va tomber à l'envers.

La prediction en fut vraye;
Un pilier manque: & le platfonds,
Ne trouvant plus rien qui l'estaye,
Tombe sur le festin, brise plats & flacons,

N'en fair pas moins aux échansons.

Ce ne fut pas le pis; car pour rendre complete

La vengeance deuë au Poëte,

Une poutre cassa les jambes à l'Athlete,

Et renvoya les convier

Et renvoya les conviez Pour la plus part estropiez.

La renommée eut soin de publier l'affaire.

Chacun cria miracle; on doubla le falaire Que meritoient les vers d'un homme aimé des Dieux.

Il n'estoit fils de bonne mere Qui les payant à qui mieux mieux Pour ses ancestres n'en fist faire.

Je reviens à mon texte; & dis premierement Qu'on ne fçauroit manquer de loüer largement Les Dieux & leurs pareils: de plus que Melpomene, Souvent sans déroger trafique de sa peine: Ensin qu'on doit tenir nostre art en quelque prix. Les grands se sont honneur dés lors qu'ils nous sont grace.

> Jadis l'Olympe & le Parnasse Estoient freres & bons amis.





#### XV.

#### La Mort & le Mal-heureux.

#### XVI.

### La Mort & le Buscheron.

Vn Mal-heureux appelloit tous les jours
La mort à fon fecours.

O mort, luy difoit-il, que tu me fembles belle!
Vien vifte, vien finir ma fortune cruelle.
La mort crut en venant l'obliger en effet.
Elle frape à fa porte, elle entre, elle fe montre.
Que vois-je! cria-t'il, oftez-moy cet objet;
Qu'il est hideux! que sa rencontre
Me cause d'horreur & d'effroy!
N'approche pas ô mort, ô mort retire-toy.

Mecenas fut un galand homme:

Il a dit quelque part. Qu'on me rende impotent,
Cu de jatte, gouteux, manchot, pourveu qu'en fomme
Je vive, c'est assez, je suis plus que content.
Ne vien jamais ô mort, on t'en dit tout autant.

Ce sujet a esté traité d'une autre saçon par Esope, comme la Fable suivante le fera voir. le composay celle-cy

pour une raison qui me contraignoit de rendre la chose ainsi generale. Mais quelqu'un me sit connoistre que j'eusse beaucoup mieux sait de suivre mon original, & que je laissois passer un des plus beaux traits qui sust dans Esope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne sçaurions aller plus avant que les anciens: ils ne nous ont laissé pour nostre part que la gloire de les bien suivre. Ie joins toutesois ma Fable à celle d'Esope; non que la mienne le merite: mais à cause du mot de Mecenas que j'y fais entrer, & qui est si beau & si à propos que je n'ay pas cru le devoir omettre.

Un pauvre Bucheron tout couvert de ramée, Sous le faix du fagot aussi bien que des ans, Gemissant & courbé marchoit à pas pesans, Et taschoit de gagner sa chaumine ensumée. Ensin n'en pouvant plus d'effort & de douleur, Il met bas son fagot, il songe à son malheur. Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde? En est-il un plus pauvre en la machine ronde? Point de pain quelquesois, & jamais de repos. Sa femme, ses ensans, les soldats, les imposs,

Le creancier, & la corvée
Luy font d'un mal-heureux la peinture achevée.
Il appelle la mort; elle vient fans tarder;

Luy demande ce qu'il faut faire. C'est, dit-il, afin de m'aider A recharger ce bois; tu ne tarderas guere. Le trépas vient tout guerir; Mais ne bougeons d'où nous fommes. Plûtost fouffrir que mourir, C'est la devise des hommes.





#### XVII.

L'Homme entre deux âges, & ses deux Maistresses.

Un homme de moyen âge, Et tirant fur le grifon, Jugea qu'il estoit faison De songer au mariage. Il avoit du contant,

Et partant

Dequoy choisir. Toutes vouloient luy plaire; En quoy nostre amoureux ne se pressoit pas tant. Bien adresser n'est pas petite affaire.

Deux Veuves fur son cœur eurent le plus de part; L'une encor verte, & l'autre un peu bien mûre;

Mais qui reparoit par son art Ce qu'avoit détruit la nature. Ces deux Veuves en badinant, En riant, en luy faisant seste, L'alloient quelquesois testonnant, C'est à dire ajustant sa teste.

La Vieille à tous momens de sa part emportoit Un peu du poil noir qui restoit, Afin que son amant en sust plus à sa guise.

La Jeune saccageoit les poils blancs à son tour.

Toutes deux firent tant que nostre teste grise

Demeura sans cheveux, & se douta du tour.

Je vous rends, leur dit-il, mille graces, les Belles,

Je vous rends, leur dit-il, mille graces, les Belles
Qui m'avez fi bien tondu:
J'ay plus gagné que perdu:
Car d'Hymen, point de nouvelles.
Celle que je prendrois voudroit qu'à fa façon
Je vécusse, & non à la mienne.
Il n'est teste chauve qui tienne;
Je vous suis obligé, Belles, de la leçon.





#### XVIII.

## Le Renard & la Cicogne.

Compere le Renard se mit un jour en frais,
Et retint à disner commere la Cicogne.
Le régal sut petit, & sans beaucoup d'appress;
Le galand pour toute besogne
Avoit un broüet clair (il vivoit chichement).
Ce broüet sut par luy servy sur une affiette:
La Cicogne au long bec n'en pût attraper miette;
Et le drosse eut lappé le tout en un moment.

Pour se vanger de cette tromperie, A quelque-temps de là la Cicogne le prie, Volontiers, luy dit-il, car avec mes amis Je ne fais point ceremonie.

A l'heure dite il courut au logis
De la Cicogne son hostesse.
Loua tres-fort la politesse,
Trouva le disner cuit à point.

Bon appetit sur tout; Renards n'en manquent point. Il se réjoüissoit à l'odeur de la viande Mise en menus morceaux, & qu'il croyoit friande.

On fervit pour l'embarasser

En un vase à long col & d'étroite embouchure.

Le bec de la Cicogne y pouvoit bien passer,

Mais le museau du Sire estoit d'autre mesure.

Il luy falut à jeun retourner au logis;

Honteux comme un Renard qu'une Poule auroit pris,

Serrant la queuë, & portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris,

Attendez-vous à la pareille.





#### XIX.

# L'Enfant & le Maistre d'Ecole.

Dans ce recit je pretens faire voir D'un certain fot la remontrance vaine.

Un jeune enfant se laissa choir, En badinant sur les bords de la Seine. Le Ciel permit qu'un faule se trouva Dont le branchage, aprés Dieu, le fauva. S'estant pris, dis-je, aux branches de ce saule, Par cét endroit passe un Maistre d'école. L'Enfant luy crie, Au fecours, je peris. Le Magister se tournant à ses cris, D'un ton fort grave à contre-temps s'avise De le tancer. Ah le petit baboüin! Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise! Et puis prenez de tels fripons le foin. Que les parens font mal-heureux, qu'il faille Toûjours veiller à semblable canaille! Qu'ils ont de maux! & que je plains leur fort! Ayant tout dit il mit l'enfant à bord. Je blâme icy plus de gens qu'on ne pense. Tout babillard, tout cenfeur, tout pedant,

6

Se peut connoistre au discours que j'avance:
Chacun des trois fait un peuple fort grand;
Le Createur en a beny l'engeance.
En toute affaire ils ne font que songer
Aux moyens d'exercer leur langue.
Hé mon amy, tire-moy de danger;
Tu feras apres ta harangue.





#### XX.

### Le Coq & la Perle.

Vn jour un Coq détourna
Une Perle qu'il donna
Au beau premier Lapidaire.
Je la crois fine, dit-il,
Mais le moindre grain de mil
Seroit bien mieux mon affaire.

Un ignorant herita
D'un manuscrit qu'il porta
Chez son voisin le Libraire.
Je crois, dit-il, qu'il est bon;
Mais le moindre ducaton
Seroit bien mieux mon affaire.





#### XXI.

### Les Frelons, & les Moûches à miel.

A l'œuvre on connoist l'Artisan. Ouelques rayons de miel sans maistre se trouverent. Des Frelons les reclamerent. Des Abeilles s'oppofant,

Devant certaine Guespe on traduisit la cause. Il estoit mal-aisé de decider la chose.

Les témoins déposoient qu'autour de ces rayons Des animaux aîlez, bourdonnans, un peu longs,

De couleur fort tannée; & tels que les Abeilles, Avoient long-temps paru. Mais quoy, dans les Frelons

Ces enseignes estoient pareilles.

La Guespe ne sçachant que dire à ces raisons, Fit enqueste nouvelle; & pour plus de lumiere

Entendit une fourmillere.

Le point n'en pût estre éclaircy.

De grace, à quoy bon tout cecy?

Dit une Abeille fort prudente.

Depuis tantost six mois que la cause est pendante, Nous voicy comme aux premiers jours. Pendant cela le miel se gaste.

Il est temps desormais que le Juge se haste:

N'a-t-il point assez leché l'Ours?

Sans tant de contredits, & d'interlocutoires,

Et de fatras, & de grimoires,

Travaillons, les Frelons & nous:

On verra qui fçait faire avec un fuc fi doux Des cellules fi bien basties. Le refus des Frelons fit voir

Que cét art passoit leur sçavoir:

Et la Guespe adjugea le miel à leurs parties. Pleust à Dieu qu'on reglast ainsi tous les procez! Que des Turcs en cela l'on suivist la methode! Le simple sens commun nous tiendroit lieu de Code.

Il ne faudroit point tant de frais.

Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge,

On nous mine par des longueurs:

On fait tant à la fin que l'huistre est pour le Juge, Les écailles pour les plaideurs.





#### XXII.

## Le Chesne & le Rozeau.

Le Chefne un jour dit au Rozeau : Vous avez bien sujet d'accuser la nature. Un Roitelet pour vous est un pesant fardeau.

Le moindre vent qui d'aventure Fait rider la face de l'eau Vous oblige à baisser la teste:

Cependant que mon front au Caucase parcil, Non content d'arrester les rayons du Soleil, Brave l'effort de la tempeste.

Tout vous est Aquilon; tout me semble Zephir.

Encor si vous naissiez à l'abry du seüillage

Dont je couvre le voisinage; Vous n'auriez pas tant à souffrir; Je vous désendrois de l'orage: Mais vous naissez le plus souvent

Sur les humides bords des Royaumes du vent.

La nature envers vous me semble bien injuste.

Vostre compassion, luy répondit l'Arbuste,

Part d'un bon naturel; mais quittez ce soucy.

Les vents me sont moins qu'à vous redoutables.

Je plie, & ne romps pas. Vous avez jusqu'icy
Contre leurs coups épouvantables
Resisté sans courber le dos:
Mais attendons la fin. Comme il disoit ces mots;
Du bout de l'Orizon accourt avec surie
Le plus terrible des ensans
Que le Nort eust porté jusques-là dans ses flancs.
L'Arbre tient bon, le Roseau plie:
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celuy de qui la teste au Ciel estoit voisine,
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.







# LIVRE DEUXIÉME.

#### FABLE I.

Contre ceux qui ont le goust difficile.



UAND j'aurois en naissant receu de Calliope Les dons qu'à ses amans cette Muse a promis, Je les consacrerois aux Mensonges d'Esope: Le Mensonge & les vers de tout temps sont amis.

Mais je ne me crois pas si chery du Parnasse Que de sçavoir orner toutes ces sictions:
On peut donner du Lustre à leurs inventions:
On le peut, je l'essaye, un plus sçavant le fasse.
Cependant jusqu'icy d'un langage nouveau
J'ay fait parler le Loup & répondre l'Agneau.
J'ay passé plus avant; les Arbres & les Plantes
Sont devenus chez moy creatures parlantes.

Qui ne prendroit cecy pour un enchantement?

Vrayment me diront nos critiques,

Vous parlez magnifiquement

De cinq ou fix contes d'enfant.

Cenfeurs, en voulez-vous qui foient plus authentiques, Et d'un stile plus haut ? En voicy. Les Troyens, Apres dix ans de guerre autour de leurs murailles, Avoient lassé les Grecs, qui par mille moyens,

Par mille affauts, par cent batailles, N'avoient pû mettre à bout cette fiere cité: Quand un cheval de bois par Minerve inventé

D'un rare & nouvel artifice, Dans fes énormes flancs receut le Sage Ulysse, Le vaillant Diomede, Ajax l'impetueux,

Que ce Coloffe monstrueux Avec leurs escadrons devoit porter dans Troye, Livrant à leur fureur ses Dieux mesmes en proye. Stratagême inoüy, qui des fabriquateurs

Paya la constance & la peine.

C'est assez, me dira quelqu'un de nos Auteurs:

La periode est longue, il faut reprendre haleine.

Et puis vostre Cheval de bois, Vos Heros avec leurs Phalanges, Ce sont des contes plus étranges, Repard qui caigle un Corbeau sur sa v

Qu'un Renard qui cajole un Corbeau sur sa voix. De plus il vous sied mal d'écrire en si haut stile. Et bien, baissons d'un ton. La jalouse Amarille Songeoit à son Alcippe, & croyoit de ses soins N'avoir que ses Moutons & son Chien pour témoins. Tircis qui l'apperceut, se glisse entre des saules, Il entend la Bergere adressant ces paroles

Au doux Zephire, & le priant
De les porter à fon Amant.
Je vous arreste à cette rime,
Dira mon Censeur à l'instant.
Je ne la tiens pas legitime,
Ny d'une assez grande vertu.

Remettez pour le mieux ces deux vers à la fonte.

Maudit Cenfeur te tairas-tu?
Ne sçaurois-je achever mon conte?
C'est un dessein tres-dangereux
Que d'entreprendre de te plaire.
Les delicats sont mal-heureux;
Rien ne sçauroit les satisfaire.





#### II.

## Confeil tenu par les Rats.

Un Chat nommé Rodilardus,
Faifoit de Rats telle déconfiture,
Que l'on n'en voyoit prefque plus,
Tant il en avoit mis dedans la fepulture.
Le peu qu'il en reftoit n'ofant quitter fon trou,
Ne trouvoit à manger que le quart de fon fou;
Et Rodilard paffoit chez la gent miferable,
Non pour un Chat, mais pour un Diabl

Non pour un Chat, mais pour un Diable.
Or un jour qu'au haut & au loin
Le galand alla chercher femme;
Pendant tout le fabat qu'il fit avec fa Dame,
Le demeurant des Rats tint chapitre en un coin

Sur la necessité presente.

Dés l'abord leur Doyen, personne fort prudente, Opina qu'il faloit, & plustost que plus tard, Attacher un grelot au cou de Rodilard;

Qu'ainsi quand il iroit en guerre
De sa marche avertis ils s'enfuiroient sous terre,
Qu'il n'y sçavoit que ce moyen.

Chacun fut de l'avis de Monsieur le Doyen.

Chose ne leur parut à tous plus salutaire.

La difficulté sut d'attacher le grelot.

L'un dit: Je n'y vas point, je ne suis pas si sot:

L'autre, Je ne sçaurois. Si bien que sans rien faire

On se quitta. J'ay maints Chapitres vûs,

Qui pour neant se sont ainsi tenus;

Chapitres, non de Rats, mais Chapitres de Moines,

Voire Chapitres de Chanoines.

Ne faut-il que deliberer? La Cour en Confeillers foisonne; Est-il besoin d'executer? L'on ne rencontre plus personne.





## III.

# Le Loup plaidant contre le Renard pardevant le Singe.

Un Renard son voisin, d'assez mauvaise vie, Pour ce pretendu vol par luy sut appellé.

Devant le Singe il fut plaidé, Non point par Advocats, mais par chaque partie.

Themis n'avoit point travaillé,

De memoire de Singe à fait plus embroüillé.

Le Magistrat suoit en son lit de justice.

Apres qu'on eut bien contesté, Repliqué, crié, tempêté, Le Juge instruit de leur malice,

Leur dit, Je vous connois de long-temps, mes amis;

Et tous deux vous payrez l'amende:

Car toy Loup tu te plains quoy qu'on ne t'ait rien pris, Et toy Renard as pris ce que l'on te demande.

Le Juge pretendoit qu'à tors & à travers

On ne sçauroit manquer condamnant un pervers.

Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impossi-

bilité & la contradiction qui est dans le jugement de ce Singe, estoit une chose à censurer; mais je ne m'en suis servy qu'apres Phedre, & c'est en cela que consiste le bon mot, selon mon avis.





#### IV.

## Les deux Taureaux & une Grenoüille.

Deux Taureaux combattoient à qui possederoit Une Genisse avec l'empire. Une Grenoüille en soûpiroit. Qu'avez-vous? se mit à luy dire Quelqu'un du peuple croassant. Et ne voyez-vous pas, dit-elle, Que la fin de cette querelle

Sera l'exil de l'un; que l'autre le chaffant Le fera renoncer aux campagnes fleuries? Il ne regnera plus fur l'herbe des prairies, Viendra dans nos marests regner sur les roseaux, Et nous soulant aux pieds jusques au sond des eaux, Tantost l'une, & puis l'autre; il faudra qu'on patisse Du combat qu'a causé madame la Genisse.

Cette crainte estoit de bon sens.
L'un des Taureaux en leur demeure
S'alla cacher à leurs dépens,
Il en écrasoit vingt par heure.
Helas! on void que de tout temps
Les petits ont paty des sottises des grands.



V.

# La Chauvesouris & les deux Belettes.

Une Chauvesouris donna teste baissée

Dans un nid de Belette; & sitost qu'elle y sut,

L'autre envers les Souris de long-temps courroucée

Pour la devorer accourut.

Quoy ? vous ofez, dit-elle, à mes yeux vous produire, Apres que vostre race a tâché de me nuire ? N'estes-vous pas Souris ? Parlez sans siction. Ouy vous l'estes, ou bien je ne suis pas Belette.

> Pardonnez-moy, dit la pauvrette, Ce n'est pas ma profession.

Moy Souris! des méchans vous ont dit ces nouvelles.

Grace à l'Auteur de l'Univers
Je fuis Oyfeau; voyez mes aifles:
Vive la gent qui fend les airs.
Sa raifon plût, & fembla bonne.
Elle fait si bien qu'on luy donne
Liberté de se retirer.
Deux jours apres nostre étourdie
Aveuglément se va fourrer

Chez une autre Belette aux Oyfeaux ennemie.

T.

La voila derechef en danger de sa vie. La Dame du logis avec son long museau S'en alloit la croquer en qualité d'oyseau, Quand elle protesta qu'on luy faisoit outrage. Moy pour telle passer? vous n'y regardez pas.

Qui fait l'Oyseau? c'est le plumage. Je suis Souris; vivent les Rats. Jupiter confonde les Chats. Par cette adroite repartie Elle sauva deux sois sa vie.

Plusieurs se sont trouvez qui d'écharpe changeans Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la sigue.

> Le Sage dit, felon les gens, Vive le Roy, vive la Ligue.





## VI.

# L'Oyseau blessé d'une sléche.

M ORTELLEMENT atteint d'une fléche empennée, Un Oyfeau déploroit sa triste destinée, Et disoit en souffrant un surcroist de douleur, Faut-il contribuer à son propre mal-heur?

Cruels humains, vous tirez de nos aîles
De quoy faire voler ces machines mortelles;
Mais ne vous mocquez point, engeance fans pitié:
Souvent il vous arrive un fort comme le nostre.
Des enfans de Japet toûjours une moitié
Fournira des armes à l'autre.





#### VII.

## La Lice & sa Compagne.

Vne Lice estant sur son terme,
Et ne sçachant où mettre un fardeau si pressant,
Fait si bien qu'à la fin sa Compagne consent,
De luy préter sa hute, où la Lice s'enferme.
Au bout de quelque-temps sa Compagne revient.
La Lice luy demande encore une quinzaine.
Ses petits ne marchoient, disoit-elle, qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtient.
Ce second terme échû, l'autre luy redemande
Sa maison, sa chambre, son lit.
La Lice cette sois montre les dents, & dit:
Je suis presse à fortir avec toute ma bande,
Si vous pouvez nous mettre hors.
Ses ensans estoient déja forts.

Ce qu'on donne aux méchans, toûjours on le regrette.

Pour tirer d'eux ce qu'on leur preste,
Il faut que l'on en vienne aux coups;
Il faut plaider, il faut combattre.
Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bien-tost pris quatre.



## VIII.

# L'Aigle & l'Escarbot.

L'AIGLE donnoit la chasse à Maître Jean Lapin, Qui droit à fon terrier s'enfuyoit au plus viste. Le trou de l'Escarbot se rencontre en chemin. Je laisse à penser si ce giste Estoit seur; mais où mieux? Jean Lapin s'y blotit. L'Aigle fondant sur luy nonobstant cét azile, L'Escarbot intercede & dir: Princesse des Oyseaux, il vous est fort facile D'enlever mal-gré moy ce pauvre mal-heureux : Mais ne me faites pas cét affront, je vous prie: Et puisque Jean Lapin vous demande la vie, Donnez-la-luy de grace, ou l'ostez à tous deux : C'est mon voisin, c'est mon compere. L'Oyseau de Jupiter, sans répondre un seul mot. Choque de l'aisle l'Escarbot. L'étourdit, l'oblige à se taire; Enleve Jean Lapin. L'Escarbot indigné Vole au nid de l'Oyfeau, fracasse en son absence Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce esperance : Pas un seul ne fut épargné.

L'Aigle estant de retour & voyant ce ménage, Remplit le Ciel de cris, & pour comble de rage Ne sçait sur qui venger le tort qu'elle a soussert. Elle gemit en vain, sa plainte au vent se perd. Il falut pour cét an vivre en mere assligée. L'an suivant elle mit son nid en lieu plus haut. L'Escarbot prend son temps, sait saire aux œuss le saut : La mort de Jean Lapin dereches est vangée. Ce second deuil sut tel que l'echo de ces bois

N'en dormit de plus de fix mois.

L'Oyfeau qui porte Ganimede, Du Monarque des Dieux enfin implore l'aide; Dépose en son giron ses œuss, & croit qu'en paix Ils seront dans ce lieu, que pour ses interests Jupiter se verra contraint de les désendre.

Hardy qui les iroit là prendre.
Auffi ne les y prit-on pas.
Leur ennemy changea de note,
Sur la robe du Dieu fit tomber une crote:
Le Dieu la fecoüant jetta les œufs à bas.

Quand l'Aigle fceut l'inadvertance, Elle menaça Jupiter

D'abandonner fa Cour, d'aller vivre au desert:

Avec mainte autre extravagance.

Le pauvre Jupiter se tut,

Devant son Tribunal l'Escarbot comparut,
Fit sa plainte, & conta l'affaire.
On sit entendre à l'Aigle ensin qu'elle avoit tort.
Mais les deux ennemis ne voulant point d'accord,

Le Monarque des Dieux s'avisa, pour bien faire, De transporter le temps où l'Aigle fait l'amour, En une autre saison, quand la race Escarbote Est en quartier d'Hyver, & comme la Marmote Se cache & ne void point le jour.





## IX.

#### Le Lion & le Moûcheron.

VA-T-EN chetif insecte, excrement de la terre. C'est en ces mots que le Lion Parloit un jour au Moûcheron. L'autre luy declara la guerre. Penfes-tu, luy dit-il, que ton titre de Roy Me fasse peur, ny me soucie? Un bœuf est plus puissant que toy; Je le meine à ma fantaisse. A peine il achevoit ces mots, Que luy-mesme il sonna la charge, Fut le Trompette & le Heros. Dans l'abord il se met au large; Puis prend fon temps, fond fur le cou Du Lion qu'il rend presque sou. Le quadrupede écume, & fon œil étincelle; Il rugit, on fe cache, on tremble à l'environ: Et cette alarme universelle Est l'ouvrage d'un Moûcheron. Un avorton de Moûche en cent lieux le harcelle, Tantost picque l'échine, & tantost le museau,

Tantost entre au sond du nazeau.

La rage alors se trouve à son faiste montée.

L'invisible ennemy triomphe & rit de voir,

Qu'il n'est griffe, ny dent en la beste irritée,

Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.

Le mal-heureux Lion se déchire luy-mesme,

Fait resonner sa queuë à l'entour de ses slancs,

Bat l'air qui n'en peut mais, & sa fureur extrême

Le fatigue, l'abat; le voila sur les dents.

L'insecte du combat se retire avec gloire:

Comme il sonna la charge, il sonne la victoire;

Va par tout l'annoncer; & rencontre en chemin

L'embuscade d'une araignée. Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là nous peut estre enseignée?

J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis,

Les plus à craindre sont souvent les plus petits;

L'autre qu'aux grands perils tel a pû se soustraire,

Qui perit pour la moindre affaire.





X.

# L'Asne chargé d'éponges, & l'Asne chargé de sel.

 $V_{\scriptscriptstyle N}$  Afnier, fon Sceptre à la main, Menoit en Empereur Romain Deux Coursiers à longues oreilles. L'un d'éponges chargé marchoit comme un Courier: Et l'autre se faisant prier Portoit, comme on dit, les bouteilles. Sa charge estoit de sel. Nos gaillards pelerins Par monts, par vaux, & par chemins Au gué d'une riviere à la fin arriverent, Et fort empeschez se trouverent. L'Afnier qui tous les jours traversoit ce gué là, Sur l'Afne à l'éponge monta, Chassant devant luy l'autre beste, Oui voulant en faire à sa teste Dans un trou se precipita, Revint sur l'eau, puis échapa: Car au bout de quelques nâgées Tout son sel se fondit si bien,

Que le Baudet ne fentit rien Sur fes épaules foulagées.

Camarade Epongier prit exemple fur luy, Comme un Mouton qui va dessus la foy d'autruy.

Voilà mon Afne à l'eau, jufqu'au col il fe plonge Luy, le conducteur, & l'Eponge.

Tous trois beurent d'autant; l'Afnier & le Grison

Firent à l'Eponge raison.

Celle-cy devint si pesante,

Et de tant d'eau s'emplit d'abord,

Que l'Asne succombant ne pût gagner le bord.

L'Afnier l'embrassoit dans l'attente

D'une prompte & certaine mort.

Quelqu'un vint au secours : qui ce fut, il n'importe; C'est assez qu'on ait veu par là qu'il ne faut point

> Agir chacun de mesme sorte. J'en voulois venir à ce point.



# STANKE TO A TO

XI.

Le Lion & le Rat.

XII.

La Colombe & la Fourmy.

It faut autant qu'on peut obliger tout le monde.

On a fouvent besoin d'un plus petit que soy.

De cette verité deux Fables seront soy;

Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un Lion,

Un Rat sortit de terre assez à l'étourdie.

Le Roy des animaux en cette occasion

Montra ce qu'il estoit, & luy donna la vie.

Ce bien-sait ne sut pas perdu.

Quelqu'un auroit-il jamais crû

Qu'un Lion d'un Rat eût affaire?

Cependant il avint qu'au sortir des Forests,

Ce Lion sut pris dans des rets,

Dont ses rugissemens ne le pûrent désaire.

Sire Rat accourut; & sit tant par ses dents,

Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience & longueur de temps Font plus que force ny que rage.



L'AUTRE exemple est tiré d'animaux plus petits.
Le long d'un clair ruisseau beuvoit une Colombe:
Quand sur l'eau se panchant une Fourmis y tombe.
Et dans cét Ocean l'on eust veu la Fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La Colombe aussi-tost usa de charité.
Un brin d'herbe dans l'eau par elle estant jetté,
Ce fut un promontoire où la Fourmis arrive.

Elle fe fauve; & là-dessus Passe un certain Croquant qui marchoit les pieds nus. Ce Croquant par hazard avoit une arbaleste.

Dés qu'il void l'oifeau de Venus Il le croit en fon pot, & déja luy fait feste. Tandis qu'à le tuer mon Villageois s'appreste,

La Fourmis le pique au talon. Le Vilain retourne la teste.

La Colombe l'entend, part, & tire de long. Le foupé du Croquant avec elle s'envole: Point de Pigeon pour une obole.





#### XIII.

L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits.

Un Astrologue un jour se laissa choir Au sonds d'un puits. On luy dit, Pauvre beste, Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir, Penses-tu lire au dessus de ta teste?

Cette avanture en foy, fans aller plus avant,
Peut servir de leçon à la pluspart des hommes.
Parmy ce que de gens sur la terre nous sommes,
Il en est peu qui fort souvent
Ne se plaisent d'entendre dire,
Qu'au Livre du Destin les mortels peuvent lire.
Mais ce Livre qu'Homere & les siens ont chanté,
Qu'est-ce que le hazard parmy l'antiquité,
Et parmy nous la Providence?

Or du hazard il n'est point de science.

S'il en estoit, on auroit tort

De l'appeller hazard, ny fortune, ny fort,

Toutes choses tres-incertaines.

Quant aux volontez souveraines
De celuy qui fait tout, & rien qu'avec dessein,
Qui les sçait que luy seul? comment lire en son sein?

Auroit-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enserme dans ses voiles?
A quelle utilité? pour exercer l'esprit
De ceux qui de la Sphere & du Globe ont écrit?
Pour nous faire éviter des maux inêvitables?
Nous rendre dans les biens de plaisir incapables?
Et causant du dégoust pour ces biens prevenus
Les convertir en maux devant qu'ils soient venus?
C'est erreur, ou plustost c'est crime de le croire.
Le Firmament se meut; les Astres sont leur cours;
Le Soleil nous luit tous les jours;

Tous les jours fa clarté succede à l'ombre noire; Sans que nous en puissions autre chose inferer Que la necessité de luire & d'éclairer, D'amener les faisons, de meurir les semences, De verser sur les corps certaines influences. Du reste, en quoy répond au sort toûjours divers Ce train toûjours égal dont marche l'Univers?

Charlatans, faifeurs d'horoscope,
Quittez les Cours des Princes de l'Europe.
Emmenez avec vous les soufleurs tout d'un temps.
Vous ne meritez pas plus de soy que ces gens.
Je m'emporte un peu trop; revenons à l'histoire
De ce Speculateur qui fut contraint de boire.
Outre la vanité de son art mensonger
C'est l'image de ceux qui baaillent aux chimeres,

Cependant qu'ils font en danger, Soit pour eux, foit pour leurs affaires.



#### XIV.

## Le Lievre & les Grenoüilles.

Un Lievre en fon giste songeoit,
(Car que faire en un giste à moins que l'on ne songe?)
Dans un prosond ennuy ce Lievre se plongeoit:
Cét animal est triste, & la crainte le ronge.

Les gens de naturel peureux
Sont, difoit-il, bien mal-heureux.

ls ne fçauroient manger morceau qui leur profite.
Jamais un plaifir pur : toûjours affauts divers.
Voila comme je vis : cette crainte maudite
M'empesche de dormir sinon les yeux ouverts,
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.

Et la peur se corrige-t-elle?

Je crois mesme qu'en bonne soy

Les hommes ont peur comme moy.

Ainsi raisonnoit nostre Lievre,

Et cependant faisoit le guet.

Il estoit douteux, inquiet:

Un fouffle, une ombre, un rien, tout luy donnoit la fiévre. Le melancolique animal

En révant à cette matiere

Entend un leger bruit : ce luy fut un fignal
Pour s'enfuïr devers fa taniere.

Il s'en alla paffer fur le bord d'un estang.
Grenoüilles aussi-tost de fauter dans les ondes.
Grenoüilles de rentrer en leurs grottes profondes.
Oh, dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire! Ma presence
Effraye aussi les gens, je mets l'alarme au camp!
Et d'où me vient cette vaillance?
Comment, des animaux qui tremblent devant moy?
Je suis donc un foudre de guerre.
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soy.





#### XV.

# Le Coq & le Renard.

Sur la branche d'un arbre estoit en sentinelle Un vieux Coq adroit & matois.

Frere, dit un Renard adouciffant fa voix,

Nous ne fommes plus en querelle.

Paix generale cette fois.

Je viens te l'annoncer; descends que je t'embrasse. Ne me retarde point de grace :

Je dois faire aujourd'huy vingt postes sans manquer.

Les tiens & toy pouvez vaquer
Sans nulle crainte à vos affaires.
Nous vous y fervirons en freres.
Faites-en les feux dés ce foir.
Et cependant vien recevoir
Le baifer d'amour fraternelle.

Amy, reprit le Coq, je ne pouvois jamais Apprendre une plus douce & meilleure nouvelle,

Que celle De cette paix.

Et ce m'est une double joye De la tenir de toy. Je vois deux Levriers Qui je m'affeure font couriers, Que pour ce sujet on envoye. Ils vont viste, & seront dans un moment à nous. Je descends; nous pourrons nous entrebaiser tous. Adieu, dit le Renard: ma traite est longue à faire. Nous nous réjoüirons du succés de l'affaire

Une autre fois. Le galand auffi-toft
Tire fes gregues, gagne au haut,
Mal-content de fon stratagême;
Et nostre vieux Coq en foy-mesme
Se mit à rire de sa peur;
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.





## XVI.

## Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.

L'OYSEAU de Jupiter enlevant un Mouton, Un Corbeau témoin de l'affaire, Et plus foible de reins, mais non pas moins glouton, En voulut fur l'heure autant faire. Il tourne à l'entour du troupeau; Marque entre cent Moutons le plus gras, le plus beau, Un vray Mouton de facrifice: On l'avoit reservé pour la bouche des Dieux. Gaillard Corbeau disoit, en le couvant des yeux, Je ne sçay qui fut ta nourrice; Mais ton corps me paroist en merveilleux estat. Tu me serviras de pâture. Sur l'animal beslant à ces mots il s'abat. La Moutonniere creature Pesoit plus qu'un fromage; outre que sa toison Estoit d'une épaisseur extrême, Et mêlée à peu prés de la mesme façon Que la barbe de Polipheme. Elle empestra si bien les serres du Corbeau, Que le pauvre animal ne pût faire retraitte;

Le Berger vient, le prend, l'encage bien & beau, Le donne à ses enfans pour servir d'amusette. Il faut se mesurer, la consequence est nette. Mal prend aux Volereaux de faire les Voleurs.

L'exemple est un dangereux leure. Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands Seigneurs, Où la Guespe a passé le Mouscheron demeure.





#### XVII.

# Le Pan se plaignant à Junon.

Le Pan se plaignoit à Junon.

Deesse, disoit-il, ce n'est pas sans raison,

Que je me plains, que je murmure;

Le chant dont vous m'avez fait don

Déplaist à toute la nature:

Au lieu qu'un Rossignol, chetive creature,
Forme des sons aussi doux qu'éclatans,
Est luy seul l'honneur du Printemps.
Junon répondit en colere:

Oyfeau jaloux & qui devrois te taire; Est ce à toy d'envier la voix du Rossignol? Toy que l'on voit porter à l'entour de ton col Un arc-en-ciel nué de cent sortes de soyes,

Qui te panades, qui déployes
Une si riche queuë, & qui semble à nos yeux
La Boutique d'un Lapidaire?
Est-il quelque oyseau sous les Cieux
Plus que toy capable de plaire?
Tout animal n'a pas toutes proprietez,

Nous vous avons donné diverses qualitez,

Les uns ont la grandeur & la force en partage;
Le Faucon est leger, l'Aigle plein de courage,
Le Corbeau sert pour le présage,
La Corneille avertit des mal-heurs à venir:
Tous sont contens de leur ramage:
Cesse donc de te plaindre, ou bien pour te punir
Je t'osteray ton plumage.





#### XVIII.

La Chate metamorphosée en Femme.

V<sub>N</sub> homme cheriffoit éperdument sa Chate, Il la trouvoit mignonne, & belle, & delicate, Qui miauloit d'un ton fort doux : Il estoit plus fou que les foux. Cet Homme donc par prieres, par larmes, Par fortileges & par charmes, Fait tant qu'il obtient du destin, Que sa Chate en un beau matin Devient femme, & le matin mesme Maistre sot en fait sa moitié Le voila fou d'amour extrême, De fou qu'il estoit d'amitié. Jamais la Dame la plus belle Ne charma tant fon favory, Que fait cette épouse nouvelle Son hypocondre de mary. Il l'amadouë, elle le flate, Il n'y trouve plus rien de Chate: Et poussant l'erreur jusqu'au bout La croit femme en tout & par tout.

Lors que quelques Souris qui rongeoient de la natte Troublerent le plaisir des nouveaux mariez.

> Aussi-tost la femme est sur pieds: Elle manqua son avanture.

Souris de revenir, femme d'estre en posture.

Pour cette fois elle accourut à point;

Car ayant changé de figure Les Souris ne la craignoient point. Ce luy fut toûjours une amorce, Tant le naturel a de force.

Il fe mocque de tout, certain âge accomply. Le Vase est imbibé, l'étoffe a pris son ply.

En vain de son train ordinaire
On le veut des-accoûtumer.
Quelque chose qu'on puisse faire,
On ne sçauroit le resormer.
Coups de sourche ny d'etrivieres
Ne luy sont changer de manieres;
Et, sussiez-vous embastonnez,
Jamais vous n'en serez les maistres.
Qu'on luy serme la porte au nez,
Il reviendra par les senestres.





#### XIX.

# Le Lion & l'Asne chassant.

Le Roy des Animaux se mit un jour en teste
De giboyer. Il celebroit sa feste.
Le gibier du Lion ce ne sont pas moineaux;
Mais beaux & bons Sangliers, Daims & Cers bons & beaux.

Pour reüssir dans cette affaire, Il se servit du ministere De l'Asne à la voix de Stentor.

L'Asne à Messer Lion sit office de Cor. Le Lion le posta, le couvrit de ramée, Luy commanda de braire, assuré qu'à ce son Les moins intimidez surroient de leur maison. Leur troupe n'estoit pas encore accoûtumée

A la tempeste de sa voix:

L'air en retentissoit d'un bruit épouventable:

La frayeur saississoit les hostes de ces bois.

Tous suyoient, tous tomboient au piege inévitable

Où les attendoit le Lion.

N'ay-je pas bien fervy dans cette occasion? Dit l'Asne, en se donnant tout l'honneur de la chasse; Oüy, reprit le Lion, c'est bravement crié. Si je ne connoissois ta personne & ta race J'en serois moy-mesme effrayé.

L'Asne s'il eût osé se fût mis en colere, Encor'qu'on le raillast avec juste raison: Car qui pourroit souffrir un Asne sansaron? Ce n'est pas là leur caractere.





## XX.

## Testament expliqué par Esope.

Sı ce qu'on dit d'Esope est vray, C'estoit l'Oracle de la Grece. Luy seul avoit plus de sagesse Que tout l'Areopage. En voicy pour essay Une Histoire des plus gentilles, Et qui pourra plaire au Lecteur.

Un certain homme avoit trois filles,
Toutes trois de contraire humeur.
Une beuveuse, une coquette,
La troisième avare parfaite.
Cét Homme par son testament
Selon les Loix municipales,
Leur laissa tout son bien par portions égales,
En donnant à leur Mere tant;
Payable quand chacune d'elles
Ne possederoit plus sa contingente part.
Le Pere mort, les trois femelles
Courent au testament sans attendre plus tard.
On le lit; on tâche d'entendre

La volonté du Testateur, Mais en vain : car comment comprendre Qu'aussi-tost que chacune sœur

Ne possedera plus sa part hereditaire,

Il luy faudra payer fa Mere?
Ce n'est pas un fort bon moyen
Pour payer, que d'estre sans bien.

Que vouloit donc dire le Pere?

L'affaire est consultée; & tous les Advocats Apres avoir tourné le cas En cent & cent mille manieres

Y jettent leur bonnet, se confessent vaincus, Et conseillent aux heritieres

De partager le bien fans fonger au furplus. Quant à la fomme de la veuve

Voicy, leur dirent-ils, ce que le conseil treuve,

Il faut que chaque fœur fe charge par traité Du tiers payable à volonté,

Si mieux n'aime la Mere en créer une rente Dés le decés du mort courante.

La chose ainsi reglée, on composa trois lots. En l'un les maisons de bouteille, Les buffets dressez fous la treille,

La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs, Les magasins de malvoisse,

Les esclaves de bouche, & pour dire en deux mots, L'attirail de la goinfrerie:

Dans un autre celuy de la coquetterie; La maison de la Ville, & les meubles exquis, Les Eunuques, & les coëffeuses, Et les brodeuses,

Les joyaux, les robes de prix.

Dans le troisiéme lot, les fermes, le ménage, Les troupeaux & le pasturage,

Valets & bestes de labeur.

Ces lots faits, on jugea que le fort pourroit faire Que peut-estre pas une sœur,

N'auroit ce qui luy pourroit plaire.

Ainsi chacune prit son inclination;

Le tout à l'estimation.

Ce fut dans la ville d'Athenes,

Que cette rencontre arriva.

Petits & grands, tout approuva

Le partage & le choix. Esope seul trouva

Qu'apres bien du temps & des peines, Les gens avoient pris justement

Le contre-pied du Testament.

Si le défunt vivoit, disoit-il, que l'Attique

Auroit de reproches de luy!

Comment! ce peuple qui se pique

D'estre le plus subtil des peuples d'aujourd'huy,

A si mal entendu la volonté suprême

D'un testateur! Ayant ainsi parlé

Il fait le partage luy-mesme,

Et donne à chaque sœur un lot contre son gré.

Rien qui pust estre convenable,

Partant rien aux sœurs d'agreable.

A la Coquette l'attirail,

Qui fuit les personnes beuveuses. La Biberonne eut le bestail. La Ménagere eut les coëffeuses. Tel fut l'avis du Phrygien; Alleguant qu'il n'estoit moyen Plus seur pour obliger ces silles A se désaire de leur bien.

Qu'elles fe mariroient dans les bonnes familles,
Quand on leur verroit de l'argent:
Pairoient leur Mere tout contant;
Ne possederoient plus les effets de leur Pere;
Ce que disoit le Testament.

Le peuple s'estonna comme il se pouvoit faire Qu'un homme seul eust plus de sens Qu'une multitude de gens.







# LIVRE TROISIÉME.

#### FABLE I.

Le Meusnier, son Fils, & l'Asne.

A. M. D. M.



'INVENTION des Arts estant un droit d'aînesse. Nous devons l'Apologue à l'ancienne Grece. Mais ce Champ ne se peut tellement moissonner, Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.

La feinte est un païs plein de terres desertes.

Tous les jours nos Auteurs y font des découvertes.

Je t'en veux dire un trait assez bien inventé.

Autresois à Racan Malherbe l'a conté.

Ces deux rivaux d'Horace, heritiers de sa Lyre,

Disciples d'Apollon, nos Maistres pour mieux dire,

I.

Se rencontrant un jour, tout seuls & sans témoins: (Comme ils se conficient leurs pensers & leurs soins) Racan commence ainfi. Dites-moy, je vous prie, Vous qui devez sçavoir les choses de la vie, Qui par tous ses degrez avez déja passé, Et que rien ne doit fuïr en cét âge avancé; A quoy me resoudray-je? Il est temps que j'y pense. Vous connoissez mon bien, mon talent, ma naissance. Dois-je dans la Province establir mon sejour? Prendre employ dans l'Armée ? ou bien charge à la Cour ? Tout au monde est mêlé d'amertume & de charmes. La Guerre a ses douceurs, l'Hymen a ses alarmes. Si je suivois mon goust, je sçaurois où buter; Mais j'ay les miens, la Cour, le peuple à contenter. Malherbe là-deffus. Contenter tout le monde : Ecoutez ce recit avant que je réponde.

J'ay lû dans quelque endroit, qu'un Meusnier & son sils, L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits, Mais garçon de quinze ans, si j'ay bonne memoire, Alloient vendre leur Asne un certain jour de soire. Asne qu'il sût plus srais & de meilleur débit, On luy lia les pieds, on vous le suspendit; Puis cét Homme & son sils le portent comme un lustre; Pauvres gens, idiots, couple ignorant & rustre. Le premier qui les vid, de rire s'éclata. Quelle sarce, dit-il, vont joüer ces gens-là? Le plus Asne des trois n'est pas celuy qu'on pense. Le Meusnier à ces mots connoist son ignorance.

Il met sur pieds sa beste, & la fait détaler. L'Afne, qui goustoit fort l'autre façon d'aller, Se plaint en fon patois. Le Meusnier n'en a cure. Il fait monter fon Fils, il fuit, & d'aventure Passent trois bons Marchands. Cét objet leur déplut. Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il pût. Oh la oh, descendez, que l'on ne vous le dise, Jeune homme qui menez Laquais à barbe grife. C'estoit à vous de suivre, au vieillard de monter. Messieurs, dit le Meusnier, il vous faut contenter. L'enfant met pied à terre, & puis le vieillard monte. Quand trois filles paffant, l'une dit, C'est grand'honte, Ou'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils; Tandis que ce nigaut comme un Evefque assis, Fait le veau fur son Asne, & pense estre bien sage. Il n'est, dit le Meusnier, plus de Veaux à mon âge. Passez vostre chemin, la sille, & m'en croyez. Apres maints quolibets coup fur coup renvoyez, L'homme crût avoir tort, & mit fon fils en croupe. Au bout de trente pas une troisiéme troupe Trouve encore à gloser. L'un dit, ces gens sont fous; Le Baudet n'en peut plus; il mourra fous leurs coups. Hé quoy, charger ainsi cette pauvre Bourique? N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique? Sans doute qu'à la Foire ils vont vendre sa peau. Parbieu, dit le Meusnier, est bien fou du cerveau Qui pretend contenter tout le monde & son Pere. Essayons toutefois, si par quelque maniere Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux.

L'Asne se prélassant marche seul devant eux.
Un quidam les rencontre, & dit; Est-ce la mode,
Que Baudet aille à l'aise & Meusnier s'incommode?
Qui de l'Asne ou du Maistre est fait pour se lasser?
Je conseille à ces gens de le faire enchasser.
Ils usent leurs souliers, & conservent leur Asne;
Nicolas au rebours; car quand il va voir Jeanne
Il monte sur sa beste, & la chanson le dit.
Beau trio de Baudets! Le Meusnier repartit:
Je suis Asne, il est vray, j'en conviens, je l'avoüe,
Mais que doresnavant on me blasme, on me loüe;
Qu'on dise quelque chose, ou qu'on ne dise rien;
J'en veux faire à ma teste; il le sit, & sit bien.

Quant à vous suivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince; Allez, venez, courez, demeurez en Province; Prenez semme, Abbaye, Employ, Gouvernement; Les gens en parleront, n'en doutez nullement.





II.

### Les Membres & l'Estomach.

I E devois par la Royauté Avoir commencé mon Ouvrage. A la voir d'un certain costé, Messer Gaster \* en est l'image. lque besoin tout le corps s'en res

S'il a quelque besoin tout le corps s'en ressent.

De travailler pour luy les membres se lassant,

Chacun d'eux resolut de vivre en Gentilhomme,

Sans rien faire, alleguant l'exemple de Gaster.

Il faudroit, disoient-ils, sans nous qu'il vécût d'air.

Nous suons, nous peinons comme bestes de somme:

Et pour qui pour luy seul: nous n'en prositons pas:

Nostre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.

Chommons! c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre.

Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,

Les bras d'agir, les jambes de marcher.
Tous dirent à Gaster, qu'il en allast chercher.
Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent.
Bien-tost les pauvres gens tomberent en langueur:
Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur:

<sup>\*</sup> L'Estomach.

Chaque membre en souffrit : les forces se perdirent.

Par ce moyen les mutins virent, Que celuy qu'ils croyoient oisif & paresseux A l'interest commun contribuoit plus qu'eux. Cecy peut s'appliquer à la grandeur Royale. Elle reçoit & donne, & la chose est égale. Tout travaille pour elle, & reciproquement

Tout tire d'elle l'aliment. Elle fait subsister l'artisan de ses peines, Enrichit le Marchand, gage le Magistrat, Maintient le Laboureur, donne paye au soldat, Distribuë en cent lieux ses graces souveraines.

> Entretient seule tout l'Estat. Menenius le sçeut bien dire.

La Commune s'alloit separer du Senat.

Les mécontens disoient qu'il avoit tout l'Empire,

Le pouvoir, les tresors, l'honneur, la dignité;

Au lieu que tout le mal estoit de leur costé,

Les tributs, les imposts, les fatigues de guerre.

Le peuple hors des murs estoit déja posté.

La pluspart s'en alloient chercher une autre terre,

Quand Menenius leur fit voir
Qu'ils estoient aux membres semblables;
Et par cét Apologue insigne entre les Fables
Les ramena dans leur devoir.



#### III.

## Le Loup devenu Berger.

Un Loup qui commençoit d'avoir petite part Aux Brebis de fon voisinage, Crut qu'il faloit s'aider de la peau du Renard, Et faire un nouveau personnage. Il s'habille en Berger, endosse un hoqueton, Fait sa houlette d'un baston; Sans oublier la Cornemuse. Pour pousser jusqu'au bout la ruse,

Il auroit volontiers écrit fur fon chapeau, C'est moy qui suis Guillot Berger de ce troupeau.

Sa perfonne estant ainsi faite, Et ses pieds de devant posez sur sa houlette, Guillot le Sycophante\* approche doucement. Guillot le vray Guillot étendu sur l'herbette

Dormoit alors profondément. Son chien dormoit aussi, comme aussi sa musette. La pluspart des Brebis dormoient pareillement.

L'hypocrite les laissa faire: Et pour pouvoir mener vers son fort les brebis,

<sup>\*</sup> Trompeur.

Il voulut ajouster la parole aux habits,
Chose qu'il croyoit necessaire.
Mais cela gasta son affaire.
Il ne pût du Pasteur contresaire la voix.
Le ton dont il parla sit retentir les bois,
Et découvrit tout le mystere.
Chacun se réveille à ce son,
Les Brebis, le Chien, le Garçon.
Le pauvre Loup dans cét esclandre
Empesché par son hoqueton,
Ne pût ny suir ny se défendre.

Toûjours par quelque endroit fourbes se laissent prendre. Quiconque est Loup, agisse en Loup. C'est le plus certain de beaucoup.





### IV.

## Les Grenoüilles qui demandent un Roy.

Les Grenoüilles se lassant
De l'estat Democratique,
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin les soûmit au pouvoir Monarchique.
Il leur tomba du Ciel un Roy tout pacisique :
Ce Roy sit toutesois un tel bruit en tombant,

Que la gent marécageuse, Gent fort sotte & fort peureuse, S'alla cacher sous les eaux, Dans les joncs, dans les roseaux, Dans les trous du marécage,

Sans ofer de long-temps regarder au visage Celuy qu'elles croyoient estre un geant nouveau; Or c'estoit un soliveau,

De qui la gravité fit peur à la premiere, Qui de le voir s'avanturant

Ofa bien quitter fa taniere. Elle approcha, mais en tremblant.

Une autre la suivit, une autre en sit autant, Il en vint une sourmilliere; Et leur troupe à la fin se rendit familiere
Jusqu'à fauter sur l'épaule du Roy.
Le bon Sire le souffre, & se tient toûjours coy.
Jupin en a bien-tost la cervelle rompuë.
Donnez-nous, dit ce peuple, un Roy qui se remuë.
Le Monarque des Dieux leur envoye une Gruë,

Qui les croque, qui les tuë,
Qui les gobe à fon plaisir;
Et Grenoüilles de se plaindre;
Et Jupin de leur dire: Et quoy, vostre desir
A ses Loix croit-il nous astraindre?
Vous avez deû premierement
Garder vostre Gouvernement;
Mais ne l'ayant pas sait, il vous devoit suffire
Que vostre premier Roy sust debonnaire & doux:

De celuy-cy contentez-vous, De peur d'en rencontrer un pire.





V.

### Le Renard & le Bouc.

CAPITAINE Renard alloit de compagnic Avec son amy Bouc des plus haut encornez. Celuy-cy ne voyoit pas plus loin que son nez. L'autre estoit passé maistre en fait de tromperie. La sois les obligea de descendre en un puis.

Là chacun d'eux se desaltere.

Apres qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le Renard dit au Bouc: Que serons-nous compere?
Ce n'est pas tout de boire; il faut sortir d'icy.
Leve tes pieds en haut, & tes cornes aussi:
Mets-les contre le mur. Le long de ton eschine

Je grimperay premierement;
Puis fur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine
De ce lieu-cy je fortiray,
Apres quoy je t'en tireray.
Par ma barbe, dit l'autre, il est bon; & je louë

Les gens bien fensez comme toy.

Je n'aurois jamais quant à moy

Trouvé ce secret, je l'avouë.

Le Renard fort du puis, laisse son compagnon,

Et vous luy fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience.

Si le Ciel t'eust, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurois pas à la legere

Descendu dans ce puis. Or adieu, j'en suis hors:
Tasche de t'en tirer, & fais tous tes efforts;

Car pour moy j'ay certaine affaire, Qui ne me permet pas d'arrester en chemin. En toute chose il faut considerer la fin.





#### VI.

## L'Aigle, la Laye, & la Chate.

L'AIGLE avoit ses petits au haut d'un arbre creux,
La Laye au pied, la Chate entre les deux:
Et sans s'incommoder, moyennant ce partage
Meres & nourrissons faisoient leur tripotage.
La Chate détruisit par sa fourbe l'accord.
Elle grimpa chez l'Aigle, & luy dit: Nostre mort,
(Au moins de nos enfans, car c'est tout un aux meres)
Ne tardera possible gueres.

Voyez-vous à nos pieds fouïr incessamment Cette maudite Laye, & creuser une mine? C'est pour déraciner le chesne asseurément, Et de nos nourrissons attirer la ruine.

L'arbre tombant ils feront devorez :

Qu'ils s'en tiennent pour affurez. S'il m'en restoit un feul j'adoucirois ma plainte. Au partir de ce lieu qu'elle remplit de crainte,

La perfide descend tout droit

A l'endroit

Où la Laye estoit en gesine. Ma bonne amie & ma voisine, Luy dit-elle tout bas, je vous donne un avis.
L'Aigle, si vous fortez, fondra sur vos petits:
Obligez-moy de n'en rien dire.
Son courroux tomberoit sur moy.

Dans cette autre famille ayant femé l'effroy,

La Chate en son trou se retire.

L'Aigle n'ose fortir, ny pourvoir aux besoins

De ses petits: La Laye encore moins: Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins Ce doit estre celuy d'éviter la famine.

A demeurer chez soy l'une & l'autre s'obstine; Four secourir les siens dedans l'occasion:

> L'Oyseau royal en cas de mine, La Laye en cas d'irruption.

La faim détruisit tout : il ne resta personne De la gent Marcassine, & de la gent Aiglonne,

Qui n'allast de vie à trépas; Grand renfort pour Messieurs les Chats.

Que ne sçait point ourdir une langue traîtresse

Par sa pernicieuse adresse?

Des mal-heurs qui sont sortis

De la boëte de Pandore,

Celuy qu'à meilleur droit tout l'Univers abhorre,

C'est la sourbe à mon avis.



### VII.

## L'Yvrogne & sa femme.

CHACUN a fon défaut où toûjours il revient :

Honte ny peur n'y remedie.

Sur ce propos d'un conte il me fouvient :

Je ne dis rien que je n'appuye

De quelque exemple. Un fuppost de Bacchus

Alteroit sa fanté, son esprit, & sa bourse.

Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course.

Qu'ils font au bout de leurs écus. Un jour que celuy-cy plein du jus de la treille, Avoit laissé ses sau fond d'une bouteille, Sa semme l'enserma dans un certain tombeau.

Là les vapeurs du vin nouveau Cuverent à loisir. A fon réveil il treuve L'attirail de la mort à l'entour de fon corps,

Un luminaire, un drap des morts.
Oh! dit-il, qu'est-cecy? ma semme est-elle veuve?
Là-dessus son Epouse en habit d'Aleston,
Masquée, & de sa voix contre-faisant le ton,
Vient au prétendu mort; approche de sa biere;
Luy presente un chaudeau propre pour Luciser.

L'Epoux alors ne doute en aucune maniere
Qu'il ne foit citoyen d'enfer.
Quelle perfonne es-tu? dit-il à ce phantosme.
La celeriere du Royaume
De Satan, reprit-elle; & je porte à manger
A ceux qu'enclost la tombe noire.
Le Mary repart sans songer;
Tu ne leur portes point à boire?





### VIII.

## La Goute & l'Araignée.

Quand l'Enfer eut produit la Goute & l'Araignée, Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous venter, D'être pour l'humaine lignée

Egalement à redouter.

Or avisons aux lieux qu'il vous faut habiter.

Voyez-vous ces cases étretes,

Et ces Palais si grands, si beaux, si bien dorez? Je me suis proposé d'en faire vos retraites.

Tenez donc; voicy deux buchetes:

Accommodez-vous, ou tirez.

Il n'est rien, dit l'Aragne, aux cases qui me plaise.

L'autre tout au rebours voyant les Palais pleins

De ces gens nommez Medecins,

Ne crut pas y pouvoir demeurer à fon aife.

Elle prend l'autre lot; y plante le piquet; S'étend à fon plaisir sur l'orteil d'un pauvre homme,

Disant, Je ne crois pas qu'en ce poste je chomme,

Ny que d'en déloger, & faire mon paquet

Jamais Hipocrate me fomme.

L'Aragne cependant se campe en un lambris,

10

Comme si de ces lieux elle eust fait bail à vie; Travaille à demeurer : voila sa toile ourdie;

Voila des moûcherons de pris.
Une fervante vient balayer tout l'ouvrage.
Autre toile tiffuë; autre coup de balay.
Le pauvre Bestion tous les jours déménage.

Enfin apres un vain effay
Il va trouver la Goute. Elle effoit en campagne,

Plus mal-heureuse mille fois

. Que la plus mal-heureuse Aragne. Son hoste la menoit tantost fendre du bois,

Tantost foüir, houer. Goute bien tracassée

Est, dit-on, à demy pensée.

O, je ne sçaurois plus, dit-elle, y resister.

Changeons ma sœur l'Aragne. Et l'autre d'écouter.

Elle la prend au mot, se glisse en la cabane:

Point de coup de balay qui l'oblige à changer.

La Goute d'autre part va tout droit se loger

Chez un Prelat qu'elle condamne A jamais du lit ne bouger.

Cataplasmes, Dieu sçait. Les gens n'ont point de honte De faire aller le mal toûjours de pis en pis. L'une & l'autre trouva de la sorte son conte; Et sit tres-sagement de changer de logis.





### IX.

## Le Loup & la Cicogne.

Les Loups mangent gloutonnement.
Un Loup donc estant de frairie,
Se pressa, dit-on, tellement,
Qu'il en pensa perdre la vie.
Un os luy demeura bien avant au gosier.
De bon-heur pour ce Loup qui ne pouvoit crier.

Prés de là passe une Cicogne.

Il luy fait signe, elle accourt.

Voila l'Operatrice aussi-tost en besogne.

Elle retira l'os; puis pour un si bon tour

Elle demanda son salaire.

Elle demanda fon falaire.

Vostre falaire? dit le Loup:

Vous riez ma bonne commere.

Quoy, ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosser retiré vostre cou?

Allez, vous estes une ingratte;
Ne tombez jamais sous ma patte.



### . X.

## Le Lion abattu par l'homme.

Où l'Artisan avoit tracé
Un Lion d'immense stature
Par un seul homme terracé.
Les regardans en tiroient gloire.
Un Lion en passant rabattit leur caquet,
Je vois bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne icy la vistoire:
Mais l'ouvrier vous a deçus,
Il avoit liberté de feindre.

Avec plus de raison nous aurions le dessus,
Si mes confreres sçavoient peindre.





### XI.

## Le Renard & les Raisins.

Certain Renard Gascon, d'autres disent Normant,
Mourant presque de faim, vid au haut d'une treille
Des raisins murs apparemment,
Et couverts d'une peau vermeille.

Le galand en eust fait volontiers un repas.
Mais comme il n'y pouvoit atteindre,
Ils sont trop verds, dit-il, & bons pour des goujats;
Fit-il pas mieux que de se plaindre?





#### XII.

## Le Cigne & le Cuisinier.

Dans une ménagerie

De volatiles remplie

Vivoient le Cigne & l'Oifon:

Celuy-la destiné pour les regards du maître,
Celuy-cy pour son goust; l'un qui se piquoit d'estre
Commensal du Jardin, l'autre de la maison.

Des sosse du Chasteau faisant leurs galeries,
Tantost on les eut veus coste à coste nâger,
Tantost courir sur l'onde, & tantost se plonger,
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies.

Un jour le Cuisinier ayant trop beu d'un coup
Prit pour Oison le Cigne; & le tenant au cou,
Il alloit l'égorger, puis le mettre en potage.

L'oiseau prest à mourir se plaint en son ramage.

Le Cuisinier sut fort surpris,

Et vid bien qu'il s'estoit mépris.

Quoy? je mettrois, dit-il, un tel chanteur en soupe?

Non, non, ne plaife aux Dieux que jamais ma main coupe La gorge à qui s'en fert si bien.

Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe Le doux parler ne nuit de rien.





### XIII.

## Les Loups & les Brebis.

Apres mille ans & plus de guerre declarée, Les Loups firent la paix avecque les Brebis. C'estoit aparemment le bien des deux partis: Car si les Loups mangeoient mainte beste égarée, Les Bergers de leur peau se faisoient maints habits. Jamais de liberté, ny pour les pasturages,

Ny d'autre part pour les carnages. Ils ne pouvoient joüir qu'en tremblant de leurs biens. La paix se conclud donc; on donne des ostages; Les Loups leurs Louveteaux, & les Brebis leurs Chiens. L'échange en estant fait aux formes ordinaires,

Et reglé par des Commissaires, Au bout de quelque-temps que Messieurs les Louvats Se virent Loups parsaits & friands de tuërie; Ils vous prennent le temps que dans la Bergerie

Messieurs les Bergers n'estoient pas; Estranglent la moitié des Agneaux les plus gras; Les emportent aux dents; dans les bois se retirent. Ils avoient averty leurs gens secretement. Les Chiens, qui sur leur soy reposoient seurement, Furent êtranglez en dormant.

Cela fut si-tost fait qu'à peine ils le sentirent.

Tout fut mis en morceaux; un seul n'en échapa.

Nous pouvons conclure de là

Qu'il faut faire aux méchans guerre continuelle.

La paix est fort bonne de soy:

La paix est fort bonne de foy:
J'en conviens; mais dequoy sert-elle
Avec des ennemis sans foy?





#### XIV.

#### Le Lion devenu vieux.

Le Lion terreur des forests,
Chargé d'ans & pleurant son antique proüesse,
Fut enfin attaqué par ses propres sujets
Devenus forts par sa foiblesse.

Le Cheval s'approchant luy donne un coup de pié,
Le Loup un coup de dent, le Bœuf un coup de corne.
Le mal-heureux Lion languissant, triste, & morne,
Peut à peine rugir par l'âge estropié.
Il attend son destin sans faire aucunes plaintes;
Quand voyant l'Asne mesme à son antre accourir,
Ah c'est trop, luy dit-il, je voulois bien mourir;
Mais c'est mourir deux sois que soussers.





### XV.

## Philomele & Progné.

A UTREFOIS Progné l'hirondelle

De sa demeure s'écarta;

Et loin des Villes s'emporta

Dans un bois où chantoit la pauvre Philomele.

Ma sœur, luy dit Progné, comment vous portez-vous?

Voicy tantost mille ans que l'on ne vous a vûë:

Je ne me souviens point que vous soyez venuë

Depuis le temps de Thrace habiter parmy nous.

Dites-moy, que pensez-vous faire?

Dites-moy, que pensez-vous faire?

Ne quitterez-vous point ce sejour solitaire?

Ah! reprit Philomele, en est-il de plus doux?

Progné luy repartit; Et quoy, cette musique

Pour ne chanter qu'aux animaux?

Tout au plus à quelque rustique?

Le desert est-il fait pour des talens si beaux?

Venez faire aux citez éclater leurs merveilles.

Aussi bien en voyant les bois, Sans cesse il vous souvient que Terée autresois Parmy des demeures pareilles, Exerça sa fureur sur vos divins appas. Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage, Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas. En voyant les hommes, helas! Il m'en souvient bien davantage.





### XVI.

## La femme noyée.

JE ne suis pas de ceux qui disent, Ce n'est rien;
C'est une semme qui se noye.

Je dis que c'est beaucoup; & ce sex vaut bien
Que nous le regretions, puisqu'il fait nostre joye.
Ce que j'avance icy n'est point hors de propos;

Puisqu'il s'agit en cette Fable D'une femme qui dans les flots Avoit finy ses jours par un fort déplorable.

Son époux en cherchoit le corps,
Pour luy rendre en cette avanture
Les honneurs de la fepulture.
Il arriva que fur les bords
Du fleuve auteur de fa difgrace

Des gens se promenoient ignorans l'accident.

Ce mary donc leur demandant S'ils n'avoient de fa femme apperceu nulle trace, Nulle, reprit l'un d'eux, mais cherchez-la plus bas; Suivez le fil de la riviere.

Un autre repartit : Non, ne le suivez pas ; Rebroussez plustost en arriere. Quelle que foit la pente & l'inclination

Dont l'eau par sa course l'emporte,

L'esprit de contradiction

L'aura fait floter d'autre sorte.

Cét homme se railloit assez hors de saison.

Quant à l'humeur contredifante, Je ne sçais s'il avoit raison. Mais que cette humeur soit ou non Le désaut du sexe & sa pente; Quiconque avec elle naistra, Sans saute avec elle mourra, Et jusqu'au bout contredira, Et, s'il peut, encor par delà.





#### XVII.

### La Belette entrée dans un Grenier.

Damoiselle Belette au corps long & flouet, Entra dans un Grenier par un trou fort étroit.

Elle fortoit de maladie.

Là vivant à discretion,

La galande fit chere lie,

Mangea, rongea; Dieu sçait la vie,

Et le lard qui perit en cette occasion.

La voila pour conclusion Grasse, masluë, & rebondie.

Au bout de la femaine ayant disné son sou, Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou, Ne peut plus repasser, & croit s'estre méprise.

Apres avoir fait quelques tours, C'est, dit-elle, l'endroit, me voila bien surprise; J'ay passé par icy depuis cinq ou six jours.

Un Rat qui la voyoit en peine Luy dit, Vous aviez lors la pense un peu moins pleine. Vous estes maigre entrée, il faut maigre fortir. Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres. Mais ne confondons point, par trop approfondir,

Leurs affaires avec les vostres.



### XVIII.

#### Le Chat & un vieux Rat.

J'AY leu chez un conteur de Fables
Qu'un fecond Rodilard, l'Alexandre des Chats,
L'Attila, le fleau des Rats,
Rendoit ces derniers miferables.
J'ay leu, dis-je, en certain auteur,
Que ce Chat exterminateur,
Vray Cerbere, estoit craint une lieuë à la ronde;
Il vouloit de Souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend fur un leger appuy,
La mort aux Rats, les Souricieres,
N'assoint que jeur en prix de luy.

N'estoient que jeux au prix de luy.
Comme il void que dans leurs tanieres
Les Souris estoient prisonnieres;
Qu'elles n'osoient sortir; qu'il avoit beau chercher;
Le galand fait le mort; & du haut d'un plancher

Le galand fait le mort; & du haut d'un plancher Se pend la teste en bas. La beste scelerate A de certains cordons se tenoit par la pate. Le peuple des Souris croit que c'est chastiment; Qu'il a fait un larcin de rost ou de fromage, Egratigné quelqu'un, causé quelque dommage; Enfin qu'on a pendu le mauvais garnement.

Toutes, dis-je, unanimement Se promettent de rire à son enterrement;

Mettent le nez à l'air, montrent un peu la teste;

Puis rentrent dans leurs nids à rats;
Puis reffortant font quatre pas;
Puis enfin se mettent en queste.
Mais voicy bien une autre feste.

Le pendu reffuscite; & sur ses pieds tombant Attrape les plus paresseuses.

Nous en sçavons plus d'un, dit-il en les gobant : C'est tour de vieille guerre; & vos cavernes creuses

Ne vous fauveront pas; je vous en avertis;

Vous viendrez toutes au logis.

Il prophetizoit vray; nostre maistre Mitis Pour la seconde fois les trompe & les affine;

Blanchit sa robe, & s'enfarine;

Et de la forte déguifé

Se niche & fe blotit dans une huche ouverte:

Ce fut à luy bien avisé:

La gent trote menu s'en vient chercher sa perte. Un Rat sans plus s'abstient d'aller flairer autour.

C'estoit un vieux routier; il sçavoit plus d'un tour;

Mesme il avoit perdu sa queuë à la bataille.

Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille, S'écria-t-il de loin au General des Chats.

Je foupçonne deffous encor quelque machine.

Rien ne te sert d'estre farine;

Car quand tu ferois fac je n'approcherois pas.

C'estoit bien dit à luy; j'approuve sa prudence.

Il estoit experimenté;

Et sçavoit que la mésiance

Est mere de la seureté.



## FABLES

CHOISIES.

MISES EN VERS

Par Mr DE LA FONTAINE.

SECONDE PARTIE.



A PARIS,

Chez Denys Thierry, ruë S. Jacques,

ET

CLAUDE BARBIN, au Palais.

M. DC. LXXVIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



## LIVRE QVATRIÉME.

#### FABLE I.

Le Lion amoureux.

A Mademoiselle de Sevigné.



EVIGNÉ de qui les attraits Servent aux graces de modele, Et qui nâquiftes toute belle, A voître indifference prés,

Pourriez-vous estre favorable Aux jeux innocens d'une Fable? Et voir sans vous épouvanter Un Lion qu'amour sçeut dompter? Amour est un estrange maistre. Heureux qui peut ne le connoistre Que par recit, luy ny fes coups!
Quand on en parle devant vous,
Si la verité vous offense,
La Fable au moins se peut souffrir.
Celle-cy prend bien l'asseurance
De venir à vos pieds s'offrir,
Par zele & par reconnoissance.

Du temps que les bestes parloient Les Lions entre-autres vouloient Estre admis dans nostre alliance. Pourquoy non? puifque leur engeance Valoit la nostre en ce temps-là, Ayant courage, intelligence, Et belle hure outre cela. Voicy comment il en alla. Un Lion de haut parentage En passant par un certain pré, Rencontra Bergere à son gré. Il la demande en mariage. Le pere auroit fort souhaité Quelque gendre un peu moins terrible. La donner luy sembloit bien dur; La refuser n'estoit pas seur. Mesme un refus eust fait possible, Ou'on eust veu quelque beau matin Un mariage clandestin. Car outre qu'en toute maniere La belle estoit pour les gens fiers;

Fille fe coëffe volontiers D'amoureux à longue criniere. Le Pere donc ouvertement N'ofant renvoyer nostre amant, Luy dit : Ma fille est delicate; Vos griffes la pourront bleffer Quand vous voudrez la caresser. Permettez donc qu'à chaque pate On vous les rogne; & pour les dents, Ou'on vous les lime en mesme-temps. Vos baifers en feront moins rudes, Et pour vous plus delicieux; Car ma fille y répondra mieux Estant sans ces inquietudes. Le Lion confent à cela Tant son ame estoit aveuglée. Sans dents ny griffes le voila Comme place démantelée. On lascha sur luy quelques chiens, Il fit fort peu de refistance. Amour, amour, quand tu nous tiens, On peut bien dire, Adieu prudence.





II.

## Le Berger & la Mer.

Du rapport d'un troupeau dont il vivoit fans foins Se contenta long-temps un voisin d'Amphitrite.

Si sa fortune estoit petite,

Elle estoit seure tout au moins.

A la fin les trefors déchargez fur la plage Le tenterent si bien qu'il vendit son troupeau, Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau;

Cét argent perit par naufrage.

Son maistre sut reduit à garder les Brebis; Non plus Berger en chef comme il estoit jadis, Quand ses propres Moutons paissoient sur le rivage; Celuy qui s'estoit veu Coridon ou Tircis

Fut Pierrot & rien davantage.

Au bout de quelque-temps il fit quelques profits; Racheta des bestes à laine;

Et comme un jour les vents retenant leur haleine Laissoient paissiblement aborder les vaisseaux;

Vous voulez de l'argent, ô Mesdames les Eaux, Dit-il, adressez-vous, je vous prie, à quelque-autre:

Ma foy vous n'aurez pas le nostre.

Cecy n'est pas un conte à plaisir inventé.

Je me fers de la verité
Pour montrer par experience,
Qu'un fou quand il est affeuré
Vaut mieux que cinq en esperance:

Qu'il fe faut contenter de sa condition; Qu'aux conseils de la Mer & de l'Ambition Nous devons fermer les oreilles.

Pour un qui s'en loüera, dix mille s'en plaindront.

La Mer promet monts & merveilles; Fiez-vous-y, les vents & les voleurs viendront.





### III.

## La Moûche & la Fourmy.

La Moûche & la Fourmy contestoient de leur prix. O Jupiter! dit la premiere, Faut-il que l'amour propre aveugle les esprits D'une si terrible maniere, Ou'un vil & rampant animal A la fille de l'air ofe se dire égal? Je hante les Palais; je m'assiez à ta table : Si l'on t'immole un bœuf, j'en gouste devant toy : Pendant que celle-cy chetive & miserable, Vit trois jours d'un festu qu'elle a traîné chez soy. Mais ma mignonne, dites-moy, Vous campez-vous jamais fur la teste d'un Roy, D'un Empereur, ou d'une belle ? Je le fais; & je baise un beau sein quand je veux : Je me jouë entre des cheveux : Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle : Et la derniere main que met à sa beauté Une femme allant en conqueste,

C'est un ajustement des Moûches emprunté.

Puis allez-moy rompre la teste De vos greniers. Avez-vous dit ? Luy repliqua la ménagere.

Vous hantez les Palais: mais on vous y maudit.

Et quant à goûter la premiere De ce qu'on fert devant les Dieux, Croyez-vous qu'il en vaille mieux?

Si vous entrez par tout : aussi font les profanes. Sur la teste des Rois & sur celle des Asnes Vous allez vous planter; je n'en disconviens pas;

Et je sçais que d'un prompt trépas Cette importunité bien fouvent est punie.

Certain ajustement, dites-vous, rend jolie.

J'en conviens: il est noir ainsi que vous & moy.

Je veux qu'il ait nom Moûche, est-ce un sujet pourquoy

Vous fassiez sonner vos merites? Nomme-t'on pas aussi Moûches les parasites? Cessez donc de tenir un langage si vain:

N'ayez plus ces hautes penfées : Les Moûches de Cour font chaffées :

Les Moûcharts font pendus : & vous mourrez de faim, De froid, de langueur, de mifere,

Quand Phœbus regnera fur un autre hemisphere.

Alors je joüiray du fruit de mes travaux.

Je n'iray par monts ny par vaux M'expofer au vent, à la pluye. \( \) Je vivray fans melancolie.

Le foin que j'auray pris, de foin m'exemptera. Je vous enseigneray par là Ce que c'est qu'une fausse ou veritable gloire. Adieu : je perds le temps : laissez-moy travailler. Ny mon grenier ny mon armoire Ne se remplit à babiller.





#### IV.

## Le Jardinier & fon Seigneur.

V<sub>N</sub> amateur du jardinage, Demy bourgeois, demy manant, Possedoit en certain village Un jardin affez propre, & le clos à tenant. Il avoit de plan vif fermé cette étenduë, Là croissoit à plaisir l'ozeille & la laituë; Dequoy faire à Margot pour sa feste un bouquet; Peu de jasmin d'Espagne, & force serpolet. Cette felicité par un Lievre troublée Fit qu'au Seigneur du Bourg nostre homme se plaignit. Ce maudit animal vient prendre sa goulée Soir & matin, dit-il, & des pieges se rit : Les pierres, les bastons, y perdent leur credit. Il est sorcier je croy. Sorcier ? je l'en défie, Repartit le Seigneur. Fust-il diable, Miraut En depit de ses tours l'attrapera bien-tost. Je vous en déferay, bon homme, sur ma vie : Et quand? & dés demain, sans tarder plus long-temps. La partie ainsi faite, il vient avec ses gens. Çà déjeunons, dit-il, vos poulets font-ils tendres?

La fille du logis, qu'on vous voye, approchez.

Quand la marierons-nous? quand aurons-nous des gendres?

Bon homme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'entendez,

Ou'il faut foüiller à l'escarcelle.

Difant ces mots il fait connoissance avec elle;

Auprés de luy la fait affeoir;

Prend une main, un bras, leve un coin du mouchoir;

Toutes fortises dont la Belle Se défend avec grand respect;

Tant qu'au pere à la fin cela devient suspect.

Cependant on fricasse, on se ruë en cuisine.

De quand font vos jambons? ils ont fort bonne mine.

Monsieur ils font à vous. Vrayment, dit le Seigneur,

Je les reçois, & de bon cœur. Il déjeûne tres-bien, aussi fait sa famille,

Chiens, chevaux, & valets, tous gens bien endentez:

Il commande chez l'hoste, y prend des libertez,

Boit fon vin, careffe fa fille.

L'embarras des Chasseurs succede au déjeuné.

Chacun s'anime & se prepare :

Les trompes & les cors font un tel tintamarre,

Que le bon homme est estonné.

Le pis fut que l'on mit en piteux équipage Le pauvre potager; adieu planches, quarreaux;

Adieu chicorée & poreaux;

Adieu dequoy mettre au potage.

Le Lievre estoit gisté dessous un maistre chou. On le queste, on le lance, il s'enfuit par un trou, Non pas trou, mais troüée, horrible & large playe Que l'on fit à la pauvre haye
Par ordre du Seigneur; car il eust esté mal
Qu'on n'eust pû du jardin fortir tout à cheval.
Le bon homme disoit : Ce sont là jeux de Prince :
Mais on le laissoit dire : & les chiens, & les gens
Firent plus de degât en une heure de temps,
Que n'en auroient fait en cent ans
Tous les Lievres de la Province.

Petits Princes vuidez vos debats entre vous:

De recourir aux Rois vous feriez de grands fous.

Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,

Ny les faire entrer fur vos terres.



## STATE TO ATO

V.

## L'Asne & le petit Chien.

NE forçons point nostre talent; Nous ne ferions rien avec grace. Jamais un lourdaut, quoy qu'il fasse, Ne sçauroit passer pour galant. Peu de gens que le Ciel cherit & gratifie Ont le don d'agréer infus avec la vie. C'est un point qu'il leur faut laisser; Et ne pas ressembler à l'Asne de la Fable, Qui pour se rendre plus aimable Et plus cher à son Maistre, alla le caresser. Comment, disoit-il en son ame, Ce Chien parce qu'il est mignon Vivra de pair à compagnon Avec Monsieur, avec Madame, Et j'auray des coups de baston ? Que fait-il? il donne la pate, Puis aussi-tost il est baisé. S'il en faut faire autant afin que l'on me flate, Cela n'est pas bien mal-aisé. Dans cette admirable pensée

Voyant fon Maistre en joye, il s'en vient lourdement,
Leve une corne toute usée;
La luy porte au menton fort amoureusement,
Non sans accompagner pour plus grand ornement
De son chant gracieux cette action hardie.
Oh oh! quelle caresse, & quelle melodie!
Dit le Maistre aussi-tost. Hola, Martin bâton.
Martin Bâton accourt; l'Asne change de ton.
Ainsi finit la Comedie.





#### VI.

## Le combat des Rats & des Belettes.

LA nation des Belettes, Non plus que celle des Chats, Ne yeur aucun bien aux Rats: Et sans les portes étretes De leurs habitations, L'animal à longue eschine En feroit, je m'imagine, De grandes destructions. Or une certaine année Ou'il en estoit à foison, Leur Roy nommé Ratapon Mit en campagne une armée. Les Belettes de leur part Déployerent l'estendard. Si l'on croit la Renommée, La Victoire balanca. Plus d'un Gueret s'engraissa Du fang de plus d'une bande. Mais la perte la plus grande Tomba presque en tous endroits Sur le peuple Souriquois. Sa déroute fut entiere: Quoy que pust faire Artapax, Pficarpax, Meridarpax, Qui tout couverts de pouffiere Soûtinrent affez long-temps Les efforts des combattans. Leur resistance fur vaine : Il falut ceder au fort : Chacun s'enfuit au plus fort, Tant Soldat, que Capitaine. Les Princes perirent tous. La racaille dans des trous Trouvant sa retraite preste, Se fauva fans grand travail. Mais les Seigneurs fur leur teste Ayant chacun un plumail, Des cornes, ou des aigrettes; Soit comme marques d'honneur : Soit afin que les Belettes En conceussent plus de peur : Cela causa leur mal-heur. Trou, ny fente, ny crevasse Ne fut large affez pour eux: Au lieu que la populace Entroit dans les moindres creux. La principale jonchée Fut donc des principaux Rats. Une teste empanachée

N'est pas petit embarras.

Le trop superbe equipage
Peut souvent en un passage
Causer du retardement.

Les petits en toute affaire
Esquivent fort aisément:
Les grands ne le peuvent faire.





#### VII.

## Le Singe & le Daufin.

C'estoit chez les Grecs un usage, Que fur la Mer tous voyageurs Menoient avec eux en voyage Singes & Chiens de basteleurs. Un Navire en cét équipage Non loin d'Athenes fit naufrage. Sans les Daufins tout eust pery. Cét animal est fort amy De notre espece; En son Histoire Pline le dit, il le faut croire. Il fauva donc tout ce qu'il pût. Mefme un Singe en cette occurrence. Profitant de la ressemblance, Luy pensa devoir son salut. Un Daufin le prit pour un homme, Et fur fon dos le fit affeoir, Si gravement qu'on eust crû voir Ce chanteur que tant on renomme. Le Daufin l'alloit mettre à bord; Quand par hazard il luy demande :

Estes-vous d'Athenes la grande? Ouy, dit l'autre, on m'y connoist fort, S'il vous y furvient quelque affaire Employez-moy; car mes parens Y tiennent tous les premiers rangs; Un mien cousin est Juge-Maire. Le Daufin dit bien-grammercy. Et le Pirée a part aussi A l'honneur de vostre presence? Vous le voyez fouvent? Je pense. Tous les jours; il est mon amy, C'est une vieille connoissance. Nostre Magot prit pour ce coup Le nom d'un port pour un nom d'homme. De telles gens il est beaucoup, Qui prendroient Vaugirard pour Rome; Et qui, caquetans au plus drû, Parlent de tout & n'ont rien vû. Le Daufin rit, tourne la teste, Et le Magot consideré Il s'apperçoit qu'il n'a tiré Du fond des eaux rien qu'une beste. Il l'y replonge, & va trouver Quelque homme afin de le fauver.





#### VIII.

## L'homme & l'Idole de bois.

CERTAIN Payen chez luy gardoit un Dieu de bois; De ces Dieux qui font fourds bien qu'ayans des oreilles. Le Payen cependant s'en promettoit merveilles.

Il luy coustoit autant que trois.

Ce n'estoient que vœux & qu'offrandes,

Sacrifices de bœufs couronnez de guirlandes.

Jamais Idole, quel qu'il fust,

N'avoit eu cuisine si grasse;

Sans que pour tout ce culte à fon hoste il écheût Succession, tresor, gain au jeu, nulle grace.

Bien plus, si pour un sou d'orage en quelque endroit

S'amaffoit d'une ou d'autre forte, L'Homme en avoit sa part, & sa bourse en souffroit.

La pitance du Dieu n'en estoit pas moins forte.

A la fin se fâchant de n'en obtenir rien,

Il vous prend un levier, met en pieces l'Idole,

Le trouve remply d'or. Quand je t'ay fait du bien, M'as-tu valu, dit-il, feulement une obole?

Va, fors de mon logis: cherche d'autres autels.

Tu ressembles aux naturels

Mal-heureux, groffiers, & flupides:
On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.
Plus je te rempliffois, plus mes mains effoient vuides:
J'ay bien fait de changer de ton.





#### IX.

## Le Geay paré des plumes du Pan.

Un Pan muoit; un Geay prit fon plumage;
Puis apres fe l'accommoda;
Puis parmy d'autres Pans tout fier fe panada,
Croyant estre un beau personnage.
Quelqu'un le reconnût; il se vit basoüé,
Berné, sisslé, moqué, joüé,
Et par Messieurs les Pans plumé d'estrange sorte:
Mesme vers ses pareils s'estant resugié
Il su par eux mis à la porte.
Il est assez de Geais à deux pieds comme luy,
Qui se parent souvent des dépoüilles d'autruy,
Et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais; & ne veux leur causer nul ennuy;

Ce ne sont pas là mes affaires.





Χ.

## Le Chameau, & les Bastons slotans.

LE premier qui vid un Chameau S'enfuit à cét objet nouveau; Le fecond approcha; le troisiéme ofa faire Un licou pour le Dromadaire. L'accoûtumance ainsi nous rend tout familier. Ce qui nous paroissoit terrible & singulier, S'apprivoise avec nostre veuë, Quand ce vient à la continuë. Et puisque nous voicy tombez sur ce sujet. On avoit mis des gens au guet, 'Qui voyant fur les eaux de loin certain objet, Ne pûrent s'empêcher de dire, Que c'estoit un puissant navire. Quelques momens apres l'objet devint brûlot, Et puis nacelle, & puis balot; Enfin bâtons florans fur l'onde. J'en fçais beaucoup de par le monde A qui cecy conviendroit bien : De loin c'est quelque chose, & de prés ce n'est rien.



## ΧI.

### La Grenoüille & le Rat.

Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autruy,
Qui fouvent s'engeigne foy-mesme.

J'ay regret que ce mot soit trop vieux aujourd'huy:
Il m'a toûjours semblé d'une energie extrême.

Mais asin d'en venir au dessein que j'ay pris.
Un Rat plein d'en-bon-point, gras, & des mieux nourris,
Et qui ne connoissoit l'Advent ny le Carême,
Sur le bord d'un marest égayoit ses esprits.
Une Grenoüille approche, & luy dit en sa langue:
Venez me voir chez moy; je vous feray festin.

Meffire Rat promit foudain:

Il n'estoit pas besoin de plus longue harangue.

Elle allegua pourtant les delices du bain,

La curiosité, le plaisir du voyage,

Cent raretez à voir le long du marécage:

Un jour il conteroit à ses petits enfans

Les beautez de ces lieux, les mœurs des habitans,

Et le gouvernement de la chose publique

Aquatique.

Un point fans plus tenoit le galand empêché.

Il nâgeoit quelque peu; mais il faloit de l'aide. La Grenoüille à cela trouve un tres-bon remede. Le Rat fut à fon pied par la pate attaché.

Un brin de jonc en fit l'affaire.

Dans le marest entrez, nostre bonne commere
S'efforce de tirer son hoste au sond de l'eau,
Contre le droit des gens, contre la soy jurée;
Pretend qu'elle en sera gorge chaude & curée;
(C'estoit à son avis un excellent morceau.)
Déja dans son esprit la galande le croque.
Il atteste les Dieux; la perside s'en moque.
Il resiste; elle tire. En ce combat nouveau,
Un Milan qui dans l'air planoit, faisoit la ronde,
Voit d'en-haut le pauvret se debattant sur l'onde.
Il fond dessus, l'enleve, & par mesme moyen

La Grenoüille & le lien.
Tout en fut; tant & fi bien
Que de cette double proye
L'Oifeau fe donne au cœur joye;
Ayant de cette façon,
A fouper chair & poisson.

La ruse la mieux ourdie Peut nuire à son inventeur : Et souvent la persidie Retourne sur son autheur.



## XII.

# Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.

V<sub>NE</sub> Fable avoit cours parmy l'antiquité: Et la raifon ne m'en est pas connuë. Que le Lecteur en tire une moralité. Voicy la Fable toute nuë.

La Renommée ayant dit en cent lieux,
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
Ne voulant rien laisser de libre sous les Cieux,
Commandoit que sans plus attendre,
Tout peuple à ses pieds s'allast rendre;
Quadrupedes, Humains, Elephans, Vermisseaux,
Les Republiques des oyseaux:
La Deesse aux cent bouches, dis-je,
Ayant mis par tout la terreur
En publiant l'Edit du nouvel Empereur;
Les Animaux, & toute espece lige
De son seul appetit, creurent que cette sois
Il faloit subir d'autres loix.
On s'assemble au desert; Tous quittent leur taniere.
Apres divers avis, on resout, on conclut,

D'envoyer hommage & tribut.

Pour l'hommage & pour la maniere,

Le Singe en fut chargé: l'on luy mit par écrit

Ce que l'on vouloit qui fût dit.

Le feul tribut les tint en peine.

Car que donner? il faloit de l'argent. On en prit d'un Prince obligeant, Qui possedant dans son domaine

Des mines d'or fournit ce qu'on voulut.

Comme il fut question de porter ce tribut, Le Mulet & l'Afne s'offrirent,

Affistez du Cheval ainsi que du Chameau.

Tous quatre en chemin ils fe mirent Avec le Singe Ambassadeur nouveau.

La Caravanne enfin rencontre en un passage Monseigneur le Lion. Cela ne leur plût point.

Nous nous rencontrons tout à point,

Dit-il, & nous voicy compagnons de voyage.

J'allois offrir mon fait à part; Mais bien qu'il foit leger, tout fardeau m'embarasse.

Obligez-moy de me faire la grace

Que d'en porter chacun un quart. Ce ne vous fera pas une charge trop grande; Et j'en feray plus libre, & bien plus en estat, En cas que les voleurs attaquent nostre bande,

Et que l'on en vienne au combat. Econduire un Lion rarement fe pratique. Le voila donc admis, foulagé, bien reçû, Et mal-gré le Heros de Jupiter iffû, Faisant chere & vivant sur la bourse publique.

Ils arriverent dans un pré

Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré; Où maint Mouton cherchoit sa vie;

Sejour du frais, veritable patrie

Des Zephirs. Le Lion n'y fut pas, qu'à ces gens Il fe plaignit d'estre malade.

Continuez vostre Ambassade,

Dit-il, je fens un feu qui me brûle au dedans, Et veux chercher icy quelque herbe falutaire.

Pour vous ne perdez point de temps.

Rendez-moy mon argent, j'en puis avoir affaire.

On déballe; & d'abord le Lion s'écria

D'un ton qui témoignoit sa joye:

Que de filles, ô Dieux, mes pieces de monnoye Ont produites! voyez; La pluspart sont déja

Ausi grandes que leurs Meres.

Le croist m'en appartient. Il prit tout là-dessus; Ou bien s'il ne prit tout il n'en demeura gueres.

Le Singe & les fommiers confus

Sans ofer repliquer en chemin se remirent. Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plaignirent,

Et n'en eurent point de raison.

Qu'eust-il fait? C'eust esté Lion contre Lion;

Et le Proverbe dit: Corsaires à Corsaires

L'un l'autre s'attaquant ne font pas leurs affaires.



### XIII.

## Le Cheval s'estant voulu vanger du Cerf.

DE tout temps les Chevaux ne sont nez pour les hommes. Lors que le genre humain de glan se contentoit, Asne, Cheval, & Mule aux forests habitoit; Et l'on ne voyoit point, comme au Siecle où nous sommes,

Tant de felles & tant de basts, Tant de harnois pour les combats, Tant de chaises, tant de carrosses; Comme aussi ne voyoit-on pas Tant de festins & tant de nopces.

Or un Cheval eut alors different Avec un Cerf plein de vîtesse,

Et ne pouvant l'attraper en courant, Il eut recours à l'Homme, implora fon adresse.

L'Homme luy mit un frein, luy fauta fur le dos, Ne luy donna point de repos

Que le Cerf ne fût pris, & n'y laissast la vie.

Et cela fait le Cheval remercie L'Homme son bien-faiteur, disant, Je suis à vous, Adieu. Je m'en retourne en mon sejour sauvage. Non pas cela, dit l'Homme, il fait meilleur chez nous: Je vois trop quel est vostre usage. Demeurez donc, vous serez bien traité, Et jusqu'au ventre en la litiere.

Helas! que fert la bonne chere

Quand on n'a pas la liberté?

Le Cheval s'apperceut qu'il avoit fait folie;

Mais il n'estoit plus temps: déja son écurie

Estoit preste & toute bastie.

Il y mourut en traînant son lien;

Sage s'il eust remis une legere offense.

Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,

C'est l'acheter trop cher, que l'acheter d'un bien

Sans qui les autres ne sont rien.



## GNO NEW TORTO

## XIV.

## Le Renard & le Buste.

Les Grands pour la pluspart sont masques de theatre. Leur apparence impose au vulgaire idolâtre. L'Asne n'en sçait juger que par ce qu'il en void. Le Renard au contraire à sonds les examine, Les tourne de tout sens; & quand il s'apperçoit

Que leur fait n'est que bonne mine, Il leur applique un mot qu'un Buste de Heros Luy sit dire sort à propos.

C'elloit un Buste creux, & plus grand que nature. Le Renard en loüant l'effort de la sculpture, Belle teste, dit-il, mais de cervelle point. Combien de grands Seigneurs sont Bustes en ce point?





#### XV.

Le Loup, la Chevre, & le Chevreau.

#### XVI.

Le Loup, la Mere, & l'Enfant.

La Bique allant remplir fa traînante mammelle,
Et paiftre l'herbe nouvelle,
Ferma fa porte au loquet;
Non fans dire à fon Biquet;
Gardez-vous fur vostre vie
D'ouvrir que l'on ne vous die,
Pour enseigne & mot du guet,
Foin du Loup & de sa race.
Comme elle disoit ces mots,
Le Loup de fortune passe.
Il les recüeille à propos,
Et les garde en sa memoire.
La Bique, comme on peut croire,
N'avoit pas veu le glouton.
Dés qu'il la void partie, il contresait son ton;

Et d'une voix papelarde

Il demande qu'on ouvre, en difant foin du Loup,
Et croyant entrer tout d'un coup.

Le Biquet foupçonneux par la fente regarde.

Montrez-moy pate blanche, ou je n'ouvriray point,
S'écria-t-il d'abord (pate blanche est un point
Chez les Loups comme on sçait rarement en usage.)
Celuy-cy fort surpris d'entendre ce langage,
Comme il estoit venu s'en retourna chez soy.

Où seroit le Biquet s'il eust ajoûté soy

Au mot du guet que de fortune Nostre Loup avoit entendu? Deux seuretez valent mieux qu'une : Et le trop en cela ne fut jamais perdu.



Ce Loup me remet en memoire Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris.

Il y perit; voicy l'Histoire. Un villageois avoit à l'écart son logis. Messer Loup attendoit chape-chute à la porte. Il avoit veu sortir gibier de toute sorte;

Veaux de lait, Agneaux & Brebis, Regimens de Dindons, enfin bonne Provende. Le larron commençoit pourtant à s'ennuyer.

> Il entend un enfant crier. La mere aussi-tost le gourmande,

Le menace s'il ne se taist

De le donner au Loup. L'Animal se tient prest;

Remerciant les Dieux d'une telle avanture.

Quand la mere appaisant sa chere geniture,

Luy dit : Ne criez point; s'il vient, nous le tuërons.

Qu'est-cecy ? s'écria le mangeur de Moutons.

Dire d'un, puis d'un autre ? Est-ce ainsi que l'on traite Les gens faits comme moy ? Me prend-on pour un sot ?

Que quelque jour ce beau marmot

Vienne au bois cueillir la noisette.

Comme il disoit ces mots, on sort de la maison.

Un chien de cour l'arreste. Epieux & fourches sieres L'ajustent de toutes manieres.

Que veniez-vous chercher en ce lieu? luy dit-on.

Auffi-tost il conta l'affaire.

Mercy de moy, luy dit la Mere,

Tu mangeras mon fils ? L'ay-je fait à dessein

Qu'il assouvisse un jour ta faim ?

On assomma la pauvre beste.

Un manand luy coupa le pied droit & la teste.

Le Seigneur du village à fa porte les mit.

Et ce dicton Picard à l'entour fut écrit :

Biaux chires leups n'écoutez mie Mere tenchent chen fieux qui crie.





### XVII.

## Parole de Socrate

Socrate un jour faisant bâtir,

Chacun cenfuroit fon ouvrage.

L'un trouvoit les dedans, pour ne luy point mentir,
Indignes d'un tel perfonnage.

L'autre blâmoit la face, & tous estoient d'avis,
Que les appartemens en estoient trop petits.

Quelle maison pour luy? L'on y tournoit à peine.
Pleust au Ciel que de vrais amis

Telle qu'elle est, dit-il, elle pût estre pleine!

Le bon Socrate avoit raison

De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.

Chacun fe dit amy; mais fol qui s'y repose,



Rien n'est plus commun que ce nom, Rien n'est plus rare que la chose.



#### XVIII.

## Le Vieillard & ses enfans.

Toute puissance est soible à moins que d'estre unie. Ecoutez là-dessus l'Esclave de Phrigie.

Si j'ajouste du mien à son invention,

C'est pour peindre nos mœurs, & non point par envie;

Je suis trop au dessous de cette ambition.

Phedre encherit souvent par un motif de gloire;

Pour moy, de tels pensers me seroient mal-seans.

Mais venons à la Fable, ou plustost à l'Histoire

De celuy qui tâcha d'unir tous ses ensans.

Un Vieillard prest d'aller où la mort l'appelloit, Mes chers enfans, dit-il, (à ses fils il parloit) Voyez si vous romprez ces dards liez ensemble; Je vous expliqueray le nœud qui les assemble. L'Aîné les ayant pris, & fait tous ses essorts, Les rendit en disant: Je le donne aux plus forts. Un second luy succede, & se met en posture; Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure. Tous perdirent leur temps, le faisceau resista; De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.

Foibles gens! dit le Pere, il faut que je vous montre Ce que ma force peut en semblable rencontre. On crût qu'il se moquoit, on soûrit, mais à tort. Il fepare les dards, & les rompt fans effort. Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde. Soyez joints, mes enfans, que l'amour vous accorde. Tant que dura fon mal, il n'eut autre discours, Enfin se sentant prest de terminer ses jours, Mes chers enfans, dit-il, je vais où sont nos Peres. Adieu, promettez-moy de vivre comme freres; Oue i'obtienne de vous cette grace en mourant. Chacun de ses trois fils l'en asseure en pleurant. Il prend à tous les mains; il meurt; & les trois freres Trouvent un bien fort grand, mais fort mélé d'affaires. Un creancier faisit, un voisin fait procés. D'abord nostre Trio s'en tire avec succés. Leur amitié fut courte, autant qu'elle estoit rare. Le fang les avoit joints, l'interest les separe. L'ambition, l'envie, avec les consultans, Dans la succession entrent en mesme temps. On en vient au partage, on conteste, on chicane. Le Juge sur cent poincts tour à tour les condamne. Creanciers & voifins reviennent aufli-toft; Ceux-là sur une erreur, ceux-cy sur un defaut. Les freres des-unis font tous d'avis contraire : L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire. Tous perdirent leur bien; & voulurent trop tard Profiter de ces dards unis & pris à part.

# PROCESION OF THE PROPERTY OF T

#### XIX.

## L'Oracle & l'Impie.

Vouloir tromper le Ciel c'est folie à la Terre. Le Dedale des cœurs en ses détours n'enserre Rien qui ne soit d'abord éclairé par les Dieux. Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux; Mesme les actions que dans l'ombre il croit faire. Un Payen qui sentoit quelque peu le fagot, Et qui croyoit en Dieu, pour user de ce mot,

Par benefice d'inventaire,
Alla confulter Apollon.
Dés qu'il fut en fon fanctuaire,
Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non?
Il tenoit un moineau, dit-on,
Prest d'étousser la pauvre beste,
Ou de la lâcher aussi-tost,
Pour mettre Apollon en desaut.
Apollon reconnut ce qu'il avoit en teste.
Mort ou vis, luy dit-il, montre-nous ton moineau,
Et ne me tends plus de panneau;

Tu te trouverois mal d'un pareil stratagême. Je vois de loin, j'atteins de mesme.



#### XX.

## L'Avare qui a perdu son tresor.

L'USAGE seulement fait la possession. Je demande à ces gens, de qui la passion Est d'entasser toûjours, mettre somme sur somme, Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme, Diogene là-bas est aussi riche qu'eux; Et l'Avare icy haut, comme luy vit en gueux. L'homme au tresor caché qu'Esope nous propose,

Servira d'exemple à la chose.

Ce mal-heureux attendoit Pour joüir de son bien une seconde vie; Ne possedoit pas l'or; mais l'or le possedoit. Il avoit dans la terre une somme ensouie; Son cœur avec; n'ayant autre deduit,

Que d'y ruminer jour & nuit, Et rendre sa chevance à luy-mesme sacrée. Qu'il allast ou qu'il vinst, qu'il bust ou qu'il mangeast, On l'eust pris de bien court à moins qu'il ne songeast A l'endroit où gisoit cette somme enterrée. Il y fit tant de tours qu'un Fossoyeur le vid; Se douta du dépost, l'enleva sans rien dire.

Nostre Avare un beau jour ne trouva que le nid. Voila mon homme aux pleurs; il gemit, il soûpire, Il se tourmente, il se déchire.

Un passant luy demande à quel sujet ses cris.

C'est mon tresor que l'on m'a pris. Vostre tresor ? où pris ? Tout joignant cette pierre.

Eh sommes-nous en temps de guerre Pour l'apporter si loin? N'eussiez-vous pas mieux fait De le laisser chez vous en vostre cabinet,

Que de le changer de demeure? Vous auriez pû fans peine y puiser à toute heure. A toute heure? bons Dieux! Ne tient-il qu'à cela?

L'argent vient-il comme il s'en va? Je n'y touchois jamais. Dites-moy donc de grace. Reprit l'autre, pourquoy vous vous affligez tant. Puisque vous ne touchiez jamais à cét argent:

> Mettez une pierre à la place, Elle vous vaudra tout autant.





#### XXI.

## L'œil du Maistre.

Un Cerf s'estant sauvé dans un estable à Bœuss
Fut d'abord averty par eux,
Qu'il cherchât un meilleur azile.

Mes freres, leur dit-il, ne me decelez pas:
Je vous enseigneray les pâtis les plus gras;
Ce service vous peut quelque jour estre utile;

Et vous n'en aurez point regret. Les Bœufs à toutes fins promirent le fecret. Il fe cache en un coin, respire, & prend courage. Sur le soir on apporte herbe fraische & sourage,

Comme l'on faisoit tous les jours.
L'on va, l'on vient, les valets sont cent tours;
L'Intendant mesme; & pas un d'avanture

N'apperceut ny corps ny ramure,
Ny Cerf enfin. L'habitant des forests
Rend déja grace aux Bœufs, attend dans cette étable
Que chacun retournant au travail de Cerés,
Il trouve pour fortir un moment favorable.
L'un des Bœufs ruminant luy dit, Cela va bien:
Mais quoy l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa reveuë.

Je crains fort pour toy sa venuë. Jusques-là pauvre Cerf ne te vante de rien. Là-dessus le Maistre entre & vient faire sa ronde.

Qu'est-cecy? dit-il à son monde.

Je trouve bien peu d'herbe en tous ces rateliers.

Cette litiere est vieille; allez viste aux greniers.

Je veux voir desormais vos bestes mieux soignées.

Que couste-t'il d'oster toutes ces araignées?

Ne sçauroit-on ranger ces jougs & ces colliers?

En regardant à tout il void une autre teste

Que celles qu'il voyoit d'ordinaire en ce lieu.

Le Cerf est reconnû; chacun prend un épieu;

Chacun donne un coup à la beste.

Ses larmes ne sçauroient la sauver du trépas.
On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,

Dont maint voisin s'éjoüit d'estre.

Phedre sur ce sujet dit fort élegamment,

Il n'est pour voir que l'œil du Maître. Quant à moy, j'y mettrois encor l'œil de l'amant.





#### XXII.

L'Aloüette & ses petits, avec le Maistre d'un Champ.

N<sub>E</sub> t'attens qu'à toy feul, c'est un commun Proverbe.

Voicy comme Esope le mit

En credit.

Les Aloüettes font leur nid
Dans les bleds quand ils font en herbe:
C'est à dire environ le temps
Que tout aime, & que tout pullule dans le monde;
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les Forests, Aloüettes aux champs.
Une pourtant de ces dernieres
Avoit laissé passer la moitié d'un Printemps
Sans gouster le plaisir des amours printanieres.
A toute force ensin elle se resolut
D'imiter la nature, & d'estre mere encore.
Elle bastit un nid, pond, couve, & fait éclore,
A la haste; le tout alla du mieux qu'il pût.
Les bleds d'alentour mûrs, avant que la nitée

Pour voler & prendre l'effor, De mille foins divers l'Aloüette agitée S'en va chercher pâture; avertit fes enfans D'estre toûjours au guet & faire sentinelle.

Si le possesseur de ces champs Vient avecque son fils (comme il viendra) dit-elle, Ecoutez bien; selon ce qu'il dira,

Chacun de nous décampera.
Si-tost que l'Aloüette eust quitté sa famille,
Le possesser du champ vient avecque son fils.
Ces bleds sont mûrs, dit-il, allez chez nos amis
Les prier que chacun apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dés la pointe du jour.

Nostre Aloüette de retour
Trouve en alarme sa couvée.
L'un commence. Il a dit que l'Aurore levée,
L'on sit venir demain ses amis pour l'aider.
S'il n'a dit que cela, repartit l'Aloüette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraitte:
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais; voila dequoy manger.
Eux repus, tout s'endort; les petits & la mere.
L'aube du jour arrive; & d'amis point du tout.
L'Aloüette à l'essort, le Maistre s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.

Ces bleds ne devroient pas, dit-il, estre debout. Nos amis ont grand tort, & tort qui se repose Sur de tels paresseux à servir ainsi lents.

Mon fils allez chez nos parens

Les prier de la mesme chose. L'épouvante est au nid plus forte que jamais. Il a dit ses parens, mere, c'est à cette heure...

Non mes enfans, dormez en paix;
Ne bougeons de nostre demeure.

L'Aloüette eut raison, car personne ne vint.

Pour la troisséme fois le Maistre se souvint

De visiter ses bleds. Nostre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.

Il n'est meilleur amy ny parent que soy-mesme.

Retenez bien cela, mon fils, & sçavez-vous

Ce qu'il faut faire? Il faut qu'avec nostre famille

Nous prenions dés demain chacun une faucille;
C'est là nostre plus court; & nous acheverons

Nostre moisson quand nous pourrons. Déslors que ce dessein sut sceu de l'Aloüette, C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfans.

> Et les petits en mesme temps, Voletans, se culebutans, Délogerent tous sans trompette.





## LIVRE CINQVIÉME.

#### FABLE I.

Le Buscheron & Mercure.

A M. L. C. D. B.



OSTRE goust a servy de regle à mon Ouvrage. J'ay tenté les moyens d'acquerir son suffrage. Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux, Et des vains ornemens l'effort ambitieux.

Je le veux comme vous; cét effort ne peut plaire. Un Auteur gaste tout quand il veut trop bien faire. Non qu'il faille bannir certains traits delicats: Vous les aimez ces traits, & je ne les hais pas. Quant au principal but qu'Esope se propose,

Ι.

J'y tombe au moins mal que je puis. Enfin, si dans ces Vers je ne plais & n'instruis, Il ne tient pas à moy, c'est toûjours quelque chose.

Comme la force est un poinct
Dont je ne me pique point,
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
C'est là tout mon talent; je ne sçay s'il suffit.

Tantost je peins en un recit La fotte vanité jointe avecque l'envie, Deux pivots sur qui roule aujourd'huy nôtre vie.

Tel est ce chetif animal Qui voulut en grosseur au Bœuf se rendre égal. J'oppose quelquesois par une double image Le vice à la vertu, la sottise au bon sens;

Les Agneaux aux Loups ravissans, La Moûche à la Fourmy; faisant de cét ouvrage Une ample Comedie à cent actes divers,

Et dont la scene est l'Univers.

Hommes, Dieux, Animaux, tout y fait quelque rôle;

Jupiter comme un autre : introduisons celuy

Qui porte de sa part aux belles la parole:

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'huy.

Un Bûcheron perdit fon gagne-pain; C'est sa cognée; & la cherchant en vain, Ce sut pitié là-dessus de l'entendre. Il n'avoit pas des outils à revendre.

Sur celuy-cy rouloit tout fon avoir. Ne sçachant donc où mettre son espoir, Sa face estoit de pleurs toute baignée. O ma cognée, ô ma pauvre cognée! S'écrioit-il, Jupiter rend la moy : Je tiendray l'estre encore un coup de toy. Sa plainte fut de l'Olimpe entenduë. Mercure vient. Elle n'est pas perduë, Luy dit ce Dieu, la connoistras-tu bien ? Je crois l'avoir prés d'icy rencontrée. Lors une d'or à l'homme estant montrée, Il répondit, Je n'y demande rien. Une d'argent fuccede à la premiere; Il la refuse. Enfin une de bois. Voilà, dit-il, la mienne cette fois; Je suis content, si j'ay cette derniere. Tu les auras, dit le Dieu, toutes trois. Ta bonne foy sera recompensée. En ce cas là je les prendray, dit-il. L'Histoire en est aussi-tost dispersée. Et boquillons de perdre leur outil, Et de crier pour se le faire rendre. Le Roy des Dieux ne sçait auquel entendre. Son fils Mercure aux criards vient encor, A chacun d'eux il en montre une d'or. Chacun eût crû passer pour une beste De ne pas dire aussi-tost, La voila. Mercure au lieu de donner celle-là, Leur en décharge un grand coup sur la teste. Ne point mentir, estre content du sien, C'est le plus seur : cependant on s'occupe A dire saux pour attraper du bien : Que sert cela? Jupiter n'est pas dupe.





#### II.

## Le Pot de terre & le Pot de fer.

LE Pot de fer proposa Au Pot de terre un voyage. Celuy-cy s'en excusa; Difant qu'il feroit que fage De garder le coin du feu : Car il luy faloit si peu, Si peu, que la moindre chose De son débris seroit cause. Il n'en reviendroit morceau. Pour vous, dit-il, dont la peau Est plus dure que la mienne, Je ne vois rien qui vous tienne. Nous yous mettrons à couvert, Repartit le Pot de fer. Si quelque matiere dure Vous menace d'aventure, Entre deux je passeray, Et du coup vous sauveray. Cette offre le perfuade. Pot de fer son camarade

Se met droit à fes costez.

Mes gens s'en vont à trois pieds
Clopin clopant comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jettez,
Au moindre hoquet qu'ils treuvent.

Le Pot de terre en fouffre : il n'eut pas fait cent pas Que par fon compagnon il fut mis en éclats, Sans qu'il eût lieu de fe plaindre.

Ne nous affocions qu'avecque nos égaux;

Ou bien il nous faudra craindre

Le destin d'un de ces pots.





#### III.

## Le petit Poisson & le Pescheur.

Petit Poisson deviendra grand,
Pourveu que Dieu luy prête vie.

Mais le lascher en attendant,
Je tiens pour moy que c'est solie;
Car de le rattraper, il n'est pas trop certain.
Un Carpeau qui n'estoit encore que fretin,
Fut pris par un Pescheur au bord d'une riviere.
Tout sait nombre, dit l'homme en voyant son butin;
Voila commencement de chere & de session.

Mettons-le en nostre gibeciere. Le pauvre Carpillon luy dit en sa maniere : Que ferez-vous de moy ? je ne sçaurois fournir

Au plus qu'une demy bouchée,
Laissez-moy Carpe devenir:
Je seray par vous repeschée.

Quelque gros partisan m'achetera bien cher.

Au lieu qu'il vous en faut chercher

Peut-estre encor cent de ma taille

Pour faire un plat. Quel plat? croyez-moy; rien qui vaille.

Rien qui vaille? & bien soit, repartit le Pescheur;

Poisson mon bel amy, qui faites le prescheur, Vous irez dans la poesse; & vous avez beau dire, Dés ce soir on vous fera frire.

Un tien vaut, ce dit-on, mieux que deux tu l'auras : L'un est seur, l'autre ne l'est pas.





IV.

#### Les Oreilles du Lievre.

Un animal cornu blessa de quelques coups Le Lion, qui plein de courroux, Pour ne plus tomber en la peine, Bannit des lieux de son domaine Toute beste portant des cornes à son front. Chevres, Beliers, Taureaux auffi-tost délogerent, Daims, & Cerfs de climat changerent; Chacun à s'en aller fut prompt. Un Lievre appercevant l'ombre de ses oreilles, Craignit que quelque inquisiteur N'allast interpreter à cornes leur longueur : Ne les soûtinst en tout à des cornes pareilles. Adieu voisin Grillon, dit-il, je pars d'icy; Mes oreilles enfin seroient cornes aussi : Et quand je les aurois plus courtes qu'une Autruche, Je craindrois mesme encor. Le Grillon repartit. Cornes cela? vous me prenez pour cruche; Ce font oreilles que Dieu fit.

On les fera passer pour cornes, Dit l'animal craintif, & cornes de Licornes. J'auray beau protester; mon dire & mes raisons Iront aux petites Maisons.





V.

## Le Renard ayant la queuë coupée.

Un vieux Renard, mais des plus fins, Grand croqueur de Poulets, grand preneur de Lapins, Sentant fon Renard d'une lieuë, Fut enfin au piege attrapé.

Par grand hazard en estant échapé:
Non pas franc, car pour gage il y laissa fa queuë:
S'estant, dis-je, sauvé sans queuë & tout honteux;
Pour avoir des pareils; (comme il estoit habile)
Un jour que les Renards tenoient conseil entr'eux,
Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
Et qui va balayant tous les sentiers fangeux?
Que nous sert cette queuë? il faut qu'on se la coupe.

Si l'on me croit chacun s'y resoudra.

Vostre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe,
Mais tournez-vous, de grace, & l'on vous répondra.

A ces mots il se sit une telle huée,
Que le pauvre écourté ne pût estre entendu.

Pretendre oster la queuë eût esté temps perdu;

La mode en sût continuée.



#### VI.

#### La Vieille & les deux Servantes.

IL estoit une Vieille ayant deux Chambrieres. Elles filoient si bien, que les sœurs filandieres Ne faisoient que broüiller au prix de celles-cy. La Vieille n'avoit point de plus pressant soucy Que de distribuer aux Servantes leur tasche. Dés que Thetis chassoit Phœbus aux crins dorez, Tourets entroient en jeu, suseaux estoient tirez,

Deçà, delà, vous en aurez;
Point de cesse, point de relâche.
Dés que l'Aurore, dis-je, en son char remontoit;
Un miserable Coq à poinct nommé chantoit.
Aussi-tost nostre Vieille encor plus miserable
S'assubloit d'un jupon crasseux & detestable;
Allumoit une lampe & couroit droit au lit
Où de tout leur pouvoir, de tout leur appetit,

Dormoient les deux pauvres Servantes.
L'une entr'ouvroit un œil; l'autre estendoit un bras;
Et toutes deux tres-mal contentes
Disoient entre leurs dents, Maudit Coq tu mourras,
Comme elles l'avoient dit, la beste fut gripée.

Le Réveille-matin eut la gorge coupée.

Ce meurtre n'amanda nullement leur marché.

Nostre Couple au contraire à peine estoit couché,
Que la Vieille craignant de laisser passer l'heure,
Couroit comme un Lutin par toute sa demeure.

C'est ainsi que le plus souvent,
Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,
On s'ensonce encor plus avant:
Témoin ce Couple & son salaire.

La Vieille au lieu du Coq les sit tomber par là
De Caribde en Sylla.





#### VII.

## Le Satyre & le Passant.

Au fond d'un antre fauvage, Un Satyre & fes enfans, Alloient manger leur potage Et prendre l'écuelle aux dents.

On les eut vûs fur la mousse Luy, sa semme, & maint petit; Ils n'avoient tapis ny housse, Mais tous fort bon appetit.

Pour se sauver de la pluye Entre un Passant morfondu. Au broüet on le convie. Il n'estoit pas attendu.

Son hoste n'eut pas la peine De le semondre deux fois, D'abord avec son haleine Il se réchausse les doits.

Puis fur le mets qu'on luy donne Delicat il fouffle aussi, Le Satyre s'en estonne, Nostre hoste, à quoy bon cecy?

L'un refroidit mon potage; L'autre réchausse ma main. Vous pouvez, dit le Sauvage, Reprendre vostre chemin.

Ne plaife aux Dieux que je couche, Avec vous fous mesme toit. Arriere ceux dont la bouche Souffle le chaud & le froid.





#### VIII.

## Le Cheval & le Loup.

Un certain Loup, dans la faison, Que les tiedes Zephirs ont l'herbe rajeunie, Et que les animaux quittent tous la maison, Pour s'en aller chercher leur vie. Un Loup, dis-je, au fortir des rigueurs de l'hyver, Apperceut un Cheval qu'on avoit mis au vert. Je laisse à penser quelle joye. Bonne chasse, dit-il, qui l'auroit à son croc. Eh! que n'es-tu Mouton? car tu me ferois hoc: Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proye. Rusons donc. Ainsi dit, il vient à pas comptez; Se dit écolier d'Hippocrate: Qu'il connoist les vertus & les proprietez De tous les fimples de ces prez : Ou'il sçait guerir sans qu'il se flate, Toutes fortes de maux. Si Dom Coursier vouloit Ne point celer sa maladie; Luy Loup gratis le gueriroit.

> Car le voir en cette prairie Paistre ainsi sans estre lié,

Témoignoit quelque mal selon la Medecine.

J'ay, dit la Beste chevaline, Une apostume sous le pied.

Mon fils, dit le Docteur, il n'est point de partie Susceptible de tant de maux.

J'ay l'honneur de fervir Nosseigneurs les Chevaux; Et fais aussi la Chirurgie.

Mon galand ne fongeoit qu'à bien prendre fon temps, Afin de haper fon malade.

L'autre qui s'en doutoit luy lasche une ruade, Qui vous luy met en marmelade Les mandibules & les dents.

C'est bien fait (dit le Loup en soy-mesme sort triste) Chacun à son métier doit toûjours s'attacher.

> Tu veux faire icy l'Arboriste, Et ne sus jamais que Boucher.



1.



#### IX.

## Le Laboureur & ses Enfans.

Travaillez, prenez de la peine.
C'est le fonds qui manque le moins.
Un riche Laboureur fentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfans, leur parla sans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'heritage,
Que nous ont laissé nos parens.

Un tresor est caché dedans.

Je ne sçais pas l'endroit; mais un peu de courage Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout. Remuez vostre champ dés qu'on aura fait l'Oust. Creusez, foüillez, bêchez, ne laissez nulle place Où la main ne passe & repasse.

Le pere mort, les fils vous retournent le champ, Deçà, delà, par tout; si bien qu'au bout de l'an Il en rapporta davantage.

D'argent, point de caché. Mais le Pere fut fage De leur montrer avant sa mort, Que le travail est un tresor.



#### х.

## La Montagne qui accouche.

Une Montagne en mal d'enfant
Jettoit une clameur si haute,
Que chacun au bruit accourant
Crût qu'elle accoucheroit, sans faute,
D'une Cité plus grosse que Paris;
Elle accoucha d'une Souris.

Quand je fonge à cette Fable,
Dont le recit est menteur
Et le sens est veritable,
Je me figure un auteur,
Qui dit: Je chanteray la guerre
Que firent les Titans au Maistre du tonnerre.
C'est promettre beaucoup; mais qu'en sort-il souvent?
Du vent.





#### XI.

## La Fortune & le jeune Enfant.

Sur le bord d'un puits tres-profond, Dormoit étendu de son long Un Enfant alors dans ses classes. Tout est aux écoliers couchette & matelas. Un honneste homme en pareil cas Auroit fait un faut de vingt braffes. Prés de là tout heureusement La Fortune passa, l'éveilla doucement, Luy difant, Mon mignon, je vous fauve la vie. Soyez une autre fois plus sage, je vous prie. Si vous fussiez tombé, l'on s'en fust pris à moy; Cependant c'estoit vostre faute. Je vous demande en bonne foy Si cette imprudence si haute Provient de mon caprice. Elle part à ces mots. Pour moy j'approuve fon propos. Il n'arrive rien dans le monde Qu'il ne faille qu'elle en réponde. Nous la faifons de rous Echos.

Elle est prise à garand de toutes avantures.

Est-on sot, étourdy, prend-on mal ses mesures?

On pense en estre quitte en accusant son sort.

Bref la Fortune a toûjours tort.





#### XII.

#### Les Medecins.

Le Medecin Tant-pis alloit voir un malade, Que visitoit aussi son confrere Tant-mieux, Ce dernier esperoit, quoy que son camarade Soûtinst que le gisant iroit voir ses ayeux. Tous deux s'estant trouvez differens pour la cure, Leur malade paya le tribut à Nature; Apres qu'en ses conseils Tant-pis eut esté crû. Ils triomphoient encor sur cette maladie. L'un disoit, Il est mort, je l'avois bien prevû. S'il m'eust crû, disoit l'autre, il seroit plein de vie.





#### XIII.

## La Poule aux œufs d'or.

L'Avarice perd tout en voulant tout gagner.

Je ne veux pour le témoigner

Que celuy dont la Poule, à ce que dit la Fable,

Pondoit tous les jours un œuf d'or.

Il crut que dans son corps elle avoit un tresor.

Il la tua, l'ouvrit, & la trouva semblable

A celles dont les œufs ne luy rapportoient rien,

S'estant luy-mesme osté le plus beau de son bien.

Belle leçon pour les gens chiches:

Pendant ces derniers temps combien en a-t-on veus,

Qui du soir au matin sont pauvres devenus

Pour vouloir trop tost estre riches?



## GIRGI SARTOR (C)

#### XIV.

## L'Asne portant des Reliques.

Un Baudet chargé de Reliques,
S'imagina qu'on l'adoroit.
Dans ce penser il se quarroit,
Recevant comme siens l'Encens & les Cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur, & luy dit:
Maistre Baudet, ostez-vous de l'esprit
Une vanité si solle.
Ce n'est pas vous, c'est l'Idole
A qui cét honneur se rend,
Et que la gloire en est deuë.
D'un Magistrat ignorant,
C'est la robe qu'on saluë.





#### XV.

## Le Cerf & la Vigne.

Un Cerf à la faveur d'une Vigne fort haute, Et telle qu'on en void en de certains climats, S'estant mis à couvert, & sauvé du trépas; Les Veneurs pour ce coup croyoient leurs chiests en faute. Ils les rappellent donc. Le Cerf hors de danger Broute sa bienfaitrice, ingratitude extrême! On l'entend, on retourne, on le fait déloger,

Il vient mourir en ce lieu mesme.

J'ay merité, dit-il, ce juste chastiment :

Prositez-en ingrats. Il tombe en ce moment.

La Meute en fait curée. Il luy sut inutile

De pleurer aux Veneurs à sa mort arrivez.

Vraye image de ceux qui profanent l'azile

Qui les a conservez.





#### XVI.

## Le Serpent & la Lime.

On conte qu'un Serpent voisin d'un Horloger (C'estoit pour l'Horloger un mauvais voisinage) Entra dans sa boutique, & cherchant à manger N'y rencontra pour tout potage

Qu'une Lime d'acier qu'il se mit à ronger. Cette Lime luy dit, sans se mettre en colere,

Pauvre ignorant! & que pretends-tu faire?

Tu te prends à plus dur que toy.

Petit Serpent à teste folle,

Plustost que d'emporter de moy

Seulement le quart d'un obole,

Tu te romprois toutes les dents.

Je ne crains que celles du temps.

Cecy s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui n'estant bons à rien cherchez sur tout à mordre,
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.



#### XVII.

#### Le Lievre & la Perdrix.

 $I_{
m L}$  ne se faut jamais moquer des miserables: Car qui peut s'asseurer d'estre toûjours heureux?

Le fage Esope dans ses Fables Nous en donne un exemple ou deux. Celuy qu'en ces Vers je propose, Et les siens, ce sont mesme chose.

Le Lievre & la Perdrix concitoyens d'un champ, Vivoient dans un estat ce semble assez tranquille :

Quand une Meute s'approchant Oblige le premier à chercher un azile.

Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en defaut;

Sans mesme en excepter Brifaut.

Enfin il se trahit luy-mesme

Par les esprits sortans de son corps échauffé.

Miraut sur leur odeur ayant philosophé

Conclut que c'est son Lievre; & d'une ardeur extrême

Il le pousse; & Rustaut qui n'a jamais menti,

Dit que le Lievre est reparti.

Le pauvre mal-heureux vient mourir à fon giste.

La Perdrix le raille, luy dit:

Tu te vantois d'estre si viste: Qu'as-tu fait de tes pieds? Au moment qu'elle rit, Son tour vient; on la trouve. Elle croit que ses aisles La sçauront garentir à toute extremité:

> Mais la pauvrette avoit compté Sans l'Autour aux ferres cruelles.





#### XVIII.

# L'Aigle & le Hibou.

L'AIGLE & le Chat-huant leurs querelles cefferent:

Et firent tant qu'ils s'embrasserent.

L'un jura foy de Roy, l'autre foy de Hibou,

Qu'ils ne se goberoient leurs petits peu ny prou.

Connoissez-vous les miens ? dit l'Oiseau de Minerve.

Non, dit l'Aigle. Tant pis reprit le triste oiseau. Je crains en ce cas pour leur peau :

C'est hazard si je les conserve.

Comme vous estes Roy, vous ne considerez Qui ny quoy: Rois & Dieux mettent, quoy qu'on leur die, Tout en mesme categorie.

Adieu mes nourriçons si vous les rencontrez.

Peignez-les-moy, dit l'Aigle, ou bien me les montrez.

Je n'y toucheray de ma vie.

Le Hibou repartit : Mes petits font mignons, Beaux, bien faits, & jolis fur tous leurs compagnons.

Vous les reconnoistrez sans peine à cette marque.

N'allez pas l'oublier; retenez-la si bien

Que chez moy la maudite Parque N'entre point par vostre moyen.

Il avint qu'au Hibou Dieu donna geniture. De façon qu'un beau foir qu'il estoit en pasture,

Nostre Aigle apperceut d'avanture,
Dans les coins d'une roche dure,
Ou dans les trous d'une mazure,
(Je ne sçais pas lequel des deux)
De petits monstres fort hideux,

Rechignez, un air trifte, une voix de Megere. Ces enfans ne font pas, dit l'Aigle, à nostre amy : Croquons-les. Le galand n'en sit pas à demy. Ses repas ne sont point repas à la legere. Le Hibou de retour ne trouve que les pieds De ses chers nourriçons, helas! pour toute chose. Il se plaint, & les Dieux sont par luy suppliez De punir le brigand qui de son deüil est cause. Quelqu'un luy dit alors : N'en accuse que toy,

Ou plustost la commune loy Qui veut qu'on trouve son semblable Beau, bien fait, & sur tous aimable.

Tu fis de tes enfans à l'Aigle ce portrait, En avoient-ils le moindre trait?





## XIX.

## Le Lion s'en allant en guerre.

LE Lion dans sa teste avoit une entreprise.

Il tint conseil de guerre; envoya ses Prévosts;

Fit avertir les animaux:

Tous furent du dessein; chacun selon sa guise.

L'Elephant devoit fur fon dos Porter l'attirail necessaire, Et combatre à son ordinaire: L'Ours s'apprester pour les assauts:

Le Renard ménager de secrettes pratiques:
Et le Singe amuser l'ennemy par ses tours.
Renvoyez, dit quelqu'un, les Asnes qui sont lourds;
Et les Lievres sujets à des terreurs paniques.
Point du tout, dit le Roy, je les veux employer.
Nostre troupe sans eux ne seroit pas complete.
L'Asne effraira les gens nous servant de trompete;
Et le Lievre pourra nous servir de courrier.

Le Monarque prudent & fage
De ses moindres sujets sçait tirer quelque usage,
Et connoist les divers talens:
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.



## XX.

## L'Ours & les deux compagnons.

DEUX compagnons pressez d'argent, A leur voisin Fourreur vendirent La peau d'un Ours encor vivant; Mais qu'ils tuëroient bien-tost, du moins à ce qu'ils dirent. C'estoit le Roy des Ours au compte de ces gens. Le Marchand à sa peau devoit faire fortune. Elle garentiroit des froids les plus cuifans. On en pourroit fourrer plustost deux robes qu'une. Dindenaut prisoit moins ses Moutons qu'eux leur Ours. Leur, à leur compte, & non à celuy de la Beste. S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours, Ils conviennent de prix, & se mettent en queste; Trouvent l'Ours qui s'avance, & vient vers eux au trot. Voila mes gens frappez comme d'un coup de foudre. Le marché ne tint pas; il falut le resoudre : D'interests contre l'Ours, on n'en dit pas un mot. L'un des deux Compagnons grimpe au faiste d'un arbre : L'autre plus froid que n'est un marbre, Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent; Ayant quelque-part ouy dire,

Que l'Ours s'acharne peu souvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut, ny ne respire.
Seigneur Ours, comme un sot, donna dans ce panneau.
Il void ce corps gisant, le croit privé de vie,

Et de peur de supercherie
Le tourne, le retourne, approche son museau,

Flaire aux passages de l'haleine.
C'est, dit-il, un cadavre: Ostons-nous, car il sent.
A ces mots l'Ours s'en va dans la forest prochaine.
L'un de nos deux Marchands de son arbre descend;
Court à son compagnon; luy dit que c'est merveille,
Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
Et bien, ajoûta-t-il, la peau de l'animal?

Mais que t'a-t-il dit à l'oreille?

Car il s'approchoit de bien prés,
Te retournant avec sa ferre.
Il m'a dit qu'il ne faut jamais

Vendre la peau de l'Ours qu'on ne l'ait mis par terre.





## XXI.

# L'Asne vestu de la peau du Lion.

DE la peau du Lion l'Afne s'étant vestu

Estoit craint par tout à la ronde.

Et bien qu'animal sans vertu,

Il faisoit trembler tout le monde.

Un petit bout d'oreille échappé par mal-heur

Découvrit la sourbe & l'erreur.

Ceux qui ne sçavoient pas la ruse & la malice, S'estonnoient de voir que Martin Chassast les Lions au moulin.

Martin fit alors fon office.

Force gens font du bruit en France
Par qui cét Apologue est rendu familier.
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.





# LIVRE SIXIÉME.

FABLE I.

Le Pâtre & le Lion.

II.

Le Lion & le Chasseur.

Le plus simple animal nous y tient lieu de maistre. Une Morale nuë apporte de l'ennuy: Le conte fait passer le precepte avec luy.

En ces sortes de seinte il faut instruire & plaire; Et conter pour conter me semble peu d'affaire. C'est par cette raison qu'égayant leur esprit Nombre de gens sameux en ce genre ont écrit. Tous ont suy l'ornement & le trop d'étenduë. On ne voit point chez eux de parole perduë.

Phedre estoit si succint qu'aucuns l'en ont blâmé.

Esope en moins de mots s'est encore exprimé.

Mais sur tous certain Grec\* rencherit & se pique

D'vne élegance laconique.

Il renserme toûjours son conte en quatre Vers;
Bien ou mal, je le laisse à juger aux experts.
Voyons-le avec Esope en un sujet semblable.
L'un ameine un Chasseur, l'autre un Pâtre en sa Fable.
J'ay suivy leur projet quant à l'évenement,
Y cousant en chemin quelque trait seulement.
Voicy comme à peu prés Esope le raconte.



Un Pâtre à ses Brebis trouvant quelque méconte, Voulut à toute sorce attraper le Larron. Il s'en va prés d'un antre, & tend à l'environ Des lags à prendre Loups, soupçonnant cette engeance.

Avant que partir de ces lieux, Si tu fais, disoit-il, ô Monarque des Dieux, Que le drosse à ces lags se prenne en ma presence,

Et que je goûte ce plaisir, Parmy vingt Veaux je veux choisir Le plus gras, & t'en saire offrande.

A ces mots fort de l'antre un Lion grand & fort. Le Pâtre se tapit, & dit à demy mort,

<sup>\*</sup> Gabrias.

Que l'homme ne sçait guere, helas! ce qu'il demande!
Pour trouver le Larron qui détruit mon troupeau,
Et le voir en ces laqs pris avant que je parte,
O Monarque des Dieux, je t'ay promis un Veau;
Je te promets un Bœuf si tu sais qu'il s'écarte.
C'est ainsi que l'a dit le principal Auteur:
Passons à son imitateur.

Un Fanfaron amateur de la chasse,
Venant de perdre un Chien de bonne race,
Qu'il soupçonnoit dans le corps d'un Lion,
Vid un Berger. Enseigne-moy de grace
De mon voleur, luy dit-il, la maison;
Que de ce pas je me fasse raison.
Le Berger dit, C'est vers cette montagne.
En luy payant de tribut un Mouton
Par chaque mois, j'erre dans la campagne
Comme il me plaist, & je suis en repos.
Dans le moment qu'ils tenoient ces propos,
Le Lion sort, & vient d'un pas agile.
Le Fansaron aussi-tost d'esquiver.
O Jupiter, montre-moy quelque azile,
S'écria-t-il, qui me puisse sortes.

La vraye épreuve de courage N'est que dans le danger que l'on touche du doigt. Tel le cherchoit, dit-il, qui changeant de langage S'enfüit aussi-tost qu'il le void.



#### III.

#### Phæbus & Borée.

Borée & le Soleil virent un voyageur Qui s'étoit muny par bon-heur Contre le mauvais temps. (On entroit dans l'Automne, Quand la précaution aux voyageurs est bonne : Il pleut; le Soleil luit; & l'écharpe d'Iris Rend ceux qui fortent avertis Qu'en ces mois le manteau leur est fort necessaire. Les Latins les nommoient douteux pour cette affaire.) Nostre homme s'estoit donc à la pluye attendu. Bon manteau bien doublé; bonne étoffe bien forte. Celuy-cy, dit le Vent, prétend avoir pourveu A tous les accidens; mais il n'a pas préveu Que je sçauray souffler de sorte, Ou'il n'est bouton qui tienne : il faudra, si je veux, Oue le manteau s'en aille au diable. L'ébatement pourroit nous en estre agreable : Vous plaist-il de l'avoir? Et bien gageons nous deux (Dit Phœbus) sans tant de paroles, A qui plustost aura dégarny les épaules

Du Cavalier que nous voyons.

Commencez: Je vous laisse obscurcir mes rayons. Il n'en falut pas plus. Nostre sousseur à gage Se gorge de vapeurs, s'enste comme un ballon;

Fait un vacarme de demon; Siffle, fouffle, tempeste, & brise en son passage Main toit qui n'en peut mais, fait perir main bateau; Le tout au sujet d'un manteau.

Le Cavalier eut foin d'empescher que l'orage Ne se pût engoufrer dedans.

Cela le préserva : le vent perdit son temps : Plus il se tourmentoit, plus l'autre tenoit serme : Il eut beau faire agir le colet & les plis.

> Si-tost qu'il fut au bout du terme Qu'à la gageure on avoit mis, Le Soleil dissipe la nuë:

Recrée, & puis penetre enfin le Cavalier; Sous fon balandras fait qu'il fuë; Le contraint de s'en dépoüiller.

Encor'n'usa-t-il pas de toute sa puissance. Plus fait douceur que violence.





#### IV.

## Jupiter & le Métayer.

JUPITER eut jadis une ferme à donner.

Mercure en fit l'annonce; & gens se presenterent,

Firent des offres, écouterent:

Ce ne fut pas fans bien tourner.

L'un alleguoit que l'heritage

Estoit frayant & rude, & l'autre un autre si.

Pendant qu'ils marchandoient ainsi,

Un d'eux le plus hardy, mais non pas le plus sage,

Promit d'en rendre tant, pourveu que Jupiter

Le laissast disposer de l'air,

Luy donnast saison à sa guise,
Qu'il eust du chaud, du froid, du beau-temps, de la bise,
Ensin du sec & du moüillé,
Aussi-tost qu'il auroit baaillé.

Jupiter y confent. Contract passé; nostre homme
Tranche du Roy des airs, pleut, vente, & fait en somme
Un climat pour luy seul : ses plus proches voisins
Ne s'en sentoient non plus que les Ameriquains.
Ce fut leur avantage; ils eurent bonne année,
Pleine moisson, pleine vinée.

Monsieur le Receveur fut tres-mal partagé.

L'an suivant voila tout changé. Il ajuste d'une autre sorte La temperature des Cieux.

Son champ ne s'en trouve pas mieux.

Celuy de ses voisins fructifie & rapporte.

Que fait-il? il recourt au Monarque des Dieux :

Il confesse son imprudence.

Jupiter en usa comme un Maistre fort doux.

Concluons que la Providence

Sçait ce qu'il nous faut, mieux que nous.





#### V.

## Le Cochet, le Chat & le Souriçeau.

Un Souriçeau tout jeune, & qui n'avoit rien veu, Fut presque pris au dépourveu. Voicy comme il conta l'avanture à sa mere. J'avois franchy les Monts qui bornent cét Etat; Et trotois comme un jeune Rat Qui cherche à se donner carriere. Lors que deux animaux m'ont arresté les yeux; L'un doux, benin & gracieux; Et l'autre turbulent & plein d'inquietude. Il a la voix perçante & rude; Sur la teste un morceau de chair; Une forte de bras dont il s'éleve en l'air, Comme pour prendre sa volée; La queuë en panache étalée. Or c'estoit un Cochet dont nostre Souriceau Fit à sa mere le tableau, Comme d'un animal venu de l'Amerique. Il se batoit, dit-il, les flanes avec ses bras, Faisant tel bruit & tel fracas, Que moy, qui grace aux Dieux de courage me pique, En ay pris la fuite de peur, Le maudissant de tres-bon cœur. Sans luy j'aurois fait connoissance Avec cet animal qui m'a semblé si doux.

Il est velouté comme nous,

Marqueté, longue queuë, une humble contenance; Un modeste regard, & pourtant l'œil luisant:

Je le crois fort sympatisant

Avec messieur's les Rats; car il a des oreilles En figure aux nostres pareilles.

Je l'allois aborder; quand d'un son plein d'éclat L'autre m'a fait prendre la fuite.

Mon fils, dit la Souris, ce doucet est un Chat,
Qui fous son minois hypocrite
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté.
L'autre animal tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-estre à nos repas.

Quant au Chat; c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.

Garde-toy tant que tu vivras

De juger des gens sur la mine.





#### VI.

# Le Renard, le Singe & les Animaux.

Les Animaux, au deceds d'un Lion, En son vivant Prince de la contrée, Pour faire un Roy s'affemblerent, dit-on. De son étuy la couronne est tirée. Dans une chartre un Dragon la gardoit. Il se trouva que sur tous essayée A pas un d'eux elle ne convenoit. Plusieurs avoient la teste trop menuë, Aucuns trop groffe, aucuns mesme cornuë. Le Singe aussi sit l'épreuve en riant, Et par plaisir la Tiare essayant, Il fit autour force grimaceries, Tours de souplesse, & mille singeries : Passa dedans ainsi qu'en un cerceau. Aux Animaux cela sembla si beau, Qu'il fut éleu : chacun luy fit hommage. Le Renard seul regretta son suffrage; Sans toutefois montrer fon fentiment. Quand il eut fait son petit compliment; Il dit au Roy. Je sçais, Sire, une cache;

Et ne crois pas qu'autre que moy la sçache. Or tout tresor par droit de Royauté Appartient, Sire, à vostre Majesté.
Le nouveau Roy baaille apres la Finance.
Luy-même y court pour n'être pas trompé.
C'estoit un piege: il y su attrapé.
Le Renard dit au nom de l'assistance:
Pretendrois-tu nous gouverner encor,
Ne sçachant pas te conduire toy-mesme?
Il sut démis: & l'on tomba d'accord
Qu'à peu de gens convient le Diadême.





#### VII.

# Le Mulet se vantant de sa Genealogie.

Le Mulet d'un Prelat se piquoit de noblesse;

Et ne parloit incessamment
Que de sa mere la Jument,
Dont il contoit mainte proüesse.

Elle avoit fait cecy, puis avoit esté là.
Son fils pretendoit pour cela,
Qu'on le dût mettre dans l'Histoire.

Il eût crù s'abaisser servant un Medecin.
Estant devenu vieux on le mit au Moulin.
Son pere l'Asne alors luy revint en memoire.

Quand le mal-heur ne feroit bon Qu'à mettre un fot à la raifon, Toùjours feroit-ce à juste cause Qu'on le dit bon à quelque chose.





## VIII.

# Le Vieillard & l'Asne.

V<sub>N</sub> Vieillard fur fon Afne apperceut en paffant
Un pré plein d'herbe & fleuriffant.

Il y làche fa beste, & le Grison se ruë
Au travers de l'herbe menuë,
Se veautrant, gratant, & frotant,
Gambadant, chantant, & broutant,
Et faisant mainte place nette.
L'ennemy vient sur l'entrefaite,
Fuyons, dit alors le Vieillard,
Pourquoy répondit le paillard,
Me fera-t-on porter double bast, double charge l'Non pas, dit le Vieillard qui prit d'abord le large.
Et que m'importe donc, dit l'Asne, à qui je sois l'Sauvez-vous, & me laissez paistre:
Nostre ennemy c'est nostre maistre:



Je vous le dis en bon François.



#### IX.

# Le Cerf se voyant dans l'Eau.

Dans le crystal d'une fontaine, Un Cerf se mirant autrefois, Louoit la beauté de son bois. Et ne pouvoit qu'avecque peine Souffrir ses jambes de fuseaux, Dont il voyoit l'objet se perdre dans les eaux. Quelle proportion de mes pieds à ma teste? Disoit-il en voyant leur ombre avec douleur : Des taillis les plus hauts mon front atteint le faisle : Mes pieds ne me font point d'honneur. Tout en parlant de la forte, Un Limier le fait partir; Il tasche à se garentir; Dans les forests il s'emporte. Son bois dommageable ornement, L'arrestant à chaque moment, Nuit à l'office que luy rendent

Ses pieds, de qui ses jours dépendent.

Que le Ciel luy fait tous les ans.

Il fe dedit alors, & maudit les presens

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile; Et le beau souvent nous détruit. Cerf blasme ses pieds qui le rendent agile: Il estime un bois qui luy nuit.





X.

## Le Lievre & la Tortuë.

Rien ne fert de courir; il faut partir à point. Le Lievre & la Tortuë en font un témoignage. Gageons, dit celle-cy, que vous n'atteindrez point Si-tost que moy ce but. Si-tost à estes-vous sage à

Repartit l'animal leger.

Ma commere il vous faut purger Avec quatre grains d'ellebore. Sage ou non, je parie encore.

Ainsi fut fait: & de tous deux

On mit prés du but les enjeux.

Sçavoir quoy; ce n'est pas l'affaire : Ny de quel juge l'on convint.

Nostre Lievre n'avoit que quatre pas à faire; J'entends de ceux qu'il fait lors que prest d'estre atteint Il s'éloigne des chiens, les renvoye aux Calendes,

Et leur fait arpenter les Landes.

Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir, & pour écouter
D'où vient le vent; il laisse la Tortuë
Aller son train de Senateur,

Elle part, elle s'évertuë:
Elle se haste avec lenteur.

Luy cependant méprise une telle victoire;
Tient la gageure à peu de gloire;
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose,
Il s'amuse à toute autre chose
Qu'à la gageure. A la fin quand il vid
Que l'autre touchoit presque au bout de la carriere;
Il partit comme un trait; mais les élans qu'il sit
Furent vains; la Tortuë arriva la premiere.

Hé bien, luy cria-t-elle, avois-je pas raison?
Dequoy vous sert vostre vîtesse?
Moy l'emporter! & que seroit-ce
Si vous portiez une maison?





#### XI.

# L'Asne & ses Maistres.

L'ASNE d'un Jardinier fe plaignoit au destin De ce qu'on le faisoit lever devant l'Aurore. Les Coqs, luy disoit-il, ont beau chanter matin; Je suis plus matineux encore.

Et pourquoy? pour porter des herbes au marché. Belle necessité d'interrompre mon somme!

Le fort de sa plainte touché
Luy donne un autre Maistre; & l'Animal de somme
Passe du Jardinier aux mains d'un Corroyeur.
La pesanteur des peaux, & leur mauvaise odeur,
Eurent bien-tost choqué l'impertinente Beste.
J'ay regret, disoit-il, à mon premier Seigneur.

Encor quand il tournoit la teste,
J'attrapois, s'il m'en souvient bien,
Quelque morceau de chou qui ne me coûtoit rien.
Mais ici, point d'aubeine; ou si j'en ay quelqu'une,
C'est de coups. Il obtint changement de fortune,
Et sur l'estat d'un Charbonnier

Il fut couché tout le dernier.
Autre plainte. Quoy donc, dit le Sort en colere,

Ce Baudet-cy m'occupe autant Que cent Monarques pourroient faire. Croit-il estre le seul qui ne soit pas content? N'ay-je en l'esprit que son affaire?

Le fort avoit raison; tous gens sont ainsi faits:

Nostre condition jamais ne nous contente:

La pire est toûjours la presente.

Nous fatiguons le Ciel à force de placets.

Qu'à chacun Jupiter accorde sa requeste,

Nous luy romprons encor la teste.





#### XII.

#### Le Soleil & les Grenoüilles.

Aux nopces d'un Tyran tout le Peuple en liesse
Noyoit son soucy dans les pots.

Esope seul trouvoit que les gens estoient sots
De témoigner tant d'allegresse.

Le Soleil, disoit-il, eut dessein autresois
De songer à l'Hymenée.

Aussi-tost on oûit d'une commune voix
Se plaindre de leur dessinée
Les Citoyennes des étangs.

Que ferons-nous s'il luy vient des enfans?

Dirent-elles au Sort, un feul Soleil à peine

Se peut fouffrir. Une demy-douzaine

Mettra la Mer à fec & tous fes habitans.

Adieu joncs & marests: Nostre race est détruite.

Bien-tost on la verra reduite

A l'eau du Styx. Pour un pauvre Animal, Grenoüilles à mon sens ne raisonnoient pas mal.



#### XIII.

# Le Villageois & le Serpent.

E sope conte qu'un Manant Charitable autant que peu fage, Un jour d'Hyver se promenant A l'entour de son heritage,

Apperçût un Serpent fur la neige étendu, Transi, gelé, perclus, immobile rendu,

N'ayant pas à vivre un quart d'heure. Le Villageois le prend, l'emporte en fa demeure, Et fans confiderer quel fera le loyer

> D'une action de ce merite, Il l'étend le long du foyer, Le réchauffe, le ressuscite.

L'Animal engourdy fent à peine le chaud, Que l'ame luy revient avecque la colere. Il leve un peu la teste, & puis sissile aussi-tost, Puis fait un long reply, puis tâche à faire un faut Contre son bienfaiteur, son sauveur, & son pere. Ingrat, dit le Manant, voila donc mon salaire? Tu mourras. A ces mots, plein d'un juste courroux Il vous prend sa cognée, il vous tranche la Beste, Il fait trois Serpens de deux coups, Un tronçon, la queuë, & la teste. L'insecte sautillant cherche à se reünir, Mais il ne pût y parvenir.

> Il est bon d'estre charitable: Mais envers qui, c'est là le poinct. Quant aux ingrats, il n'en est point Qui ne meure ensin miserable.





#### XIV.

#### Le Lion malade & le Renard.

DE par le Roy des Animaux Oui dans fon antre estoit malade, Fut fait sçavoir à ses vassaux Que chaque espece en ambassade Envoyast gens le visiter: Sous promesse de bien traiter Les Deputez, eux & leur fuite; Foy de Lion tres-bien écrite. Bon passe-port contre la dent; Contre la griffe tout autant. L'Edit du Prince s'execute. De chaque espece on luy députe. Les Renards gardant la maison, Un d'eux en dit cette raison. Les pas empraints sur la poussière, Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour, Tous fans exception regardent sa taniere;

Pas un ne marque de retour.

Cela nous met en méfiance.

Que fa Majesté nous dispense.

Grammercy de son passe-port. Je le crois bon: mais dans cét antre Je vois fort bien comme l'on entre. Et ne vois pas comme on en sort.



# GRANGE COMO

## XV.

# L'Oifeleur, l'Autour, & l'Aloüette.

Les injustices des pervers
Servent souvent d'excuse aux nostres.
Telle est la loy de l'Univers:

Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres. Un Manant au miroir prenoit des Oisillons. Le fantosme brillant attire une Aloüette.

Aussi-tost un Autour planant sur les sillons,

Descend des airs, fond, & se jette Sur celle qui chantoit, quoy que prés du tombeau. Elle avoit évité la perside machine, Lors que se rencontrant sous la main de l'oiseau

Elle fent fon ongle maline.

Pendant qu'à la plumer l'Autour est occupé, Luy-mesme sous les rets demeure envelopé. Oiseleur laisse-moy, dit-il en son langage;

Je ne t'ay jamais fait de mal.

L'Oiseleur repartit : Ce petit animal
T'en avoit-il fait davantage?



## XVI.

# Le Cheval & l'Asne.

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir.

Si ton voisin vient à mourir,

C'est sur toy que le fardeau tombe.

Un Asne accompagnoit un Cheval peu courtois,
Celuy-cy ne portant que son simple harnois,
Et le pauvre Baudet si chargé qu'il succombe.

Il pria le Cheval de l'aider quelque peu:
Autrement il mourroit devant qu'estre à la ville.
La priere, dit-il, n'en est pas incivile:
Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu.
Le Cheval resusa, sit une petarrade;
Tant qu'il vid sous le faix mourir son camarade,

Et reconnut qu'il avoit tort.

Et reconnut qu'il avoit tort. Du Baudet en cette avanture, On luy fit porter la voiture, Et la peau par dessus encor.



#### XVII.

Le Chien qui lâche sa proye pour l'ombre.

CHACUN se trompe icy bas.
On void courir apres l'Ombre
Tant de sous, qu'on n'en sçait pas
La pluspart du temps le nombre.

Au Chien dont parle Esope il faut les renvoyer. Ce Chien voyant sa proye en l'eau representée, La quitta pour l'image, & pensa se noyer; La riviere devint tout d'un coup agitée.

> A toute peine il regagna les bords, Et n'eut ny l'ombre ny le corps.





#### XVIII.

## Le Chartier embourbé.

LE Phaëton d'une voiture à foin Vid fon char embourbé. Le pauvre homme estoit loin De tout humain secours. C'estoit à la campagne Pres d'un certain canton de la basse Bretagne Appellé Quimpercorentin. On sçait assez que le destin Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage. Dieu nous préserve du voyage. Pour venir au Chartier embourbé dans ces lieux; Le voila qui deteste & jure de son mieux, Pestant en sa fureur extrême Tantost contre les trous, puis contre ses chevaux, Contre fon char, contre luy-mesme. Il invoque à la fin le Dieu dont les travaux Sont si celebres dans le monde. Hercule, luy dit-il, aide-moy; si ton dos A porté la machine ronde, Ton bras peut me tirer d'icy.

Sa priere estant faite, il entend dans la nuë Une voix qui luy parle ainsi: Hercule veut qu'on fe remuë,
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achopement qui te retient.
Ofte d'autour de chaque rouë
Ce mal-heureux mortier, cette maudite bouë,
Qui jufqu'à l'aiffieu les enduit.

Pren ton pic, & me romps ce caillou qui te nuit.

Comble-moycette orniere. As-tu fait? Oüy, dit l'homme.

Or bien je vas t'aider, dit la voix: pren ton foüet.

Je l'ay pris. Qu'est-cecy? mon char marche à souhait.

Hercule en soit loüé. Lors la voix: Tu vois comme

Tes chevaux aisément se sont tirez de là.

Aide-toy, le Ciel t'aidera.





#### XIX.

#### Le Charlatan.

LE monde n'a jamais manqué de Charlatans. Cette science de tout temps Fut en Professeurs tres-fertile. Tantost l'un en Theatre affronte l'Acheron: Et l'autre affiche par la ville Ou'il est un Passe Ciceron. Un des derniers se vantoit d'estre En Eloquence si grand maistre, Qu'il rendroit disert un badaut, Un manant, un rustre, un lourdaut, Oüy, Messieurs, un lourdaut; un Animal, un Asne: Que l'on m'ameine un Afne, un Afne renforcé; Je le rendray maistre passé; Et veux qu'il porte la foutane. Le Prince sceut la chose : il manda le Rheteur. J'ay, dit-il, en mon écurie Un fort beau Roussin d'Arcadie: J'en voudrois faire un Orateur. Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord nôtre homme. On luy donna certaine fomme.

Il devoit au bout de dix ans Mettre fon Afne fur les bancs : Sinon il confentoit d'estre en place publique Guindé la hare au col, étranglé court & net,

> Ayant au dos fa Rhetorique, Et les oreilles d'un Baudet.

Quelqu'un des Courtisans luy dit qu'à la potence Il vouloit l'aller voir; & que pour un pendu Il auroit bonne grace, & beaucoup de prestance : Sur tout qu'il se souvinst de faire à l'affistance Un discours où son art sût au long étendu; Un discours pathetique, & dont le formulaire

Servist à certains Cicerons
Vulgairement nommez larrons.
L'autre reprit: Avant l'affaire
Le Roy, l'Asne, ou moy nous mourrons

Il avoit raifon. C'est folie
De compter sur dix ans de vie.
Soyons bien beuvans, bien mangeans,
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.





### XX.

# La Discorde.

La Deesse Discorde ayant brouillé les Dieux, Et fait un grand procés là haut pour une pomme; On la fit déloger des Cieux. Chez l'Animal qu'on appelle Homme On la receut à bras ouverts, Elle, & Que-si que-non son frere, Avecque Tien-&-mien fon pere. Elle nous fit l'honneur en ce bas Univers De preferer nostre Hemisphere A celuy des mortels qui nous sont opposez : Gens groffiers, peu civilifez, Et qui se mariant sans Prestre & sans Notaire, De la Discorde n'ont que faire. Pour la faire trouver aux lieux où le besoin Demandoit qu'elle fût presente, La Renommée avoit le soin De l'avertir ; & l'autre diligente Couroit viste aux debats, & prevenoit la paix, Faisoit d'une etincelle un feu long à s'éteindre. La Renommée enfin commença de se plaindre

Que l'on ne luy trouvoit jamais
De demeure fixe & certaine.

Bien fouvent l'on perdoit à la chercher fa peine.
Il faloit donc qu'elle eust un sejour affecté,
Un sejour d'où l'on pûst en toutes les familles
L'envoyer à jour arresté.

Comme il n'estoit alors aucun Convent de Filles,
On y trouva difficulté.
L'Auberge ensin de l'Hymenée

Luy fut pour maison assinée.





#### XXI.

# La jeune Veuve.

LA perte d'un époux ne va point sans soûpirs. On fait beaucoup de bruit, & puis on se console. Sur les aisles du temps la tristesse s'envole;

Le temps rameine les plaisirs. Entre la Veuve d'une année, Et la Veuve d'une journée,

La difference est grande. On ne croiroit jamais Que ce fust la mesme personne.

L'une fait fuïr les gens, & l'autre a mille attraits. Aux foûpirs vrais ou faux celle-là s'abandonne : C'est toûjours mesme note, & pareil entretien :

On dit, qu'on est inconsolable; On le dit mais il n'en est rien; Comme on verra par cette Fable, Ou plustost par la verité.

L'Epoux d'une jeune beauté
Partoit pour l'autre monde. A ses costez sa semme
Luy crioit, Attends-moy; je te suis; & mon ame
Aussi bien que la tienne, est preste à s'envoler.

Le Mary fait seul le voyage. -

La Belle avoit un pere homme prudent & fage:

Il laissa le torrent couler.

A la fin pour la consoler,

Ma fille, luy dit-il, c'est trop verser de larmes : Qu'a besoin le désunt que vous noyez vos charmes? Puisqu'il est des vivans, ne songez plus aux morts.

> Je ne dis pas que tout à l'heure Une condition meilleure

Change en des nopces ces transports:

Mais apres certain temps fouffrez qu'on vous propose Un époux beau, bien fait, jeune, & tout autre chose

Que le défunt. Ah! dit-elle aussi-tost,

Un Cloistre est l'époux qu'il me faut.

Le pere luy laissa digerer sa disgrace.

Un mois de la forte se passe.

L'autre mois, on l'employe à changer tous les jours Quelque chose à l'habit, au linge, à la coifure.

> Le deuil enfin fert de parure, En attendant d'autres atours.

Toute la bande des Amours

Revient au colombier : les jeux, les ris, la danse

Ont aussi leur tour à la fin.

On fe plonge foir & matin

Dans la fontaine de Jouvence.

Le Pere ne craint plus ce défunt tant chery. Mais comme il ne parloit de rien à nostre Belle,

Où donc est le jeune mary

Que vous m'avez promis, dit-elle?



#### EPILOGVE.

Bornons icy cette carriere.

Les longs ouvrages me font peur.

Loin d'épuiser une matiere

On n'en doit prendre que la fleur.

Il s'en va temps que je reprenne

Un peu de forces & d'haleine

Pour fournir à d'autres projets.

Amour ce tyran de ma vie

Veut que je change de sujets;

Il faut contenter son envie.

Retournons à Pfiché: Damon vous m'exhortez A peindre fes mal-heurs & fes felicitez.

> J'y consens : peut-estre ma veine En sa faveur s'échauffera.

Heureux si ce travail est la derniere peine Que son époux me causera!

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

# FABLES

CHOISIES.

MISES EN VERS  $Par\ M^r$  de la Fontaine.

TROISIÉME PARTIE.



## A PARIS,

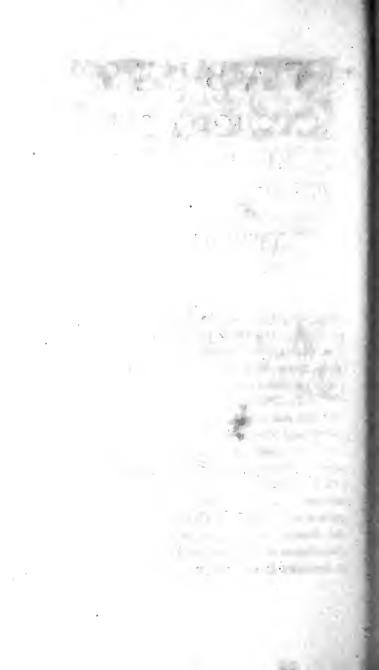
Chez Denys Thierry, ruë S. Jacques,

ET

CLAUDE BARBIN, au Palais.

M. DC. LXXVIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



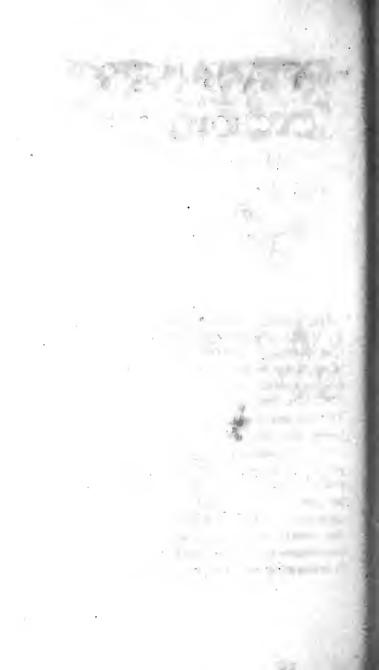


# AVERTISSEMENT.



oter un second recüeil de Fables que je presente au public; j'ay jugé à propos de donner à la pluspart de celles-cy un air, & un tour un peu different de celuy que j'ay donné aux premieres; tant à cause de la

difference des sujets, que pour remplir de plus de varieté mon Ouvrage. Les traits familiers que j'ay semez avec assez d'abondance dans les deux autres parties, convenoient bien mieux aux inventions d'Esope, qu'à ces dernieres, où j'en use plus sobrement, pour ne pas tomber en des repetitions: car le nombre de ces traits n'est pas infiny. Il a donc falu que j'aye cherché d'autres enrichissemens, & étendu davantage les circonstances de ces recits, qui d'ailleurs me sembloient le demander de la sorte. Pour peu que le Lesteur y





#### AVERTISSEMENT.



otey un fecond recüeil de Fables que je presente au public; j'ay jugé à propos de donner à la pluspart de celles-cy un air, & un tour un peu different de celuy que j'ay donné aux premieres; tant à cause de la

difference des fujets, que pour remplir de plus de varieté mon Ouvrage. Les traits familiers que j'ay femez avec affez d'abondance dans les deux autres parties, convenoient bien mieux aux inventions d'Efope, qu'à ces dernieres, où j'en ufe plus fobrement, pour ne pas tomber en des repetitions: car le nombre de ces traits n'est pas infiny. Il a donc falu que j'aye cherché d'autres enrichissemens, & étendu davantage les circonstances de ces recits, qui d'ailleurs me sembloient le demander de la sorte. Pour peu que le Lecteur y

prenne garde, il le reconnoistra luy-mesme; ainsi je ne tiens pas qu'il foit necessaire d'en étaler icy les raifons : non plus que de dire où j'ay puisé ces derniers sujets. Seulement je diray par reconnoissance que j'en dois la plus grande partie à Pilpay fage Indien. Son Livre a esté traduit en toutes les Langues. Les gens du païs le croyent fort ancien, & original à l'égard d'Esope; si ce n'est Esope luy-mesme sous le nom du fage Locman. Quelques autres m'ont fourny des sujets assez heureux. Enfin j'ay tasché de mettre en ces deux dernieres Parties toute la diversité dont j'estois capable. Il s'est glissé quelques fautes dans l'impression; j'en ay fait faire un Errata; mais ce sont de legers remedes pour un défaut confiderable. Si on veut avoir quelque plaisir de la lecture de cét Ouvrage, il faut que chacun fasse corriger ces fautes à la main dans fon Exemplaire, ainsi qu'elles sont marquées par chaque Errata, aussi bien pour les deux premieres Parties, que pour les dernieres.





 $\mathcal{A}$ 

# MADAME DE MONTESPAN.

'Apologue est un don qui vient des immortels;
Ou si c'est un present des hommes,
Quiconque nous l'a fait merite des Autels.
Nous devons tous tant que nous sommes
Eriger en divinité

Le Sage par qui fut ce bel art inventé.

C'est proprement un charme: il rend l'ame attentive,

Ou plustost il la tient captive,

Nous attachant à des recits

Qui meinent à son gré les cœurs & les esprits.

Qui meinent à son gré les cœurs & les esprits.

O vous qui l'imitez, Olimpe, si ma Muse
A quelquesois pris place à la table des Dieux,
Sur ses dons aujourd'huy daignez porter les yeux,
Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse.
Le temps qui détruit tout, respectant vostre appuy
Me laissera franchir les ans dans cet ouvrage:
Tout Auteur qui voudra vivre encore apres luy,
Doit s'acquerir vostre suffrage.

C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix:

Il n'est beauté dans nos écrits

Dont vous ne connoissez jusques aux moindres traces;

Eh qui connoist que vous les beautez & les graces?

Paroles & regards, tout est charme dans vous.

Ma Muse en un sujet si doux
Voudroit s'étendre davantage;
Mais il faut reserver à d'autres cet employ,
Et d'un plus grand maisstre que moy
Vostre loüange est le partage.

Olimpe, c'est assez qu'à mon dernier ouvrage Vostre nom serve un jour de rempart & d'abri: Protegez desormais le livre savori Par qui j'ose esperer une seconde vie:

Sous vos feuls auspices ces vers Seront jugez malgré l'envie Dignes des yeux de l'Univers.

Je ne merite pas une faveur si grande :

La Fable en son nom la demande:
Vous sçavez quel credit ce mensonge a sur nous;
S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire,
Je croiray luy devoir un temple pour salaire;
Mais je ne veux bastir des temples que pour vous.





# LIVRE PREMIER (VII).

#### FABLE I.

Les Animaux malades de la peste.

N mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La Peste (puis qu'il faut l'appeller par son nom)
Capable d'enrichir en un jour l'Acheron,
Faisoit aux animaux la guerre.

Ils ne mouroient pas tous, mais tous estoient frappez.

On n'en voyoit point d'occupez

A chercher le foûtien d'une mourante vie; Nul mets n'excitoit leur envie. Ni Loups ni Renards n'épioient La douce & l'innocente proye. Les Tourterelles se fuyoient; Plus d'amour, partant plus de joye.

Le Lion tint confeil, & dit; Mes chers amis,
Je crois que le Ciel a permis
Pour nos pechez cette infortune;
Que le plus coupable de nous

Se facrifie aux traits du celeste courroux,
Peut-estre il obtiendra la guerison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidens

On fait de pareils dévoûmens :

Ne nous flatons donc point, voyons fans indulgence L'état de nostre conscience.

Pour moy, satisfaisant mes appetits gloutons
J'ay devoré force moutons;

Que m'avoient-ils fait? nulle offense : Mesme il m'est arrivé quelquesois de manger

Le Berger.

Je me dévoûray donc, s'il le faut; mais je pense Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moy: Car on doit souhaiter selon toute justice

Que le plus coupable perisse.

Sire, dit le Renard, vous estes trop bon Roy;

Vos scrupules font voir trop de delicatesse;

Et bien, manger moutons, canaille, sotte espece,

Est-ce un peché? Non non: Vous leur sistes Seigneur

En les croquant beaucoup d'honneur. Et quant au Berger l'on peut dire Qu'il estoit digne de tous maux, Estant de ces gens-là qui sur les animaux Sé sont un chimerique empire.

Ainsi dit le Renard, & flateurs d'applaudir.

On n'ofa trop approfondir

Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres puissances Les moins pardonnables offenses.

Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mastins, Au dire de chacun estoient de petits saints.

L'Asne vint à son tour & dit : J'ay souvenance

Qu'en un pré de Moines passant

La faim, l'occasion, l'herbe tendre, & je pense Ouelque diable aussi me poussant,

Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.

Je n'en avois nul droit, puis qu'il faut parler net.

A ces mots on cria haro fur le baudet.

Un Loup quelque peu clerc prouva par sa harangue Qu'il faloit dévouer ce maudit animal,

Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout leur mal.

Sa peccadille fut jugée un cas pendable.

Manger l'herbe d'autruy! quel crime abominable!

Rien que la mort n'estoit capable D'expier son sorfait : on le luy sit bien voir. Selon que vous serez puissant ou miserable,

Les jugemens de Cour vous rendront blanc ou noir.



#### II.

#### Le mal marié.

Que le bon foit toûjours camarade du beau, Dés demain je chercheray femme; Mais comme le divorce entre eux n'est pas nouveau, Et que peu de beaux corps hostes d'une belle ame

Affemblent l'un & l'autre poinct,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.
J'ay veu beaucoup d'Hymens, aucuns d'eux ne me tentent:
Cependant des humains presque les quatre parts
S'exposent hardiment au plus grand des hazards;
Les quatre parts aussi des humains se repentent.
J'en vais alleguer un qui s'estant repenti,

Ne put trouver d'autre parti, Que de renvoyer son épouse Querelleuse, avare, & jalouse.

Rien ne la contentoit, rien n'estoit comme il faut,
On se levoit trop tard, on se couchoit trop tost,
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose;
Les valets enrageoient, l'époux estoit à bout;
Monsieur ne sourt, Monsieur dépense tout,

Monsieur court, Monsieur se repose.

Elle en dit tant, que Monsieur à la fin
Lassé d'entendre un tel lutin,
Vous la renvoye à la campagne
Chez ses parens. La voila donc compagne
De certaines Philis qui gardent les dindons
Avec les gardeurs de cochons.

Au bout de quelque-temps qu'on la crut adoucie, Le mary la reprend. Eh bien qu'avez-vous fait? Comment passiez-vous vostre vie?

L'innocence des champs est-elle vôtre fait?

Affez, dit-elle; mais ma peine

Estoit de voir les gens plus paresseux qu'icy : Ils n'ont des troupeaux nul soucy.

Je leur sçavois bien dire, & m'attirois la haine De tous ces gens si peu soigneux.

Eh, Madame, reprit son époux tout à l'heure, Si vostre esprit est si hargneux Que le monde qui ne demeure

Qu'un moment avec vous, & ne revient qu'au foir, Est déja lassé de vous voir,

Que feront des valets qui toute la journée Vous verront contre eux déchaînée à

Et que pourra faire un époux

Que vous voulez qui foit jour & nuit avec vous? Retournez au village : adieu : fi de ma vie

Je vous rappelle, & qu'il m'en prenne envie, Puissay-je chez les morts avoir pour mes pechez, Deux femmes comme vous sans cesse à mes costez.

Ι.



#### III.

# Le Rat qui s'est retiré du monde.

Les Levantins en leur legende Disent qu'un certain Rat las des soins d'icy bas, Dans un fromage de Hollande Se retira loin du tracas. La solitude estoit profonde, S'étendant par tout à la ronde. Nostre hermite nouveau subsistoit la dedans. Il fit tant de pieds & de dents Qu'en peu de jours il eut au fond de l'hermitage Le vivre & le couvert; que faut-il davantage? Il devint gros & gras; Dieu prodigue ses biens A ceux qui font vœu d'estre siens. Un jour au devot personnage Des deputez du peuple Rat S'en vinrent demander quelque aumône legere : Ils alloient en terre étrangere Chercher quelque secours contre le peuple chat; Ratopolis estoit bloquée: On les avoit contraints de partir sans argent, Attendu l'estat indigent

De la Republique attaquée.

Ils demandoient fort peu, certains que le fecours

Seroit prest dans quatre ou cinq jours.

Mes amis, dit le Solitaire,

Les choses d'icy bas ne me regardent plus:

En quoy peut un pauvre Reclus

Vous affister? que peut-il faire,

Que de prier le ciel qu'il vous aide en cecy?

J'espere qu'il aura de vous quelque soucy.

Ayant parlé de cette forte,

Le nouveau Saint ferma sa porte.

Qui designay-je à vostre avis

Par ce Rat si peu secourable?

Un Moine? non, mais un Dervis;

Je suppose qu'un Moine est toûjours charitable.





IV.

Le Héron.

La Fille.

Un jour fur fes longs pieds alloit je ne fçais où, Le Héron au long bec emmanché d'un long cou. Il costoyoit une riviere.

L'onde estoit transparente ainsi qu'aux plus beaux jours;

Ma commere la carpe y faifoit mille tours

Avec le brochet son compere.

Le Héron en eust fait aisément son profit:

Tous approchoient du bord, l'oifeau n'avoit qu'à prendre;

Mais il crût mieux faire d'attendre

Qu'il eût un peu plus d'appetit.

Il vivoit de regime, & mangeoit à ses heures.

Apres quelques momens l'appetit vint; l'oifeau

S'approchant du bord vid fur l'eau

Des Tanches qui fortoient du fond de ces demeures.

Le mets ne luy plut pas; il s'attendoit à mieux;

Et montroit un goust dédaigneux Comme le Rat du bon Horace.

Moy des Tanches? dit-il, moy Héron que je fasse Une si pauvre chere? & pour qui me prend-on? La Tanche rebutée il trouva du goujon.

Du goujon! c'est bien-là le disné d'un Héron!

J'ouvrirois pour si peu le bec! aux Dieux ne plaise.

Il l'ouvrit pour bien moins: tout alla de façon

Qu'il ne vid plus aucun poisson.

La faim le prit; il fut tout heureux & tout aise

De rencontrer un Limaçon.

Ne foyons pas si difficiles:

Les plus accommodans ce font les plus habiles: On hazarde de perdre en voulant trop gagner.

Gardez-vous de rien dédaigner; Sur tout quand vous avez à peu prés vostre compte. Bien des gens y sont pris; ce n'est pas aux Hérons Que je parle; écoutez, humains, un autre conte; Vous verrez que chez vous j'ay puisé ces leçons.

Certaine fille un peu trop fiere
Prétendoit trouver un mary
Jeune, bien-fait, & beau, d'agreable maniere,
Point froid & point jaloux; notez ces deux poin ets-cy.

Cette fille vouloit aussi

Qu'il eust du bien, de la naissance, De l'esprit, enfin tout : mais qui peut tout avoir? Le destin se montra soigneux de la pourvoir :

Il vint des partis d'importance. La belle les trouva trop chetifs de moitié. Quoy moy? quoy ces gens-là? l'on radote, je pense. A moy les proposer! helas ils sont pitié.

Voyez un peu la belle espece! L'un n'avoit en l'esprit nulle delicatesse; L'autre avoit le nez fait de cette saçon-là;

> C'estoit cecy, c'estoit cela, C'estoit tout; car les précieuses Font dessus tout les dédaigneuses.

Apres les bons partis les mediocres gens

Vinrent se mettre sur les rangs. Elle de se moquer. Ah vrayment je suis bonne De leur ouvrir la porte : ils pensent que je suis

Fort en peine de ma personne. Grace à Dieu je passe les nuits Sans chagrin, quoy qu'en solitude.

La belle se sceut gré de tous ces sentimens. L'àge la fit déchoir; adieu tous les amans. Un an se passe & deux avec inquietude. Le chagrin vient en suite : elle sent chaque jour Déloger quelques Ris, quelques jeux, puis l'amour;

Puis ses traits choquer & déplaire; Puis cent fortes de fards. Ses soins ne pûrent faire Qu'elle échapât au temps cet insigne larron:

Les ruines d'une maison
Se peuvent reparer; que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage!
Sa preciosité changea lors de langage.
Son miroir luy disoit, prenez viste un mari:
Je ne sçais quel desir le luy disoit aussi;

Le desir peut loger chez une precieuse:
Celle-cy fit un choix qu'on n'auroit jamais crû,
Se trouvant à la fin tout aise & tout heureuse
De rencontrer un malotru.



Mere du bon esprit, compagne du repos, O mediocrité, revien viste. A ces mots La mediocrité revient; on luy fait place;

Avec elle ils rentrent en grace,
Au bout de deux fouhaits estant aussi chançeux
Qu'ils estoient, & que sont tous ceux
Qui souhaitent toûjours, & perdent en chimeres
Le temps qu'ils seroient mieux de mettre à leurs affaires.

Le folet en rit avec eux.
Pour profiter de sa largesse,
Quand il voulut partir, & qu'il fut sur le poine,
Ils demanderent la sagesse;
C'est un tresor qui n'embarasse point.





#### VI.

#### La Cour du Lion.

S'A Majesté Lionne un jour voulut connoistre, De quelles nations le Ciel l'avoit fait maistre.

Il manda donc par deputez
Ses vassaux de toute nature,
Envoyant de tous les costez
Une circulaire écriture,
Avec son sceau. L'écrit portoit
Qu'un mois durant le Roy tiendroit
Cour pleniere, dont l'ouverture
Devoit estre un fort grand festin,
Suivy des tours de Fagotin.
Par ce trait de magnificence

Le Prince à ses sujets étaloit sa puissance.

En fon Louvre il les invita.

Quel Louvre! un vray charnier, dont l'odeur se porta
D'abord au nez des gens. L'Ours boucha sa narine:
Il se suft bien passé de faire cette mine.
Sa grimace dépleut. Le Monarque irrité
L'envoya chez Pluton saire le dégoûté.
Le Singe approuva fort cette severité;

Et flateur excessif il loüa la colere, Et la grifse du Prince, & l'antre, & cette odeur: Il n'estoit ambre, il n'estoit fleur, Qui ne sût ail au prix. Sa sotte flaterie Eut un mauvais succés, & su encor punie.

> Ce Monseigneur du Lion là, Fut parent de Caligula.

Le Renard estant proche: Or ça, luy dit le Sire, Que sens-tu? dis-le moy: Parle sans déguiser.

L'autre auffi-tost de s'excuser,
Alleguant un grand rume : il ne pouvoit que dire
Sans odorat; bref il s'en tire.
Cecy vous sert d'enseignement.

Ne foyez à la Cour, si vous voulez y plaire, Ny fade adulateur, ny parleur trop sincere; Et tâchez quelquesois de répondre en Normant.





#### VII.

# Les Vautours & les Pigeons.

Mars autrefois mit tout l'air en émûte. Certain sujet fit naistre la dispute Chez les oifeaux; non ceux que le Printemps Meine à sa Cour, & qui sous la feüillée Par leur exemple & leurs fons éclatans Font que Venus est en nous réveillée; Ny ceux encor que la Mere d'Amour Met à fon char : mais le peuple Vautour Au bec retors, à la tranchante ferre, Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre. Il plut du fang; je n'exagere point. Si je voulois conter de poinct en poinct Tout le détail, je manquerois d'haleine. Maint chef perit, maint heros expira; Et fur fon roc Prométhée espera De voir bien-tost une fin à sa peine. C'estoit plaisir d'observer leurs efforts; C'estoit pitié de voir tomber les morts. Valeur, adresse, & ruses, & surprises, Tout s'employa: Les deux troupes éprifes

D'ardent courroux n'épargnoient nuls moyens De peupler l'air que respirent les ombres : Tout element remplit de citoyens Le vaste enclos qu'ont les royaumes sombres. Cette fureur mit la compassion Dans les esprits d'une autre nation Au col changeant, au cœur tendre & fidéle. Elle employa fa mediation Pour accorder une telle querelle. Ambassadeurs par le peuple Pigeon Furent choisis, & si bien travaillerent, Que les Vautours plus ne se chamaillerent. Ils firent treve, & la paix s'ensuivit: Helas! ce fut aux dépens de la race A qui la leur auroit deu rendre grace. La gent maudite aussi-tost poursuivit Tous les pigeons, en sit ample carnage, En dépeupla les bourgades, les champs. Peu de prudence eurent les pauvres gens, D'accommoder un peuple si sauvage. Tenez toûjours divisez les méchans: La seureté du reste de la terre Dépend de là : Semez entre eux la guerre, Ou vous n'aurez avec eux nulle paix. Cecy soit dit en passant; Je me tais.





#### VIII.

#### Le Coche & la Moûche.

Dans un chemin montant, fablonneux, mal-aifé, Et de tous les côtez au Soleil expofé,

Six forts chevaux tiroient un Coche.

Femmes, Moine, Vieillards, tout estoit descendu. L'attelage suoit, soussoit, estoit rendu.

Une Mouche furvient, & des chevaux s'approche;

Prétend les animer par son bourdonnement; Pique l'un, pique l'autre, & pense à tout moment

Qu'elle fait aller la machine,

S'affied fur le timon, fur le nez du Cocher;

Aussi-tost que le char chemine, Et qu'elle voit les gens marcher

Et qu'elle voit les gens marcher, Elle s'en attribuë uniquement la gloire;

Va, vient, fait l'empressée; il semble que ce soit Un Sergent de bataille allant en chaque endroit

Faire avancer ses gens, & hâter la victoire.

La Mouche en ce commun besoin Se plaint qu'elle agit seule, & qu'elle a tout le soin; Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.

Le Moine disoit son Breviaire;

Il prenoit bien son temps! une semme chantoit; C'estoit bien de chansons qu'alors il s'agissoit! Dame Mouche s'en va chanter à leurs oreilles,

Et fait cent sotises pareilles. Aprés bien du travail le Coche arrive au haut. Respirons maintenant, dit la Mouche aussi-tost: J'ay tant sait que nos gens sont ensin dans la plaine. Çà, Messieurs les Chevaux, payez-moy de ma peine.

Ainsi certaines gens faisant les empressez S'introduisent dans les affaires. Ils font par tout les necessaires; Et par tout importuns devroient estre chassez.





#### IX.

#### La Laitiere & le Pot au lait.

Perrette fur sa teste ayant un Pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Pretendoit arriver sans encombre à la ville.
Legere & court vestuë elle alloit à grands pas;
Ayant mis ce jour-là pour estre plus agile.

Cotillon simple, & souliers plats.

Nostre Laitiere ainsi troussée

Comptoit déja dans sa pensée

Tout le prix de son lait, en employoit l'argent,
Achetoit un cent d'œus, faisoit triple couvée;
La chose alloit à bien par son soin diligent.

Il m'est, disoit-elle, facile, D'élever des poulets autour de ma maison :

Le Renard fera bien habile, S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon. Le porc à s'engraisser coûtera peu de son; Il estoit quand je l'eus de grosseur raisonnable: J'auray le revendant de l'argent bel & bon; Et qui m'empêchera de mettre en nostre estable, Veu le prix dont il est, une vache & son veau,

7

Que je verray fauter au milieu du troupeau? Perrette là dessus faute aussi, transportée. Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée; La Dame de ces biens, quittant d'un œil marry

> Sa fortune ainsi répanduë, Va s'excuser à son mary En grand danger d'estre batuë. Le recit en farce en sut fait; On l'appella le Pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne?
Qui ne fait chasteaux en Espagne?
Pichrocole, Pyrrhus, la Laitiere, ensin tous,
Autant les sages que les sous?
Chacun songe en veillant, il n'est rien de plus doux:
Une slateuse erreur emporte alors nos ames:

Tout le bien du monde est à nous, Tous les honneurs, toutes les femmes. Quand je suis seul, je fais au plus brave un défy; Je m'écarte, je vais détrosner le Sophy;

On m'élit Roy, mon peuple m'aime; Les diadêmes vont sur ma teste pleuvant : Quelque accident fait-il que je rentre en moy-mesme; Je suis gros Jean comme devant.





X.

#### Le Curé & le Mort.

I JN mort s'en alloit tristement - S'emparer de son dernier giste; Un Curé s'en alloit gayment Enterrer ce mort au plus viste. Nostre défunt estoit en carosse porté, Bien & deûment empaqueté, Et vestu d'une robe, helas! qu'on nomme biere, Robe d'hyver, robe d'esté, Que les morts ne dépoüillent guere. Le Pasteur estoit à costé, Et recitoit à l'ordinaire Maintes devotes oraifons, Et des pseaumes, & des leçons, Et des versets, & des réponds : Monsieur le Mort laissez-nous faire, On vous en donnera de toutes les façons; Il ne s'agit que du falaire. Messire Jean Choüart couvoit des yeux son mort,

Comme si l'on eût deu luy ravir ce tresor,

Et des regards sembloit luy dire:

Monsieur le mort j'auray de vous, Tant en argent, & tant en cire, Et tant en autres menus coufts. Il fondoit là dessus l'achat d'une feiillette Du meilleur vin des environs; Certaine niepce affez propette, Et sa chambriere Pâquette Devoient avoir des cottillons. Sur cette agreable penfée Un heurt furvient, adieu le char. Voila Messire Jean Chouart Oui du choc de son mort a la teste cassée : Le Paroissien en plomb entraîne son Pasteur; Nostre Curé suit son Seigneur; Tous deux s'en vont de compagnie. Proprement toute nostre vie

Est le Curé Choüart qui sur son mort comptoit, Et la fable du Pot au lait.





#### XI.

L'homme qui court apres la Fortune, & l'homme qui l'attend dans son lit.

Our ne court apres la Fortune?

Je voudrois estre en lieu d'où je pûsse aisément
Contempler la soule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette sille du sort de Royaume en Royaume,
Fideles courtisans d'un volage fantôme.
Quand ils sont prés du bon moment,
L'inconstante aussi-tost à leurs desirs échape:
Pauvres gens, je les plains, car on a pour les sous
Plus de pitié que de courroux.
Cet homme, disent-ils, estoit planteur de choux,
Et le voila devenu Pape:
Ne le valons-nous pas? Vous valez cent sois mieux;
Mais que vous sert vostre merite?
La Fortune a-t-elle des yeux?

Et puis la papauté vaut-elle ce qu'on quite, Le repos, le repos, tresor si précieux, Qu'on en faisoit jadis le partage des Dieux? Rarement la Fortune à ses hostes le laisse.

Ne cherchez point cette Déesse, Elle vous cherchera; son sexe en use ainsi. Certain couple d'amis en un bourg étably, Possedoit quelque bien : l'un soûpiroit sans cesse

Pour la Fortune; il dit à l'autre un jour :

Si nous quittions nostre sejour?

Vous fçavez que nul n'est prophete

En fon païs: Cherchons nostre avanture ailleurs. Cherchez, dit l'autre amy, pour moy je ne fouhaite

Ny climats ny destins meilleurs.

Contentez-vous; suivez vostre humeur inquiete; Vous reviendrez bien-tost. Je sais vœu cependant

De dormir en vous attendant.

L'ambitieux, ou fi l'on veut, l'avare,

S'en va par voye & par chemin.

Il arriva le lendemain

En un lieu que devoit la Déesse bizarre Frequenter sur tout autre; & ce lieu c'est la cour. Là donc pour quelque-temps il fixe son sejour, Se trouvant au coucher, au lever, à ces heures

Que l'on sçait estre les meilleures; Bref se trouvant à tout, & n'arrivant à rien. Qu'est cecy? ce dit-il; Cherchons ailleurs du bien. La Fortune pourtant habite ces demeures. Je la vois tous les jours entrer chez celuy-cy,

Chez celuy-là; D'où vient qu'aussi Je ne puis heberger cette capricieuse? On me l'avoit bien dit, que des gens de ce lieu L'on n'aime pas toûjours l'humeur ambitieuse. Adieu Messieurs de cour; Messieurs de cour adieu. Suivez jusques au bout une ombre qui vous flate. La Fortune a, dit-on, des temples à Surate; Allons-là. Ce sut un de dire & s'embarquer. Ames de bronze, humains, celuy-là sut sans doute Armé de diamant, qui tenta cette route, Et le premier osa l'abysme désier.

Celuy-cy pendant fon voyage
Tourna les yeux vers fon village
Plus d'une fois, essuyant les dangers
Des Pyrates, des vents, du calme & des rochers,
Ministres de la mort. Avec beaucoup de peines,
On s'en va la chercher en des rives lointaines,
La trouvant assez tost sans quitter la maison.
L'homme arrive au Mogol; on luy dit qu'au Japon
La Fortune pour lors distribuoit ses graces.

Il y court; les mers estoient lasses
De le porter; & tout le fruit
Qu'il tira de ses longs voyages,
Ce sut cette leçon que donnent les sauvages:
Demeure en ton païs par la nature instruit.
Le Japon ne sut pas plus heureux à cet homme

Que le Mogol l'avoit esté; Ce qui luy fit conclurre en fomme, Qu'il avoit à grand tort fon village quité.

Il renonce aux courses ingrates, Revient en son païs, void de loin ses pénates, Pleure de joye, & dit: Heureux qui vit chez soy; De regler ses desirs faisant tout son employ.

Il ne sçait que par ouïr dire
Ce que c'est que la cour, la mer, & ton empire,
Fortune, qui nous fais passer devant les yeux
Des dignitez, des biens, que jusqu'au bout du monde
On suit sans que l'esset aux promesses réponde.
Desormais je ne bouge, & feray cent sois mieux.

En raifonnant de cette forte,
Et contre la Fortune ayant pris ce conseil,
Il la trouve affise à la porte
De son amy plongé dans un profond sommeil.





#### XII.

# Les deux Coqs.

D<sub>EUX</sub> Coqs vivoient en paix; une Poule furvint, Et yoila la guerre allumée.

Amour, tu perdis Troye; & c'est de toy que vint Cette querelle envenimée,

Où du fang des Dieux mesme on vid le Xante teint. Long-temps entre nos Coqs le combat se maintint. Le bruit s'en répandit par tout le voisinage. La gent qui porte creste au spectacle accourut.

Plus d'une Heleine au beau plumage Fut le prix du vainqueur; le vaincu disparut. Il alla se cacher au fond de sa retraite,

Pleura sa gloire & ses amours, Ses amours qu'un rival tout sier de sa désaite Possedoit à ses yeux. Il voyoit tous les jours Cet objet rallumer sa haine & son courage. Il aiguisoit son bec, batoit l'air & ses flancs,

> Et s'exerçant contre les vents S'armoit d'une jalouse rage.

Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits S'alla percher, & chanter sa victoire. Un Vautour entendit sa voix:
Adieu les amours & la gloire.

Tout cet orgueil perit sous l'ongle du Vautour.
Ensin par un fatal retour
Son rival autour de la Poule
S'en revint faire le coquet:
Je laisse à penser quel caquet,
Car il eut des semmes en soule.
La Fortune se plaist à faire de ces coups;

Tout vainqueur infolent à fa perte travaille.

Défions-nous du fort, & prenons garde à nous

Apres le gain d'une bataille.



# STATE COMO

#### XIII.

# L'ingratitude & l'injustice des hommes envers la Fortune.

V<sub>N</sub> trafiquant fur mer par bon-heur s'enrichit. Il triompha des vents pendant plus d'un voyage, Goufre, banc, ny rocher, n'exigea de peage D'aucun de fes balots; le fort l'en affranchit. Sur tous fes compagnons Atropos & Neptune Recüeillirent leur droit, tandis que la Fortune Prenoit foin d'amener fon marchand à bon port. Facteurs, affociez, chacun luy fut fidele. Il vendit fon tabac, fon fucre, fa canele

Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor. Le luxe & la folie enflerent son trésor;

Bref il plût dans fon escarcelle. On ne parloit chez luy que par doubles ducats. Et mon homme d'avoir chiens, chevaux, & carosses.

Ses jours de jeûne estoient des nopces. Un sien amy voyant ces somptueux repas, Luy dit; Et d'où vient donc un si bon ordinaire? Et d'où me viendroit-il que de mon sçavoir saire? Je n'en dois rien qu'à moy, qu'à mes soins, qu'au talent De risquer à propos, & bien placer l'argent. Le profit luy semblant une fort douce chose, Il risqua de nouveau le gain qu'il avoit fait: Mais rien pour cette sois ne luy vint à souhait.

Son imprudence en fut la cause.

Un vaisseau mal freté perit au premier vent.

Un autre mal pourveu des armes necessaires

Fut enlevé par les Corsaires.

Un troisiéme au port arrivant, Rien n'eut cours ny debit. Le luxe & la folie N'estoient plus tels qu'auparayant.

Enfin fes facteurs le trompant, Et luy-mesme ayant fait grand fracas, chere lie, Mis beaucoup en plaisirs, en bastimens beaucoup,

Il devint pauvre tout d'un coup.

Son amy le voyant en mauvais équipage,

Luy dit; d'où vient cela? de la fortune, helas!

Confolez-vous, dit l'autre, & s'il ne lui plaist pas

Que vous soyez heureux; tout au moins soyez sage.

Je ne sçais s'il crut ce conseil;

Mais je sçais que chacun impute en cas pareil
Son bon-heur à son industrie,

Et si de quelque échec nostre faute est suivie,
Nous disons injures au sort.
Chose n'est icy plus commune:

Le bien nous le faisons, le mal c'est la fortune,
On a toûjours raison, le destin toûjours tort.



#### XIV.

# Les Devineresses.

C'est fouvent du hazard que naît l'opinion; Et c'est l'opinion qui fait toûjours la vogue.

Je pourrois fonder ce prologue Sur gens de tous estats; tout est prévention, Cabale, entestement, point ou peu de justice: C'est un torrent; qu'y faire? Il faut qu'il ait son cours,

Cela fut & fera toûjours.
Une femme à Paris faisoit la Pythonisse.
On l'alloit consulter sur chaque évenement:
Perdoit-on un chison, avoit-on un amant,
Un mary vivant trop au gré de son épouse,

Chez la Devineuse on couroit,
Pour se faire annoncer ce que l'on desiroit.
Son fait consistoit en adresse.
Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse,

Une mere fâcheuse, une femme jalouse;

Du hazard quelquefois, tout cela concouroit:

Tour cela bien fouvent faifoit crier miracle. Enfin quoy qu'ignorante à vingt & trois carats, Elle passoit pour un oracle.

L'oracle estoit logé dedans un galetas.

Là cette femme emplit sa bourse, Et sans avoir d'autre ressource, Gagne dequoy donner un rang à fon mari :

Elle achete un office, une maison aussi.

Voila le galetas remply D'une nouvelle hostesse, à qui toute la ville, Femmes, filles, valets, gros Messieurs, tout enfin, Alloir comme autrefois demander fon destin : Le galetas devint l'antre de la Sibille. L'autre femelle avoit achalandé ce lieu. Cette derniere femme eut beau faire, eut beau dire, Moy Devine! on se moque; Eh Messieurs, sçay-je lire? Je n'ay jamais appris que ma croix de pardieu. Point de raison; falut deviner & prédire,

Mettre à part force bons ducats, Et gagner mal-gré foy plus que deux Avocats. Le meuble, & l'équipage aidoient fort à la chose : Quatre sieges boiteux, un manche de balay, Tout sentoit son sabat, & sa metamorphose:

Quand cette femme auroit dit vray Dans une chambre tapissée, On s'en seroit moqué; la vogue estoit passée Au galetas; il avoit le credit : L'autre femme se morfondit

L'enseigne fait la chalandise.

J'ay veu dans le Palais une robe mal-mife Gagner gros : les gens l'avoient prife Pour maistre tel, qui traisnoit apres soy Force écoutans; Demandez-moy pourquoy.





#### XV.

Le Chat, la Belette, & le petit Lapin.

Du palais d'un jeune Lapin
Dame Belette un beau matin
S'empara; c'est une rusée.
Le Maistre estant absent, ce luy sut chose aisée.
Elle porta chez luy ses pénates un jour
Qu'il estoit allé faire à l'Aurore sa cour,

Parmy le thim & la rosée.

Apres qu'il eut brouté, troté, fait tous ses tours,
Janot Lapin retourne aux soûterrains sejours.

La Belette avoit mis le nez à la senestre.

O Dieux hospitaliers, que vois-je icy paroistre?

Dit l'animal chassé du paternel logis :

O là, Madame la Belette, Que l'on déloge sans trompette, Ou je vais avertir tous les Rats du païs.

La Dame au nez pointu répondit que la terre

Estoit au premier occupant.

C'estoit un beau sujet de guerre Qu'un logis où luy-mesme il n'entroit qu'en rampant.

Et quand ce feroit un Royaume,

Je voudrois bien fçavoir, dit-elle, quelle loy En a pour toûjours fait l'octroy

A Iean fils ou nepueu de Pierre ou de Guillaume, Plustost qu'à Paul, plustost qu'à moy.

Iean Lapin allegua la coustume & l'usage.

Ce sont, dit-il, leurs loix qui m'ont de ce logis

Rendu maistre & seigneur, & qui de pere en fils,

L'ont de Pierre à Simon, puis à moy Iean transmis.

Le premier occupant est-ce une loy plus sage?

Or bien sans crier davantage, Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis. C'estoit vn chat vivant comme vn dévot hermite,

Vn chat faifant la chatemite, Vn faint homme de chat, bien fourré, gros & gras, Arbitre expert fur tous les cas.

Iean Lapin pour juge l'agrée. Les voila tous deux arrivez Devant fa majesté fourrée.

Grippeminaud leur dit, mes enfans approchez, Approchez; je fuis fourd; les ans en font la cause. L'vn & l'autre approcha ne craignant nulle chose. Aussi-tost qu'à portée il vid les contestans,

Grippeminaud le bon apostre

Jettant des deux costez la griffe en mesme temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'vn & l'autre.
Ceci ressemble fort aux debats qu'ont par fois
Les petits souverains se rapportans aux Rois.



#### XVI.

# La teste & la queuë du Serpent.

Le Serpent a deux parties
Du genre humain ennemies,
Teste & queuë; & toutes deux
Ont acquis un nom fameux
Aupres des Parques cruelles;
Si bien qu'autresois entre elles
Il survint de grands debats

Pour le pas.

La teste avoit toûjours marché devant la queuë. La queuë au Ciel se plaignit,

Et luy dit:

Je fais mainte & mainte lieuë, Comme il plaist à celle-cy.

Croit-elle que toûjours j'en veüille user ainsi ?

Je suis son humble servante.

On m'a faite Dieu mercy
Sa sœur, & non sa suivante.

Toutes deux de mesme sang

Traitez-nous de mesme sorte:

Aussi bien qu'elle je porte

Un poison prompt & puissant.
Ensin voila ma requeste:
C'est à vous de commander,
Qu'on me laisse préceder
A mon tour ma sœur la teste.
Je la conduiray si bien,
Qu'on ne se plaindra de rien.

Le Ciel eut pour ces vœux une bonté cruelle. Souvent fa complaifance a de méchans effets. Il devroit estre fourd aux aveugles fouhaits. Il ne le fut pas lors: & la guide nouvelle,

Qui ne voyoit au grand jour,
Pas plus clair que dans un four,
Donnoit tantost contre un marbre,
Contre un passant, contre un arbre.

Droit aux ondes du Styx elle mena sa sœur. Malheureux les Estats tombez dans son erreur.





#### XVII.

#### Vn Animal dans la Lune.

Pendant qu'un Philosophe assure,
Que toûjours par leurs sens les hommes sont dupez,
Un autre Philosophe jure,
Qu'ils ne nous ont jamais trompez.
Tous les deux ont raison; & la Philosophie
Dit vray, quand elle dit, que les sens tromperont
Tant que sur leur rapport les hommes jugeront;

Mais aussi si l'on rectifie
L'image de l'objet sur son éloignement,
Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe, & sur l'instrument,
Les sens ne tromperont personne.

La nature ordonna ces choses sagement:

J'en diray quelque jour les raisons amplement.

J'apperçois le Soleil; quelle en est la figure?

Icy bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour:

Mais si je le voyois là haut dans son sejour,

Que seroit-ce à mes yeux que l'œil de la nature?

Sa distance me sait juger de sa grandeur;

Sur l'angle & les costez ma main la détermine:

L'ignorant le croit plat, j'épaissis sa rondeur : Je le rends immobile, & la terre chemine. Bref je déments mes yeux en toute sa machine. Ce sens ne me nuit point par son illusion.

Mon ame en toute occasion Développe le vray caché sous l'apparence.

Je ne suis point d'intelligence Avecque mes regards peut-estre un peu trop prompts, Ny mon oreille lente à m'apporter les sons. Quand l'eau courbe un baston ma raison le redresse,

La raison décide en maistresse.

Mes yeux, moyennant ce fecours,
Ne me trompent jamais en me mentant toûjours.
Si je crois leur rapport, erreur assez commune,
Une teste de femme est au corps de la Lune.
Y peut-elle estre ? Non. D'où vient donc cet objet ?
Quelques lieux inégaux font de loin cet esset.
La Lune nulle part n'a sa surface unie:
Montueuse en des lieux, en d'autres applanie,
L'ombre avec la lumiere y peut tracer souvent

Un Homme, un Bœuf, un Elephant. N'aguere l'Angleterre y vid chose pareille. La lunette placée, un animal nouveau

Parut dans cet astre si beau; Et chacun de crier merveille.

Il estoit arrivé là haut un changement, Qui présageoit sans doute un grand évenement. Sçavoit-on si la guerre entre tant de puissances N'en estoit point l'esset? Le Monarque accourut: Il favorise en Roy ces hautes connoissances.

Le Monstre dans la Lune à son tour luy parut.

C'estoit une Souris cachée entre les verres:

Dans la lunette estoit la source de ces guerres.

On en rit: Peuple heureux, quand pourront les François

Se donner comme vous entiers à ces emplois?

Mars nous fait recüeillir d'amples moissons de gloire:

C'est à nos ennemis de craindre les combats,

A nous de les chercher, certains que la victoire

Amante de Loüis suivra par tout ses pas.

Ses lauriers nous rendront celebres dans l'histoire.

Mefme les filles de memoire

Ne nous ont point quitez: nous goûtons des plaisirs:

La paix fait nos fouhaits, & non point nos foûpirs.

Charles en sçait joüir: Il sçauroit dans la guerre

Signaler sa valeur, & mener l'Angleterre

A ces jeux qu'en repos elle void aujourd'huy.

Cependant s'il pouvoit appaiser la querelle,

Que d'encens! Est-il rien de plus digne de luy?

La carriere d'Auguste a-t-elle esté moins belle

Que les sameux exploits du premier des Cesars?

O peuple trop heureux, quand la paix viendra-t-elle

Nous rendre comme vous tout entiers aux beaux arts?





# LIVRE SECOND (VIII).

#### FABLE I

La mort & le mourant.



A mort ne furprend point le fage : Il est toûjours prest à partir, S'estant sceu luy-mesme avertir Du temps où l'on se doit resoudre à ce passage.

Ce temps, helas! embrasse tous les temps:
Qu'on le partage en jours, en heures, en momens,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut; tous sont de son domaine;
Et le premier instant où les enfans des Rois

Ouvrent les yeux à la lumiere, Est celuy qui vient quelquefois Fermer pour toûjours leur paupiere. Défendez-vous par la grandeur, Alleguez la beauté, la vertu, la jeunesse, La mort ravit tout sans pudeur. Un jour le monde entier accroistra sa richesse.

> Il n'est rien de moins ignoré, Et puis qu'il faut que je le die, Rien où l'on soit moins preparé.

Un mourant qui contoit plus de cent ans de vie, Se plaignoit à la mort que précipitamment Elle le contraignoit de partir tout à l'heure,

Sans qu'il eût fait fon testament,
Sans l'avertir au moins. Est-il juste qu'on meure
Au pied levé? dit-il: attendez quelque peu.
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle;
Il me reste à pourvoir un arriere neveu;
Souffrez qu'à mon logis j'ajouste encore une aisle.
Que vous estes pressante, ô Deesse cruelle!
Vieillard, luy dit la mort, je ne t'ay point surpris.
Tu te plains sans raison de mon impatience.
Eh n'as-tu pas cent ans? trouve-moy dans Paris
Deux mortels aussi vieux, trouve-m'en dix en France.
Je devois, ce dis-tu, te donner quelque avis

Qui te disposast à la chose :

J'aurois trouvé ton testament tout fait, Ton petit fils pourveu, ton bastiment parfait; Ne te donna-t-on pas des avis quand la cause

Du marcher & du mouvement, Quand les esprits, le sentiment, Quant tout faillit en toy? Plus de goust, plus d'oüie: Toute chose pour toy semble estre évanoüie: Pour toy l'astre du jour prend des soins superflus: Tu regretes des biens qui ne te touchent plus.

Je t'ay fait voir tes camarades,
Ou morts, ou mourans, ou malades.
Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement?
Allons vieillard, & fans replique;
Il n'importe à la republique
Que tu fasses ton testament.

La mort avoit raison: Je voudrois qu'à cet âge On sortist de la vie ainsi que d'un banquet, Remerciant son hoste, & qu'on sist son paquet; Car de combien peut-on retarder le voyage? Tu murmures vieillard; voy ces jeunes mourir,

Voy les marcher, voy les courir A des morts, il est vray, glorieuses & belles, Mais sures cependant, & quelquesois cruelles. J'ay beau te le crier; mon zele est indiscret: Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.





#### II.

#### Le Savetier & le Financier.

Un Savetier chantoit du matin jusqu'au soir : C'estoit merveilles de le voir, Merveilles de l'ouir : il faifoit des passages, Plus content qu'aucun des sept sages. Son voisin au contraire, estant tout cousu d'or, Chantoit peu, dormoit moins encor. C'estoit un homme de finance. Si fur le poinct du jour parfois il sommeilloit, Le Savetier alors en chantant l'éveilloit. Et le Financier se plaignoit. Que les foins de la Providence N'eussent pas au marché fait vendre le dormir, Comme le manger & le boire. En fon hoffel il fait venir Le chanteur, & luy dit : Or ça, fire Gregoire, Que gagnez-vous par an? par an? ma foy Monsieur, Dit avec un ton de rieur Le gaillard Savetier, ce n'est point ma maniere De compter de la forte; & je n'entasse guere Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin J'attrape le bout de l'année:

Chaque jour amene fon pain.

Et bien que gagnez-vous, dites-moy, par journée? Tantost plus, tantost moins: le mal est que toûjours (Et sans cela nos gains seroient assez honnestes,) Le mal est que dans l'an s'entremessent des jours

Qu'il faut chommer; on nous ruine en Festes. L'une fait tort à l'autre; & Monsieur le Curé De quelque nouveau Saint charge toûjours son prône. Le Financier riant de sa naïveté,

Luy dit: Je vous veux mettre aujourd'huy fur le trône. Prenez ces cent écus: gardez les avec foin,

Pour vous en fervir au besoin.

Le Savetier crut voir tout l'argent que la terre

Avoit depuis plus de cent ans Produit pour l'usage des gens.

Il retourne chez luy: dans fa cave il enserre

L'argent & fa joye à la fois.

Plus de chant; il perdit la voix

Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.

Le sommeil quitta son logis, Il eut pour hostes les soucis,

Les foupçons, les alarmes vaines.

Tout le jour il avoit l'œil au guet; Et la nuit, Si quelque chat faisoit du bruit,

Le chat prenoit l'argent : A la fin le pauvre homme S'en courut chez celuy qu'il ne réveilloit plus.

Rendez-moy, luy dit-il, mes chanfons & mon fomme,

Et reprenez vos cent écus.



#### III.

### Le Lion, le Loup & le Renard.

Vn Lion décrepit, gouteux, n'en pouvant plus, Vouloit que l'on trouvât remede à la vieillesse : Alleguer l'impossible aux Rois, c'est un abus.

Celuy-cy parmy chaque espece
Manda des Medecins; il en est de tous arts:
Medecins au Lion viennent de toutes parts;
De tous costez luy vient des donneurs de receptes.

Dans les visites qui sont faites
Le Renard se dispense, & se tient clos & coy.
Le Loup en fait sa cour, daube au coucher du Roy
Son camarade absent; le Prince tout à l'heure
Veut qu'on aille ensumer Renard dans sa demeure,
Qu'on le fasse venir. Il vient, est presenté;
Et sçachant que le Loup luy faisoit cette affaire:
Je crains, Sire, dit-il, qu'un rapport peu sincere

Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir differé cet hommage;
Mais j'estois en pelerinage;
Et m'acquitois d'un vœu fait pour vostre santé.
Mesme j'ay veu dans mon voyage

Gens experts & fçavans; leur ay dit la langueur Dont vostre Majesté craint à bon droit la suite:

Vous ne manquez que de chaleur : Le long âge en vous l'a détruite : D'un Loup écorché vif appliquez-vous la peau Toute chaude & toute fumante;

Toute chaude & toute fumante;
Le fecret fans doute en est beau
Pour la nature défaillante.
Messire Loup vous servira,
S'il vous plaist, de robe de chambre.
Le Roy goûte cet avis-là:
On écorche, on taille, on démembre
Messire Loup. Le Monarque en soupa,
Et de sa peau s'envelopa.

Meffieurs les courtifans, ceffez de vous détruire : Faites si vous pouvez vostre cour sans vous nuire. Le mal se rend chez vous au quadruple du bien. Les daubeurs ont leur tour, d'une ou d'autre maniere :

> Vous estes dans une carriere Où l'on ne se pardonne rien.





#### IV.

# Le pouvoir des Fables.

A Monsieur de Barillon.

La qualité d'Ambassadeur
Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires?
Vous puis-je offrir mes vers & leurs graces legeres?
S'ils ofent quelquesois prendre un air de grandeur,
Seront-ils point traitez par vous de temeraires?

Vous avez bien d'autres affaires
A démêler que les debats
Du Lapin & de la Belette:
Lisez-les, ne les lisez pas;
Mais empeschez qu'on ne nous mette
Toute l'Europe sur les bras.
Que de mille endroits de la terre
Il nous vienne des ennemis,
J'y consens; mais que l'Angleterre
Veüille que nos deux Rois se lassent d'être amis,
J'ay peine à digerer la chose.
N'est-il point encor temps que Loüis se repose?

Quel autre Hercule enfin ne se trouveroit las

De combattre cette Hydre? & faut-il qu'elle oppose Une nouvelle teste aux efforts de son bras?

Si vostre esprit plein de souplesse,

Par eloquence, & par adresse,

Peut adoucir les cœurs, & détourner ce coup, Je vous facrifieray cent moutons; c'est beaucoup

Pour un habitant du Parnasse. Cependant faites-moy la grace De prendre en don ce peu d'encens. Prenez en gré mes vœux ardens,

Et le recit en vers, qu'icy je vous dedie.

Son sujet vous convient; je n'en diray pas plus : Sur les Eloges que l'envie

Doit avoüer qui vous font deus, Vous ne voulez pas qu'on appuye.

Dans Athene autrefois peuple vain & leger, Un Orateur voyant sa patrie en danger, Courut à la Tribune; & d'un art tyrannique, Voulant forcer les cœurs dans une republique, Il parla fortement sur le commun salut. On ne l'écoutoit pas : l'Orateur recourut

A ces figures violentes, Qui fçavent exciter les ames les plus lentes. Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put. Le vent emporta tout; perfonne ne s'émut.

L'animal aux testes frivoles Estant fait à ces traits, ne daignoit l'écouter. Tous regardoient ailleurs : il en vid s'arrester A des combats d'enfans, & point à fes paroles. Que fit le harangueur ? Il prit un autre tour.

Céres, commença-t-il, faisoit voyage un jour Avec l'Anguille & l'Hirondelle:

Un fleuve les arreste; & l'Anguille en nageant, Comme l'Hirondelle en volant,

Le traversa bien-tost. L'assemblée à l'instant

Cria tout d'une voix : Et Céres, que fit-elle?

Ce qu'elle fit? un prompt courroux L'anima d'abord contre yous.

Quoy, de contes d'enfans son peuple s'embarasse! Et du peril qui le menace

Luy feul entre les Grecs il neglige l'effet! Que ne demandez-vous ce que Philippe fait?

> A ce reproche l'affemblée Par l'Apologue réveillée Se donne entiere à l'Orateur: Un trait de Fable en eut l'honneur.

Nous fommes tous d'Athene en ce poin &; & moy-mesme, Au moment que je fais cette moralité,

Si peau d'asne m'estoit conté,

J'y prendrois un plaisir extrême. Le monde est vieux, dit-on, je le crois, cependant

Il le faut amuser encor comme un enfant.





#### ٧.

#### L'Homme & la Puce.

 ${
m P}_{
m AR}$  des vœux importuns nous fatiguons les Dieux: Souvent pour des sujets mesme indignes des hommes. Il femble que le Ciel fur tous tant que nous fommes Soit obligé d'avoir incessamment les yeux, Et que le plus petit de la race mortelle, A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle, Doive intriguer l'Olympe & tous fes citoyens, Comme s'il s'agissoit des Grecs & des Troyens. Un fot par une puce eut l'épaule morduë. Dans les plis de ses draps elle alla se loger. Hercule, ce dit-il, tu devois bien purger La terre de cette Hydre au Printemps revenuë. Que fais-tu Jupiter, que du haut de la nuë Tu n'en perdes la race afin de me venger? Pour tuer une puce il vouloit obliger Ces Dieux à luy prester leur foudre & leur massuë.



T



#### VI.

#### Les Femmes & le Secret.

Rien ne pese tant qu'un secret :

Le porter loin est difficile aux Dames :

Et je sçais mesme sur ce fait

Bon nombre d'hommes qui sont semmes.

Pour éprouver la sienne un mari s'écria

La nuit estant prés d'elle : ô dieux! qu'est-ce cela?

Je n'en puis plus; on me déchire;

Quoy j'accouche d'un œus! d'un œus? oüy, le voila

Frais & nouveau pondu : gardez bien de le dire :

On m'appelleroit poule. Ensin n'en parlez pas.

On m'appelleroit poule. Enfin n'en parlez pas.

La femme neuve sur ce cas,
Ainsi que sur mainte autre affaire,
Crut la chose, & promit ses grands dieux de se taire.

Mais ce serment s'évanoüit
Avec les ombres de la nuit.
L'épouse indiscrete & peu sine,
Sort du lit quand le jour sur à peine levé:
Et de courir chez sa voisine.
Ma commere, dit-elle, un cas est arrivé:
N'en dites rien sur tout, car vous me seriez battre.

Mon mary vient de pondre un œuf gros comme quatre.

Au nom de Dieu gardez-vous bien
D'aller publier ce mystere.

Vous moquez-vous? dit l'autre: Ah, vous ne sçavez guere Quelle je suis. Allez, ne craignez rien.

La femme du pondeur s'en retourne chez elle.

L'autre grille déja de conter la nouvelle:

Elle va la répandre en plus de dix endroits.

Au lieu d'un œuf elle en dit trois. Ce n'est pas encor tout, car une autre commere En dit quatre, & raconte à l'oreille le fait,

Precaution peu necessaire, Car ce n'estoit plus un secret.

Comme le nombre d'œufs, grace à la renommée, De bouche en bouche alloit croissant, Avant la fin de la journée Ils se montoient à plus d'un cent.





#### VII.

Le Chien qui porte à son cou le disné de son Maistre.

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,
Ny les mains à celle de l'or:
Peu de gens gardent un tresor
Avec des soins affez fidelles.

Certain Chien qui portoit la pitance au logis, S'estoit fait un collier du disné de son maître. Il estoit temperant plus qu'il n'eût voulu l'estre,

Quand il voyoit un mets exquis :

Mais enfin il l'estoit; & tous tant que nous sommes Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.

Chose estrange! on apprend la temperance aux chiens,

Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes. Ce Chien-cy donc estant de la forte atourné,

Un mastin passe, & veut luy prendre le disné.

Il n'en eut pas toute la joye

Qu'il esperoit d'abord : Le Chien mit bas la proye, Pour la défendre mieux, n'en estant plus chargé.

Grand combat: D'autres Chiens arrivent.

Ils estoient de ceux là qui vivent
Sur le public, & craignent peu les coups.
Nostre Chien se voyant trop soible contre eux tous,
Et que la chair couroit un danger maniseste,
Voulut avoir sa part; Et luy sage: il leur dit:
Point de courroux, Messieurs, mon lopin me suffit:
Faites vostre prosit du reste.

A ces mots le premier il vous hape un morceau. Et chacun de tirer, le mastin, la canaille; A qui mieux mieux; ils firent tous ripaille;

A qui mieux mieux; ils firent tous ripaille Chacun d'eux eut part au gasteau.

Je crois voir en cecy l'image d'une Ville, Où l'on met les deniers à la mercy des gens.

Echevins, Prevost des Marchands,
Tout fait sa main : le plus habile
Donne aux autres l'exemple; Et c'est un passe-temps
De leur voir nettoyer un monceau de pissoles.
Si quelque scrupuleux par des raisons frivoles
Veut défendre l'argent, & dit le moindre mot;

On luy fait voir qu'il est un sot. Il n'a pas de peine à se rendre : C'est bien-tost le premier à prendre.





#### VIII.

# Le Rieur & les Poissons.

On cherche les Rieurs; & moy je les évite. Cet art veut sur tout autre un suprême merite.

Dieu ne crea que pour les fots, Les méchans diseurs de bons mots. J'en vais peut-estre en une Fable Introduire un; peut-estre aussi qu'un trouvers que j'auray reussi

Que quelqu'un trouvera que j'auray reussi.

Un rieur estoit à la table

D'un Financier; & n'avoit en son coin Que de petits poissons; tous les gros estoient loin. Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille,

Et puis il feint à la pareille, D'écouter leur réponse. On demeura furpris :

> Cela suspendit les esprits. Le Rieur alors d'un ton sage Dit qu'il craignoit qu'un sien amy Pour les grandes Indes party, N'eust depuis un an fait nausrage.

Il s'en informoit donc à ce menu fretin : Mais tous luy répondoient qu'ils n'étoient pas d'un âge A sçavoir au vray son destin;
Les gros en sçauroient davantage.

N'en puis-je donc, Messieurs, un gros interroger?

De dire si la compagnie
Prit goust à sa plaisanterie,

J'en doute; mais ensin, il les sceut engager

A luy servir d'un monstre assez vieux pour luy dire

Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus Qui n'en estoient pas revenus, Et que depuis cent ans sous l'abysme avoient veus Les anciens du vaste empire.





#### IX.

### Le Rat & l'Huitre.

Un Rat hoste d'un champ, Rat de peu de cervelle, Des Lares paternels un jour se trouva sou. Il laisse-là le champ, le grain, & la javelle, Va courir le païs, abandonne son trou.

Si-tost qu'il fut hors de la case,
Que le monde, dit-il, est grand & spacieux!
Voilà les Apennins, & voicy le Caucase:
La moindre Taupinée étoit mont à ses yeux.
Au bout de quelques jours le voyageur arrive
En un certain canton où Thetis sur la rive
Avoit laissé mainte Huitre; & nostre Rat d'abord
Crût voir en les voyant des vaisseaux de haut bord.
Certes, dit-il, mon pere estoit un pauvre sire:
Il n'osoit voyager, craintif aû dernier point:
Pour moy, j'ay déja veu le maritime empire:
J'ay passé les deserts, mais nous n'y bûmes point.
D'un certain magister le Rat tenoit ces choses,

Et les disoit à travers champs; N'estant point de ces Rats qui les livres rongeans Se sont sçavans jusques aux dents: Parmy tant d'Huitres toutes closes,
Une s'estoit ouverte, & bâillant au Soleil,
Par un doux Zephir réjoüie,
Humoit l'air, respiroit, estoit épanoüie,
Blanche, grasse, & d'un goust à la voir nompareil.
D'aussi loin que le Rat voit cette Huitre qui bâille,
Qu'apperçois-je à dit-il, c'est quelque vistuaille;
Et si je ne me trompe à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'huy bonne chere, ou jamais.
Là-dessus maistre Rat plein de belle esperance,
Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,
Se sent pris comme aux lacs; car l'Huitre tout d'un coup
Se reserme, & voilà ce que sait l'ignorance.

Cette Fable contient plus d'un enseignement.

Nous y voyons premierement;

Que ceux qui n'ont du monde aucune experience

Sont aux moindres objets frappez d'étonnement:

Et puis nous y pouvons apprendre,

Que tel est pris qui croyoit prendre.





### X.

## L'Ours & l'Amateur des Iardins.

Certain Ours montagnard, Ours à demi leché, Confiné par le fort dans un bois folitaire, Nouveau Bellerophon vivoit feul & caché: Il fust devenu fou; la raison d'ordinaire N'habite pas long-temps chez les gens sequestrez: Il est bon de parler, & meilleur de se taire, Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrez.

Nul animal n'avoit affaire

Dans les lieux que l'Ours habitoit;

Si bien que tout Ours qu'il estoit

Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.

Pendant qu'il se livroit à la mélancholie,

Non loin de là certain vieillard

Non loin de là certain vieillard S'ennuyoit aussi de sa part.

Il aimoit les jardins, estoit Prestre de Flore, Il l'estoit de Pomone encore:

Ces deux emplois sont beaux; Mais je voudrois parmy Quelque doux & discret amy.

Les jardins parlent peu; si ce n'est dans mon livre; De saçon que lassé de vivre Avec des gens muets nostre homme un beau matin Va chercher compagnie, & se met en campagne.

L'Ours porté d'un mesme dessein Venoit de quitter sa montagne : Tous deux par un cas surprenant Se rencontrent en un tournant.

L'homme eut peur : mais comment esquiver; & que faire? Se tirer en Gascon d'une semblable affaire Est le mieux : Il sceut donc dissimuler sa peur.

L'Ours tres-mauvais complimenteur
Luy dit; Vien-t'en me voir. L'autre reprit, Seigneur,
Vous voyez mon logis; si vous me vouliez faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champestre repas,
J'ay des fruits, j'ay du lait: Ce n'est peut-estre pas
De Nosseigneurs les Ours le manger ordinaire;
Mais j'offre ce que j'ay. L'Ours l'accepte; & d'aller.
Les voila bons amis avant que d'arriver.

Arrivez, les voila, se trouvant bien ensemble;

Et bien qu'on foit à ce qu'il femble Beaucoup mieux feul qu'avec des fots, Comme l'Ours en un jour ne difoit pas deux mots L'homme pouvoit fans bruit vaquer à fon ouvrage. L'Ours alloit à la chaffe, apportoit du gibier,

Faisoit son principal mestier D'estre bon émoucheur, écartoit du visage De son amy dormant, ce parasite aissé,

Que nous avons mouche appellé. Un jour que le vieillard dormoit d'un profond fomme, Sur le bout de fon nez une allant se placer Mit l'Ours au desespoir, il eut beau la chasser.

Je t'attraperay bien, dit-il. Et voicy comme.

Aussi-tost fait que dit; le fidele émoucheur

Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,

Casse la teste à l'homme en écrazant la mouche,

Et non moins bon archer que mauvais raisonneur:

Roide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant amy;

Mieux vaudroit un sage ennemy.





X

## Les deux Amis.

Deux vrais amis vivoient au Monomotapa:

L'un ne possedoit rien qui n'apartinst à l'autre : Les amis de ce païs-là Valent bien dit-on ceux du nostre. Une nuit que chacun s'occupoit au fommeil, Et mettoit à profit l'absence du Soleil, Un de nos deux amis fort du lit en alarme : Il court chez son intime, éveille les valets : Morphée avoit touché le feüil de ce palais. L'amy couché s'estonne, il prend sa bourse, il s'arme; Vient trouver l'autre, & dit; Il vous arrive peu De courir quand on dort; vous me paroissiez homme A mieux user du temps destiné pour le somme : N'auriez-vous point perdu tout vostre argent au jeu? En voicy : s'il vous est venu quelque querelle, J'ay mon épée, allons : Vous ennuyez-vous point De coucher toûjours seul? une esclave assez belle Estoit à mes costez, voulez-vous qu'on l'appelle?

Non, dit l'amy, ce n'est ny l'un ny l'autre poinst : Je vous rend grace de ce zele. Vous m'estes en dormant un peu triste apparu; J'ay craint qu'il ne fust vray, je suis viste accouru.

Ce maudit fonge en est la cause.

Qui d'eux aimoit le mieux, que t'en semble Lecteur?

Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.

Qu'un amy veritable est une douce chose.

Il cherche vos besoins au fond de vostre cœur;

Il vous épargne la pudeur De les luy découvrir vous-mesme. Un songe, un rien, tout luy fait peur Quand il s'agit de ce qu'il aime.





### XII.

# Le Cochon, la Chevre & le Mouton.

VNE Chevre, un Mouton, avec un Cochon gras, Montez fur mesme char s'en alloient à la foire : Leur divertissement ne les y portoit pas; On s'en alloit les vendre, à ce que dit l'histoire :

Le Charton n'avoit pas dessein De les mener voir Tabarin. Dom pourceau crioit en chemin,

Comme s'il avoit eu cent Bouchers à ses trousses. C'estoit une clameur à rendre les gens sourds : Les autres animaux, creatures plus douces, Bonnes gens, s'estonnoient qu'il criast au secours;

Ils ne voyoient nul mal à craindre.

Le Charton dit au Porc, qu'as-tu tant à te plaindre?

Tu nous étourdis tous, que ne te tiens-tu coy?

Ces deux personnes-cy plus honnestes que toy,

Devroient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire.

Regarde ce Mouton; A-t-il dit un seul mot?

Il est sage. Il est un sot, Repartit le Cochon: s'il sçavoit son affaire, Il crieroit comme moy du haut de son gozier, Et cette autre personne honneste Crieroit tout du haut de sa teste. Ils pensent qu'on les veut seulement décharger, La Chevre de son lait, le Mouton de sa laine.

Je ne sçay pas s'ils ont raison; Mais quant à moy qui ne suis bon Qu'à manger, ma mort est certaine. Adieu mon toit & ma maison.

Dom Pourceau raisonnoit en subtil personnage: Mais que luy servoit-il? quand le mal est certain, La plainte ny la peur ne changent le destin; Et le moins prévoiant est toûjours le plus sage.





## XIII.

## Tircis & Amarante.

Pour Mademoiselle de Sillery.

l'Avois Esope quitté Pour estre tout à Bocace : Mais une divinité Veut revoir sur le Parnasse Des Fables de ma façon; Or d'aller luy dire, Non, Sans quelque valable excufe, Ce n'est pas comme on en use Avec des Divinitez, Sur tout quand ce sont de celles Que la qualité de belles Fait Reines des volontez. Car afin que l'on le sçache C'est Sillery qui s'attache A vouloir que de nouveau Sire Loup, Sire Corbeau Chez moy se parlent en rime. Qui dit Sillery, dit tout;

Peu de gens en leur estime
Luy resusent le haut bout;
Comment le pourroit-on faire?
Pour venir à nostre affaire,
Mes contes à son avis
Sont obscurs; Les beaux esprits
N'entendent pas toute chose:
Faisons donc quelques recits
Qu'elle déchifre sans glose.

Amenons des Bergers & puis nous rimerons
Ce que disent entre eux les Loups & les Moutons.
Tircis disoit un jour à la jeune Amaranthe;
Ah! si vous connoissez comme moy certain mal

Qui nous plaist & qui nous enchante!

Il n'est bien sous le Ciel qui vous parust égal:

Souffrez qu'on vous le communique; Croyez-moy; n'ayez point de peur;

Voudrois-je vous tromper, vous pour qui je me pique Des plus doux sentimens que puisse avoir un cœur?

Amaranthe aussi-tost replique;
Comment l'appellez-vous ce mal ? quel est son nom?
L'amour. Ce mot est beau: Dites-moy quelque marque
A quoy je le pourray connoistre: que sent-on?
Des peines prés de qui le plaisir des Monarques
Est ennuyeux & fade: on s'oublie, on se plaist

Toute seule en une forest. Se mire-t-on prés un rivage? Ce n'est pas soy qu'on void, on ne void qu'une image

Qui sans cesse revient & qui suit en tous lieux :

Pour tout le reste on est sans yeux. Il est un Berger du village

Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir : On foûpire à fon fouvenir :

On ne fçait pas pourquoy; cependant on foûpire; On a peur de le voir encor qu'on le desire.

Amaranthe dit à l'instant

Oh! oh! c'est-là ce mal que vous me prêchez tant? Il ne m'est pas nouveau : je pense le connoître.

Tircis à fon but croyoit estre, Quand la belle ajoûta, Voila tout justement

Ce que je sens pour Clidamant.

L'autre pensa mourir de dépit & de honte. Il est force gens comme luy

Qui pretendent n'agir que pour leur propre compte, Et qui font le marché d'autruy.





## XIV.

# Les Obseques de la Lionne.

La femme du Lion mourut : Auffi-toft chacun accourut Pour s'aquiter envers le Prince De certains complimens de confolation, Qui font surcroît d'affliction. Il fit avertir sa Province, Que les obseques se feroient Un tel jour, en tel lieu; ses Prevosts y seroient Pour regler la ceremonie, Et pour placer la compagnie. Jugez si chacun s'y trouva. Le Prince aux cris s'abandonna Et tout son antre en résonna. Les Lions n'ont point d'autre temple. On entendit à fon exemple Rugir en leurs patois Messieurs les Courtisans. Je definis la cour un païs où les gens Tristes, gais, prests à tout, à tout indifferens, Sont ce qu'il plaist au Prince, ou s'ils ne peuvent l'estre, Taschent au moins de le parêtre,.

Peuple caméleon, peuple singe du maître; On diroit qu'un esprit anime mille corps; C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.

Pour revenir à nostre affaire Le Cerf ne pleura point, comment eust-il pû faire? Cette mort le vengeoit; la Reine avoit jadis Etranglé sa femme & son fils.

Bref il ne pleura point. Un flateur l'alla dire, Et foûtint qu'il l'avoit veu rire.

La colere du Roy, comme dit Salomon,
Est terrible, & sur tout celle du Roy Lion:
Mais ce Cerf n'avoit pas accoustumé de lire.
Le Monarque luy dit, Chetif hoste des bois
Tu ris, tu ne suis pas ces gemissantes voix.
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes

Nos facrez ongles; venez Loups, Vengez la Reine, immolez tous Ce traistre à ses augustes manes.

Le Cerf reprit alors : Sire, le temps de pleurs Est passé; la douleur est icy superfluë. Vostre digne moitié couchée entre des fleurs,

Tout prés d'icy m'est apparuë; Et je l'ay d'abord reconnuë.

Amy, m'a-t-elle dit, garde que ce convoy, Quand je vais chez les Dieux, ne t'oblige à des larmes. Aux champs Elifiens j'ay goûté mille charmes, Conversant avec ceux qui sont saints comme moy. Laisse agir quelque-temps le desespoir du Roy. J'y prens plaisir. A peine on eut ouï la chose, Qu'on se mit à crier, Miracle, apotheose.

Le Cerf eut un present, bien loin d'estre puny.

Amusez les Rois par des songes.

Amusez les Rois par des songes, Flatez-les, payez-les d'agreables mensonges, Quelque indignation dont leur cœur soit remply, Ils goberont l'appast, vous serez leur amy.





### XV.

# Le Rat & l'Eléphant.

SE croire un personnage, est fort commun en France.

On y fait l'homme d'importance,

Et l'on n'est souvent qu'un Bourgeois :

C'est proprement le mal François.

La fotte vanité nous est particuliere.

Les Espagnols font vains, mais d'une autre maniere.

Leur orgueil me femble en un mot Beaucoup plus fou, mais pas si sot. Donnons quelque image du nostre

Qui fans doute en vaut bien un autre.

Un Rat des plus petits voyoit un Elephant Des plus gros, & railloit le marcher un peu lent

> De la beste de haut parage, Qui marchoit à gros équipage. Sur l'animal à triple étage Une Sultane de renom, Son Chien, son Chat, & sa Guenon,

Son Perroquet, sa vieille, & toute sa maison,

S'en alloit en pelerinage.

Le Rat s'estonnoit que les gens

Fussent touchez de voir cette pesante masse:
Comme si d'occuper ou plus ou moins de place,
Nous rendoit, disoit-il, plus ou moins importans.
Mais qu'admirez-vous tant en luy vous autres hommes?
Seroit-ce ce grand corps, qui fait peur aux enfans?
Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes,

D'un grain moins que les Elephans.
Il en auroit dit davantage;
Mais le Chat fortant de fa cage,
Luy fit voir en moins d'un instant
Qu'un Rat n'est pas un Elephant.





## XVI.

# L'Horoscope.

On rencontre sa destinée

Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

Un pere eut pour toute lignée

Un fils qu'il aima trop, jusques à consulter

Sur le fort de sa geniture,

Les diseurs de bonne aventure.

Un de ces gens luy dit, que des Lions sur tout

Il éloignast l'enfant jusques à certain âge;

Jufqu'à vingt ans, point davantage.

Le pere pour venir à bout

D'une précaution fur qui rouloit la vie

De celuy qu'il aimoit, défendit que jamais

On luy laissaft passer le seüil de son Palais.

Il pouvoit sans sortir contenter son envie,

Avec ses compagnons tout le jour badiner,

Sauter, courir, se promener.

Quand il sut en l'âge où la chasse
Plaist le plus aux jeunes esprits,
Cet exercice avec mépris
Luy sut dépeint: mais quoy qu'on fasse,

Propos, conseil, enseignement,
Rien ne change un temperament.
Le jeune homme inquiet, ardent, plein de courage,
A peine se sentit des boüillons d'un tel âge,

Qu'il foûpira pour ce plaifir. Plus l'obstacle estoit grand, plus fort fut le desir. Il sçavoit le sujet des fatales désenses; Et comme ce logis plein de magnificences,

Abondoit par tout en tableaux, Et que la laine & les pinceaux Traçoient de tous costez chasses & païsages.

En cet endroit des animaux,
En cet autre des personnages,
Le jeune homme s'émeut voyant peint un Lion.
Ah! monstre, cria-t-il, c'est toy qui me fais vivre
Dans l'ombre & dans les fers. A ces mots il se livre
Aux transports violens de l'indignation,

Porte le poing sur l'innocente beste. Sous la tapisserie un clou se rencontra.

Ce clou le blesse; il penetra
Jusqu'aux ressorts de l'ame; & cette chere teste
Pour qui l'art d'Esculape en vain sit ce qu'il put,
Deut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut.
Mesme precaution nuisit au Poëte Æschile.

Quelque Devin le menaça, dit-on,
De la cheute d'une maison.
Aussi-tost il quita la ville,
Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les Cienx.
Un Aigle qui portoit en l'air une Tortuë,

Passa par là, vid l'homme, & sur sa teste nuë, Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,

rut un morceau de rocher à les yeux, Estant de cheveux dépourveuë,

Laissa tomber sa proye, asin de la casser: Le pauvre Æschile ainsi sceut ses jours avancer.

De ces exemples il refulte,

Que cet art, s'il est vray, fait tomber dans les maux,

Que craint celuy qui le consulte;

Mais je l'en justifie, & maintiens qu'il est faux.

Je ne crois point que la nature Se foit lié les mains, & nous les lie encor, Jusqu'au point de marquer dans les Cieux nostre sort.

Il dépend d'une conjoncture

De lieux, de personnes, de temps;

Non des conjonctions de tous ces charlatans. Ce Berger & ce Roy font fous mesme Planete; L'un d'eux porte le sceptre & l'autre la houlete:

Jupiter le vouloit ainsi.

Qu'est-ce que Jupiter ? un corps sans connoissance.

D'où vient donc que son influence Agit differemment sur ces deux hommes-cy? Puis comment penetrer jusques à nostre monde? Comment percer des airs la campagne prosonde? Percer Mars, le Soleil, & des vuides sans sin? Un atome la peut détourner en chemin: Où l'iront retrouver les faiseurs d'Horoscope?

L'état où nous voyons l'Europe, Merite que du moins quelqu'un d'eux l'ait préveu; Que ne l'a-t-il donc dit ? mais nul d'eux ne l'a fceu. L'immense éloignement, le poinct, & sa vîtesse,

Celle aussi de nos passions,

Permettent-ils à leur foiblesse

De suivre pas à pas toutes nos actions?

Nostre fort en dépend : sa course entresuivie,

Ne va non plus que nous jamais d'un mesme pas;

Et ces gens veulent au compas,

Tracer le cours de nostre vie!

Il ne se faut point arrester

Aux deux faits ambigus que je viens de conter.

Ce fils par trop chery, ny le bon homme Æschile

N'y font rien. Tout aveugle & menteur qu'est cet art,

Ce sont des effets du hazard.

Il peut frapper au but une fois entre mille;



# GRANGE COMO

## XVII.

# L'Asne & le Chien.

L'Afne un jour pourtant s'en moqua:

Et ne sçais comme il y manqua; Car il est bonne creature.

U alloit par pays accompagné du Cl

Il alloit par pays accompagné du Chien, Gravement, fans fonger à rien,

Tous deux suivis d'un commun maître.

Ce maistre s'endormit : l'Asne se mit à pastre ·

Il estoit alors dans un pré,

Dont l'herbe estoit fort à son gré.

Point de chardons pourtant; il s'en passa pour l'heure:

Il ne faut pas toûjours estre si délicat;

Et faute de servir ce plat

Rarement un festin demeure.

Nostre Baudet s'en sceut enfin

Passer pour cette sois. Le Chien mourant de saim Luy dit: cher compagnon, baisse-toy, je te prie; Je prendray mon disné dans le panier au pain.

Point de réponse, mot ; le Roussin d'Arcadie

Craignit qu'en perdant un moment,

Il ne perdift un coup de dent. Il fit long-temps la fourde oreille: Enfin il répondit: Amy, je te confeille D'attendre que ton maistre ait fini son sommeil; Car il te donnera sans faute à son réveil

Ta portion accoûtumée.

Il ne sçauroit tarder beaucoup.

Sur ces entresaites un Loup

Sort du bois, & s'en vient; autre beste affamée.

L'Asne appelle aussi-tost le Chien à son secours.

Le Chien ne bouge, & dit: amy, je te conseille

De fuir en attendant que ton maistre s'éveille:

Il ne sçauroit tarder; détale viste, & cours.

Que si ce Loup t'atteint, casse-luy la machoire.

On t'a ferré de neus; & si tu me veux croire,

Tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau discours

Seigneur Loup étrangla le Baudet sans remede.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entrayde.





## XVIII.

# Le Bassa & le Marchand.

V<sub>N</sub> Marchand Grec en certaine contrée Faisoit trafic. Un Bassa l'appuyoit; Dequoy le Grec en Bassa le payoit, Non en Marchand; tant c'est chere denrée Qu'un protecteur. Celuy-cy coûtoit tant, Que nostre Grec s'alloit par tout plaignant. Trois autres Turcs d'un rang moindre en puissance Luy vont offrir leur support en commun. Eux trois vouloient moins de reconnoissance Qu'à ce Marchand il n'en coutoit pour un. Le Grec écoute : avec eux il s'engage; Et le Bassa du tout est averty : Mesme on luy dit qu'il joûra s'il est sage, A ces gens-là quelque méchant party, Les prévenant, les chargeant d'un message Pour Mahomet, droit en son paradis, Et fans tarder: Sinon ces gens unis Le préviendront, bien certains qu'à la ronde, Il a des gens tout prests pour le venger. Quelque poison l'envoyra proteger

Les trafiquans qui sont en l'autre monde. Sur cet avis le Turc se comporta Comme Alexandre; & plein de confiance Chez le Marchand tout droit il s'en alla; Se mit à table : on vid tant d'affurance En ses discours & dans tout son maintien, Qu'on ne crut point qu'il fe doutast de rien. Amy, dit-il, je sçais que tu me quites : Mesme l'on veut que j'en craigne les suites ; Mais je te crois un trop homme de bien : Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage. Je n'en dis pas là dessus davantage. Quant à ces gens qui pensent t'appuyer, Ecoute-moy. Sans tant de Dialogue, Et de raisons qui pourroient t'ennuyer, Je ne te veux conter qu'un Apologue.

Il estoit un Berger, son Chien, & son troupeau. Quelqu'un luy demanda ce qu'il prétendoit faire D'un Dogue de qui l'ordinaire

Estoit un pain entier. Il faloit bien & beau Donner cet animal au Seigneur du village.

Luy Berger pour plus de ménage
Auroit deux ou trois mastineaux,
Qui luy dépensant moins veilleroient aux troupeaux,
Bien mieux que cette beste seule.

Il mangeoit plus que trois: mais on ne disoit pas Qu'il avoit aussi triple gueule Quand les Loups livroient des combats. Le Berger s'en défait : Il prend trois chiens de taille A luy dépenser moins, mais à fuir la bataille. Le troupeau s'en sentit, & tu te sentiras

Du choix de femblable canaille.
Si tu fais bien, tu reviendras à moy.
Le Grec le crut. Cecy montre aux Provinces
Que tout compté mieux vaut en bonne-foy
S'abandonner à quelque puissant Roy,
Que s'appuyer de plusieurs petits Princes.





### XIX.

# L'Avantage de la Science.

ENTRE deux Bourgeois d'une Ville S'émeut jadis un differend.
L'un estoit pauvre, mais habile;
L'autre riche, mais ignorant.
Celuy-cy fur son concurrent
Vouloit emporter l'avantage:
Prétendoit que tout homme sage
Estoit tenu de l'honorer.

C'estoit tout homme sot: car pourquoy reverer Des biens dépourveus de merite? La raison m'en semble petite. Mon amy, disoit-il souvent

Au fçavant,

Vous vous croyez considerable;
Mais dites-moy, tenez-vous table?
Que sert à vos pareils de lire incessamment?
Ils sont toûjours logez à la troisséme chambre,
Vestus au mois de Juin comme au mois de Decembre,
Ayant pour tout Laquais leur ombre seulement.

La Republique a bien affaire

De gens qui ne dépensent rien:
Je ne sçais d'homme necessaire
Que celuy dont le luxe épand beaucoup de bien.
Nous en usons, Dieu sçait: nostre plaisir occupe
L'Artisan, le vendeur, celuy qui fait la jupe,
Et celle qui la porte, & vous qui dédiez

A Messieurs les gens de Finance De méchants livres bien payez. Ces mots remplis d'impertinence Eurent le sort qu'ils méritoient.

L'homme lettré se teut, il avoit trop à dire. La guerre le vengea, bien mieux qu'une satyre. Mars détruisit le lieu que nos gens habitoient.

L'un & l'autre quita fa Ville.
L'ignorant resta sans azile;
Il receut par tout des mépris:
L'autre receut par tout quelque faveur nouvelle.
Cela décida leur querelle.
Laissez dire les sots; le sçavoir a son prix.





## XX.

# Iupiter & les Tonnerres.

IUPITER voyant nos fautes, Dit un jour du haut des airs : Remplissons de nouveaux hostes Les cantons de l'Univers Habitez par cette race Qui m'importune & me lasse. Va-t-en, Mercure, aux Enfers: Ameine-moy la furie La plus cruelle des trois. Race que j'ay trop cherie, Tu periras cette fois. Jupiter ne tarda guere A moderer fon transport. O vous Rois qu'il voulut faire Arbitres de nostre sort, Laissez entre la colere Et l'orage qui la fuit L'intervalle d'une nuit. Le Dieu dont l'aisle est legere, Et la langue a des douceurs,

Alla voir les noires Sœurs. A Tifyphone & Mégere Il préfera, ce dit-on, L'impitoyable Alecton. Ce choix la rendit si fiere, Qu'elle jura par Pluton Que toute l'engeance humaine Seroit bien-tost du domaine Des Deïtez de la bas. Jupiter n'approuva pas Le ferment de l'Eumenide. Il la renvoye, & pourtant Il lance un foudre à l'instant Sur certain peuple perfide. Le tonnerre ayant pour guide Le pere mesme de ceux Qu'il menaçoit de ses feux, Se contenta de leur crainte; Il n'embraza que l'enceinte D'un desert inhabité. Tout pere frape à costé. Qu'arriva-t-il ? nostre engeance Prit pied fur cette indulgence. Tout l'Olympe s'en plaignit : Et l'assembleur de nuages Jura le Stix, & promit De former d'autres orages; Ils seroient seurs. On soûrit: On luy dit qu'il estoit pere,

Et qu'il laissaft pour le mieux
A quelqu'un des autres Dieux
D'autres tonnerres à faire.
Vulcan entreprit l'affaire.
Ce Dieu remplit ses fourneaux
De deux sortes de carreaux.
L'un jamais ne se fourvoye,
Et c'est celuy que toûjours
L'Olympe en corps nous envoye.
L'autre s'écarte en son cours;
Ce n'est qu'aux monts qu'il en coute :
Bien souvent mesme il se perd,
Et ce dernier en sa route
Nous vient du seul Jupiter.





### XXI.

# Le Faucon & le Chapon.

UNE traitresse voix bien souvent vous appelle; Ne vous pressez donc nullement : Ce n'estoit pas un fot, non, non, & croyez-m'en Oue le Chien de Jean de Nivelle. Un citoyen du Mans Chapon de son métier Estoit sommé de comparaistre Pardevant les lares du maistre, Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer. Tous les gens luy crioient pour déguiser la chose, Petit, petit, petit: mais loin de s'y fier, Le Normand & demi laissoit les gens crier : Serviteur, disoit-il, vostre appast est grossier; On ne m'y tient pas; & pour cause. Cependant un Faucon fur fa perche voyoit Nostre Manceau qui s'enfuyoit. Les Chapons ont en nous fort peu de confiance, Soit instinct, soit experience. Celuy-cy qui ne fut qu'avec peine attrapé, Devoit le lendemain estre d'un grand soupé, Fort à l'aise, en un plat, honneur dont la volaille Se seroit passée aisément.

L'Oiseau chasseur luy dit: Ton peu d'entendement Me rend tout estonné: Vous n'estes que racaille, Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien. Pour moy, je sçais chasser, & revenir au maistre.

Le vois-tu pas à la fenestre?

Il t'attend, es-tu fourd? Je n'entends que trop bien,
Repartit le Chapon: Mais que me veut-il dire,
Et ce beau Cuisinier armé d'un grand couteau?

Reviendrois-tu pour cet appeau?

Laisse-moy fuir, cesse de rire

De l'indocilité qui me fait envoler,

Lors que d'un ton si doux on s'en vient m'appeller.

Si tu voyois mettre à la broche Tous les jours autant de Faucons Que j'y vois mettre de Chapons, Tu ne me ferois pas un semblable reproche.





### XXII.

### Le Chat & le Rat.

QUATRE animaux divers, le Chat grippe-fromage, Triste-oiseau le Hibou, Ronge-maille le Rat,

Dame Belette au long corfage, Toutes gens d'esprit scelerat,

Hantoient le tronc pourry d'un pin vieux & fauvage. Tant y furent qu'un foir à l'entour de ce pin

L'homme tendit fes rets. Le Chat de grand matin

Sort pour aller chercher sa proye.

Les derniers traits de l'ombre empeschent qu'il ne voye Le filet; il y tombe, en danger de mourir: Et mon Chat de crier, & le Rat d'accourir, L'un plein de desespoir, & l'autre plein de joye. Il voyoit dans les las son mortel ennemy.

> Le pauvre Chat dit: Cher amy, Les marques de ta bienveillance Sont communes en mon endroit:

Vien m'aider à fortir du piege où l'ignorance
M'a fait tomber: C'est à bon droit
Que seul entre les tiens par amour singuliere
Je t'ay toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.

Je n'en ay point regret, & j'en rends grace aux Dieux.

J'allois leur faire ma priere;

Comme tout devot Chat en use les matins.

Ce rezeau me retient; ma vie est en tes mains:

Vien dissoudre ces nœuds. Et quelle recompense

En auray-je? reprit le Rat.

Je jure eternelle alliance

Avec toy, repartit le Chat.

Dispose de ma griffe, & sois en assurance:

Envers & contre tous je te protegeray,

Et la Belette mangeray

Avec l'époux de la Choüette.

Ils t'en veulent tous deux. Le Rat dit : Idiot! Moy ton liberateur? je ne suis pas si sot.

Puis il s'en va vers sa retraite.

La Belette estoit prés du trou.

Le Rat grimpe plus haut; il y void le Hibou:
Dangers de toutes parts; le plus pressant l'emporte.
Ronge-maille retourne au Chat, & fait en sorte
Qu'il détache un chaisnon, puis un autre, & puis tant

Qu'il dégage enfin l'hypocrite.

L'homme paroist en cet instant.

Les nouveaux alliez prennent tous deux la fuite.

A quelque-temps delà nostre Chat vid de loin Son Rat qui se tenoit à l'erte & sur ses gardes.

Ah! mon frere, dit-il, vien m'embrasser; ton soin

n frere, dit-ii, vien m'embrailer; ton 10

Me fait injure; Tu regardes

Comme ennemy ton allié.

Penses-tu que j'aye oublié

Qu'apres Dieu je te dois la vie ?

Et moy, reprit le Rat, penses-tu que j'oublie
Ton naturel ? aucun traité

Peut-il forcer un Chat à la reconnoissance ?

S'assure-t-on sur l'alliance
Qu'a faite la necessité ?





#### XXIII.

## Le Torrent & la Riviere.

Avec grand bruit & grand fracas Un Torrent tomboit des montagnes : Tout fuyoit devant luy; l'horreur suivoit ses pas; Il faisoit trembler les campagnes. Nul voyageur n'osoit passer Une barriere si puissante: Un seul vid des voleurs, & se sentant presser, Il mit entre eux & luy cette onde menaçante. Ce n'estoit que menace, & bruit, sans profondeur; Nostre homme ensin n'eut que la peur. Ce fuccés luy donnant courage, Et les mesmes voleurs le poursuivant toûjours, Il rencontra fur fon passage Une Riviere dont le cours Image d'un fommeil doux, paisible & tranquille Luy fit croire d'abord ce trajet fort facile. Point de bords escarpez, un sable pur & net. Il entre, & fon cheval le met A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire: Tous deux au Styx allerent boire;

Tous deux à nâger malheureux

Allerent traverser au sejour tenebreux,

Bien d'autres fleuves que les nôtres.

Les gens sans bruit sont dangereux;

Il n'en est pas ainsi des autres.





### XXIV.

#### L'Education.

LARIDON & Cesar, freres dont l'origine Venoit de chiens fameux, beaux, bien faits & hardis, A deux maistres divers échûs au temps jadis, Hantoient, l'un les forests, & l'autre la cuisine. Ils avoient eu d'abord chacun un autre nom:

Mais la diverse nourriture Fortifiant en l'un cette heureuse nature, En l'autre l'alterant, un certain marmiton

Nomma celuy-cy Laridon:
Son frere ayant couru mainte haute avanture,
Mis maint Cerf aux abois, maint Sanglier abatu,
Fut le premier Cefar que la gent chienne ait eu.
On eut foin d'empescher qu'une indigne maistresse
Ne fist en ses enfans dégenerer son sang:
Laridon negligé témoignoit sa tendresse

A l'objet le premier passant.

Il peupla tout de son engeance:

Tourne-broches par luy rendus communs en France
Y font un corps à part, gens fuyans les hazards,

Peuple antipode des Cesars.

On ne suit pas toujours ses ayeux ny son pere: Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégenere: Faute de cultiver la nature & ses dons, O combien de Cesars deviendront Laridons!





## XXV.

# Les deux Chiens & l'Asne mort.

Les vertus devroient estre sœurs, Ainsi que les vices sont freres:

Dés que l'un de ceux-cy s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file, il ne s'en manque gueres;
J'entends de ceux qui n'estant pas contraires
Peuvent loger sous mesme toit.
A l'égard des vertus, rarement on les void
Toutes en un sujet eminemment placées
Se tenir par la main sans estre dispersées.
L'un est vaillant, mais prompt; l'autre est prudent, mais froid.
Parmy les animaux le Chien se pique d'être
Soigneux & sidele à son maistre;
Mais il est fot, il est gourmand:
Témoin ces deux mâtins qui dans l'éloignement
Virent un Asne mort qui flotoit sur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignoit de nos Chiens.
Amy, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens.

Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes. J'y crois voir quelque chose: Est-ce un Bœuf, un Cheval?

Hé qu'importe quel animal?

Dit l'un de ces mastins; voila toujours curée. Le point est de l'avoir; car le trajet est grand; Et de plus il nous faut nager contre le vent. Beuvons toute cette eau; nostre gorge alterée En viendra bien à bout : ce corps demeurera

> Bien-tost à sec, & ce sera Provision pour la semaine.

Voila mes Chiens à boire; ils perdirent l'haleine,

Et puis la vie; ils firent tant Qu'on les vid crever à l'instant.

L'homme est ainsi basti : Quand un sujet l'enslâme L'impossibilité disparoist à son ame.

Combien fait-il de vœux, combien perd-il de pas? S'outrant pour acquerir des biens ou de la gloire?

Si j'arrondissois mes estats! Si je pouvois remplir mes cossres de ducats! Si j'apprenois l'hebreu, les sciences, l'histoire!

> Tout cela c'est la mer à boire; Mais rien à l'homme ne suffit:

Pour fournir aux projets que forme un feul esprit Il faudroit quatre corps; encor loin d'y suffire A my chemin je crois que tous demeureroient: Quatre Mathusalems bout à bout ne pourroient Mettre à fin ce qu'un feul desire.





#### XXVI.

## Democrite & les Abderitains.

Qu'il me femble profane, injuste, & temeraire; Mettant de faux milieux entre la chose & luy, Et mesurant par soy ce qu'il void en autruy! Le maistre d'Epicure en sit l'apprentissage. Son pays le crut sou: Petits esprits! mais quoy?

Aucun n'est prophete chez soy.

Ces gens estoient les fous, Democrite le sage. L'erreur alla si loin, qu'Abdere deputa

Vers Hipocrate, & l'invita,

Par lettres & par ambassade,

A venir restablir la raison du malade. Nostre concitoyen, disoient-ils en pleurant, Perd l'esprit: la lecture a gasté Democrite.

Nous l'estimerions plus s'il estoit ignorant.

Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite:

Peut-estre mesme ils sont remplis De Democrites infinis.

Non content de ce fonge il y joint les atômes, Enfans d'un cerveau creux, invisibles fantômes; Et mesurant les Cieux sans bouger d'icy bas Il connoist l'Univers & ne se connoist pas. Un temps sut qu'il sçavoit accorder les debats;

Maintenant il parle à luy-mesme. Venez divin mortel; sa solie est extrême. Hipocrate n'eut pas trop de soy pour ces gens: Cependant il partit: Et voyez, je vous prie,

Quelles rencontres dans la vie Le fort cause; Hipocrate arriva dans le temps Que celuy qu'on disoit n'avoir raison ny sens

Cherchoit dans l'homme & dans la beste Quel siege a la raison, soit le cœur, soit la teste. Sous un ombrage épais, assis prés d'un ruisseau,

Les labirintes d'un cerveau

L'occupoient. Il avoit à fes pieds maint volume,

Et ne vid presque pas son amy s'avancer,

Attaché selon sa coûtume.

Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser. Le sage est ménager du temps & des paroles. Ayant donc mis à part les entretiens frivoles, Et beaucoup raisonné sur l'homme & sur l'esprit,

Ils tomberent sur la morale.
Il n'est pas besoin que j'étale
Tout ce que l'un & l'autre dit.
Le recit precedent suffit

Pour montrer que le peuple est juge recusable.

En quel sens est donc veritable

Ce que j'ay leu dans certain lieu,

Que sa voix est la voix de Dieu?



### XXVII.

## Le Loup & le Chasseur.

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux Regardent comme un poinct tous les bienfaits des Dieux, Te combatray-je en vain fans cesse en cet ouvrage? Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons? L'homme fourd à ma voix, comme à celle du fage, Ne dira-t-il jamais, C'est assez, jouissons? Haste-toy, mon amy; Tu n'as pas tant à vivre. Je te rebats ce mot; car il vaut tout un livre. Joüis: Je le feray. Mais quand donc? des demain. Eh mon amy, la mort te peut prendre en chemin. Joüis des aujourd'huy: redoute un fort semblable A celuy du Chasseur & du Loup de ma fable. Le premier de son arc avoit mis bas un Daim. Un Fan de Biche passe, & le voila soudain Compagnon du défunt; Tous deux gisent sur l'herbe. La proye estoit honneste; un Dain avec un Fan, Tout modeste Chasseur en eust esté content : Cependant un Sanglier, monstre enorme & superbe, Tente encor nostre archer friand de tels morceaux.

Autre habitant du Styx: la Parque & ses ciseaux Avec peine y mordoient; la Déesse infernale Reprit à plusieurs sois l'heure au monstre fatale. De la force du coup pourtant il s'abattit. C'estoit assez de biens; mais quoy, rien ne remplit Les vastes appetits d'un faiseur de conquestes. Dans le temps que le Porc revient à soy, l'archer Void le long d'un sillon une perdrix marcher,

Surcroist chetif aux autres testes.

De son arc toutessois il bande les ressorts.

Le fanglier rappellant les restes de sa vie,

Vient à luy, le découst, meurt vangé sur son corps:

Et la perdrix le remercie.

Cette part du recit s'adresse au convoiteux, L'avare aura pour luy le reste de l'exemple. Un Loup vid en passant ce spectacle piteux. O fortune, dit-il, je te promets un temple. Quatre corps étendus! que de biens! mais pourtant Il faut les mesnager, ces rencontres sont rares.

(Ainsi s'excusent les avares,)

J'en auray, dit le Loup, pour un mois, pour autant. Un, deux, trois, quatre corps, ce font quatre sepmaines, Si je sçais compter, toutes pleines.

Commençons dans deux jours; & mangeons cependant La corde de cét arc; il faut que l'on l'ait faite De vray boyau; l'odeur me le témoigne assez.

En disant ces mots il se jette Sur l'arc qui se détend, & fait de la sagette Un nouveau mort, mon Loup a les boyaux percez. Je reviens à mon texte : il faut que l'on joüisse;
Témoin ces deux gloutons punis d'un fort commun;
La convoitise perdit l'un;
L'autre périt par l'avarice.





# TABLE DES MATIERES

#### CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.	
Avertissement	1	
A Monseigneur le Dauphin	3	
Preface	7	
La Vie d'Efope le Phrygien	19	
A Monfeigneur le Dauphin	47	
LIVRE PREMIER.		
I. La Cigale & la Fourmy	49	
II. Le Corbeau &l e Renard	12	X
III. La Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le		
Bœuf	52	
IV. Les deux Mulets	53	
V. Le Loup & le Chien	5+	
VI. La Genisse, la Chevre, & la Brebis en Societé avec		
le Lion	50	

vII.	La Beface	57
VIII.	L'Hirondelle & les petits Oyfeaux	59
IX.	Le Rat de Ville, & le Rat des Champs	62
x.	Le Loup & l'Agneau	64
XI.	L'Homme, & fon Image	66
XII.	Le Dragon à plusieurs testes, & le Dragon à plu-	
	fieurs queuës	68
XIII.	Les Voleurs & l'Afne	70
XIV.	Simonide preservé par les Dieux	71
xv.	La Mort & le Mal-heureux	74
XVI.	La Mort & le Buscheron	7+
XVII.	L'Homme entre deux âges, & ses deux Mais-	
	tresses	77
XVIII.	Le Renard & la Cicogne	79
XIX.	L'Enfant & le Maistre d'Ecole	81
XX.	Le Coq & la Perle	83
XXI.	Les Frelons, & les Moûches à miel	84
XXII.	Le Chesne & le Rozeau	86
	•	
	LIVRE DEUXIÉME.	
_		
1.	Contre ceux qui ont le goust difficile	89
11.	Confeil tenu par les Rats	92
III.	Le Loup plaidant contre le Renard pardevant le	
	Singe	94
IV.	Les deux Taureaux & une Grenouille	96
v.	La Chauvefouris & les deux Belettes	97
VI.	L'Oyfeau bleffe d'une fleche	99
VII.	La Lice & fa Compagne	100
VIII.	L'Aigle & l'Escarbot	101
IX.	Le Lion & le Moûcheron.	104
X.	L'Asne charge d'éponges, & l'Asne charge de sel.	106
XI.	Le Lion & le Rat	108
XII.	La Colombe & la Fourmy	108
27 1 1 1	L'A Grologue qui se laisse tomber dans un puits	***

	DES MATIÈRES.	393
XIV.	Le Lievre & les Grenoüilles	112
xv.	Le Coq & le Renard	114
XVI.	Le Corbeau voulant imiter l'Aigle	116
XVII.	Le Pan se plaignant à Junon	118
xviii.	La Chate metamorphofée en Femme	120
XIX.	Le Lion & l'Afne chaffans	122
XX.	Testament expliqué par Esope	124
	LIVRE TROISIÉME.	
I.	Le Meusnier, son Fils, & l'Asne	129
II.	Les Membres & l'Estomach	133
III.	Le Loup devenu Berger	135
IV.	Les Grenoüilles qui demandent un Roy	137
v.	Le Renard & le Bouc	139
VI.	L'Aigle, la Laye, & la Chate	141
VII.	L'Yvrogne & fa femme	143
VIII.	La Goute & l'Araignée	145
IX.	Le Loup & la Cicogne	147
x.	Le Lion abattu par l'homme	148
xı.	Le Renard & les Raifins	149
XII.	Le Cigne & le Cuisinier	150
XIII.	Les Loups & les Brebis	152
XIV.	Le Lion devenu vieux	154
XV.	Philomele & Progné	155
XVI.	La femme noyée	157
XVII.	La Belette entrée dans un grenier	159
xvIII.	Le Chat & un vieux Rat	100
	LIVRE QVATRIÉME.	
I.	Le Lion amoureux	165

Le Berger & la Mer. . . .

Le Jardinier & fon Seigneur. .

La Moûche & la Fourmy. . . . .

168

170

183

H.

III.

IV.

v.	L'Afne & le petit Chien	176
VI.	Le combat des Rats & des Belettes	178
VII.	Le Singe & le Daufin	181
VIII.	L'homme & l'Idole de bois	183
IX.	Le Geay paré des plumes du Pan	185
х.	Le Chameau & les Bastons slotans	186
XI.	La Grenoüille & le Rat	187
XII.	Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre	189
XIII.	Le Cheval s'estant voulu vanger du Cerf	192
XIV.	Le Renard & le Buste	194
xv.	Le Loup, la Chevre, & le Chevreau	195
XVI.	Le Loup, la Mere, & l'Enfant	195
XVII.	Parole de Socrate	198
XVIII.		199
XIX.		201
XX.	L'Avare qui a perdu son tresor	202
XXI.	L'Œil du Maistre	204
XXII.	L'Alouette & ses petits, avec le Maistre d'un	
	Champ	206
	LIVRE CINQVIÉME.	
I.	Le Buscheron & Mercure	209
11.	Le Pot de terre & le Pot de fer	213
III,	Le petit Poisson & le Pescheur	215
IV.	Les Oreilles du Lievre	217
v.	Le Renard ayant la queuë coupée	219
VI.	La Vieille & les deux Servantes	220
VII.	Le Satyre & le Passant	222
VIII.	Le Cheval & le Loup	224
IX.	Le Laboureur & ses Enfans	226
x.	La Montagne qui accouche	227
XI.	La Fortune & le jeune Enfant	228
XII.	Les Medecins	230
XIII.		271

	DES MATIÈRES.	395
xiv.	L'Afne portant des Reliques	232
xv.	Le Cerf & la Vigne	233
XVI.	Le Serpent & la Lime	234
XVII.	Le Lievre & la Perdrix	235
XVIII.	L'Aigle & le Hibou	237
XIX.	Le Lion s'en allant en guerre	239
XX.	L'Ours & les deux compagnons	240
XXI.	L'Afne vestu de la peau du Lion	242
	LIVRE SIXIÉME.	
I.	Le Pâtre & le Lion	243
11.	Le Lion & le Chasseur	243
III.	Phœbus & Borée	246
IV.	Jupiter & le Métayer	248
v.	Le Cochet, le Chat & le Souriçeau	250
VI.	Le Renard, le Singe & les Animaux	252
VII.	Le Mulet se vantant de sa Genealogie	25±
VIII.	Le Vieillard & l'Afne	255
IX.	Le Cerf se voyant dans l'Eau	256
x.	Le Lievre & la Tortuë	258
XI.	L'Afne & fes Maistres	260
XII.	Le Soleil & les Grenoüilles	262
XIII.	Le Villageois & le Serpent	263
XIV.	Le Lion malade & le Renard	265
XV.	L'Oiseleur, l'Autour, & l'Aloüette	267
XVI.	Le Cheval & l'Afne	<b>26</b> 8
XVII.	Le Chien qui lâche sa proye pour l'ombre	269
xvIII.	Le Chartier embourbé	270
XIX.	Le Charlatan	272
XX.	La Difcorde	274
XXI.	La jeune Veuve	276
Epilog	ve	<b>27</b> 8

#### LIVRE SEPTIÉME.

Avert	iffement	281
	dame de Montespan	283
I.	Les Animaux malades de la peste	285
и.	Le mal marié	288
III.	Le Rat qui s'est retiré du monde	290
IV.	Le Héron. — La Fille	292
v.	Les Souhaits	296
VI.	La Cour du Lion	299
VII.	Les Vautours & les Pigeons	301
VIII.	Le Coche & la Moûche	303
IX.	La Laitiere & le Pot au lait	305
x.	Le Curé & le Mort	307
XI.	L'homme qui court apres la Fortune & l'homme	
	qui l'attend dans fon lit	309
XII.	Les Deux Coqs	313
XIII.	L'ingratitude & l'injustice des hommes envers la	
	Fortune	315
XIV.	Les Devineresses	317
XV.	Le Chat, la Belette, & le petit Lapin	320
XVI.	La teste & la queue du Serpent	322
XVII.	Vn Animal dans la Lune	324
	LIVRE HUITIÉME.	
I.	La mort & le mourant	3 27
II.	Le Savetier & le Financier	330
III.	Le Lion, le Loup & le Renard	332
IV.	Le Pouvoir des Fables	334
v.	L'Homme & la Puce	337
VI.	La Femme & le Secret	338
VII.	Le Chien qui porte à son cou le disné de son	
	Maistre	340

VIII.	Le Rieur & les Poissons	342
IX.	Le Rat & l'Huitre	344
x.	L'Ours & l'Amateur des Iardins	346
XI.	Les Deux Amis	349
XII.	Le Cochon, la Chévre & le Mouton	351
XIII.	Tircis & Amarante	353
XIV.	Les Obseques de la Lionne	356
xv.	Le Rat & l'Elephant	359
XVI.	L'Horoscope	361
XVII.	L'Afne & le Chien	365
xvIII.	Le Bassa & le Marchand	367
XIX.	L'Ayantage de la Science	370
xx.	Iupiter & les Tonnerres	372
XXI.	Le Faucon & le Chapon	375
XXII.	Le Chat & le Rat	377
XXIII.	Le Torrent & la Riviere	380
XXIV.	L'Education	382
xxv.	Les deux Chiens & l'Afne mort	384
XXVI.	Democrite & les Abderitains	386
VVVIII	Le Loup & le Chaffeur	.00

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.





## Imprimé

### PAR J. CLAYE

POUR

A. LEMERRE, LIBRAIRE

APARIS





The Library University of Ottawa Date due	





CE PQ 1806 1875 V1 C00 LA FONTAINE, DEUVRES. ACC# 1388600

